

Les histoires de Mowgli
Tiré du livre de la Jungle
Rudyard Kipling



(en ordre chronologique)

Les frères de Mowgli (1^{ière} partie)

*Chil le vautour conduit les pas de la nuit
Que Mang le Vampire libère —
Dorment les troupeaux dans l'étable close :
La terre à nous — l'ombre la livre !
C'est l'heure du soir, orgueil et pouvoir
À la serre, le croc et l'ongle.
Nous entendez-vous ? Bonne chasse à tous
Qui gardez la Loi de la Jungle !*

Il était sept heures, par un soir très chaud, sur les collines de Seeonee. Père Loup s'éveilla de son somme journalier, se gratta, bâilla et détendit ses pattes l'une après l'autre pour dissiper la sensation de paresse qui en raidissait encore les extrémités. Mère Louve était étendue, son gros nez gris tombé parmi ses quatre petits qui se culbutaient en criant, et la lune luisait par l'ouverture de la caverne où ils vivaient tous.

— Augrh ! dit Père Loup, il est temps de se remettre en chasse.

Et il allait s'élancer vers le fond de la vallée, quand une petite ombre à queue touffue barra l'ouverture et jappa :

— Bonne chance, ô chef des loups ! Bonne chance et fortes dents blanches aux nobles enfants. Puissent-ils n'oublier jamais en ce monde ceux qui ont faim !

C'était le chacal — Tabaqui le Lèche-Plat — et les loups de l'Inde méprisent Tabaqui parce qu'il rôde partout faisant du grabuge, colportant des histoires et mangeant des chiffons et des morceaux de cuir dans les tas d'ordures aux portes des villages. Mais ils ont peur de lui aussi, parce que Tabaqui, plus que tout autre dans la jungle, est sujet à la rage ; alors, il oublie qu'il ait jamais eu peur et il court à travers la forêt, mordant tout ce qu'il trouve sur sa route. Le tigre même se sauve et se cache lorsque le petit Tabaqui devient enragé, car la rage est la chose la plus honteuse qui puisse surprendre un animal sauvage. Nous l'appelons hydrophobie, mais eux l'appellent *dewanee* — la folie — et ils courent.

— Entre alors, et cherche, dit Père Loup avec raideur ; mais il n'y a rien à manger ici.

— Pour un loup, non, certes, dit Tabaqui ; mais pour moi, mince personnage, un os sec est un festin. Que sommes-nous, nous autres *Gidur-log* (le peuple chacal), pour faire la petite bouche ?

Il obliqua vers le fond de la caverne, y trouva un os de chevreuil où restait quelque viande, s'assit et en fit craquer le bout avec délices.

— Merci pour ce bon repas ! dit-il en se léchant les babines. Qu'ils sont beaux, les nobles enfants ! Quels grands yeux ! Et si jeunes, pourtant ! Je devrais me rappeler, en effet, que les enfants des rois sont maîtres dès le berceau.

Or, Tabaqui le savait aussi bien que personne, il n'y a rien de plus fâcheux que de louer des enfants à leur nez ; il prit plaisir à voir que Mère et Père Loup semblaient gênés.

Tabaqui resta un moment au repos sur son séant, tout réjoui du mal qu'il venait de faire ; puis il reprit malignement :

— Shere Khan, le Grand, a changé de terrain de chasse. Il va chasser, à la prochaine lune, m'a-t-il dit, sur ces collines-ci.

Shere Khan était le tigre qui habitait près de la rivière, la Waingunga, à vingt milles plus loin.

— Il n'en a pas le droit, commença Père Loup avec colère. De par la Loi de la Jungle, il n'a pas le droit de changer ses battues sans dûment avertir. Il effraiera tout le gibier à dix milles à la ronde, et moi... moi j'ai à tuer pour deux ces temps-ci.

— Sa mère ne l'a pas appelé Lungri (le Boiteux) pour rien, dit Mère Louve tranquillement : il est boiteux d'un pied depuis sa naissance ; c'est pourquoi il n'a jamais pu tuer que des bestiaux. À présent, les villageois de la Waingunga sont irrités contre lui, et il vient irriter les nôtres. Ils fouilleront la jungle à sa recherche... il sera loin, mais, nous et nos enfants, il nous faudra courir quand on allumera l'herbe. Vraiment, nous sommes très reconnaissants à Shere Khan !

— Lui parlerai-je de votre gratitude ? dit Tabaqui.

— Ouste ! jappa brusquement Père Loup. Va-t'en chasser avec ton maître. Tu as fait assez de mal pour une nuit.

— Je m'en vais, dit Tabaqui tranquillement. Vous pouvez entendre Shere Khan, en bas, dans les fourrés. J'aurais pu me dispenser du message.

Père Loup écouta.

En bas, dans la vallée qui descendait vers une petite rivière, il entendit la plainte dure, irritée, hargneuse et chantante d'un tigre qui n'a rien pris et auquel il importe peu que toute la jungle le sache.

— L'imbécile ! dit Père Loup, commencer un travail de nuit par un vacarme pareil ! Pense-t-il que nos chevreuils sont comme ses veaux gras de la Waingunga ?

— Chut ! Ce n'est ni bœuf ni chevreuil qu'il chasse cette nuit, dit Mère Louve, c'est l'homme.

La plainte s'était changée en une sorte de ronron bourdonnant qui semblait venir de chaque point de l'espace. C'est le bruit qui égare les bûcherons et les nomades à la belle étoile, et les fait courir quelquefois dans la gueule même du tigre.

— L'homme ! — dit Père Loup, en montrant toutes ses dents blanches. — Faugh ! N'y a-t-il pas assez d'insectes et de grenouilles dans les citernes, qu'il lui faille manger l'homme, et sur notre terrain encore ?

La Loi de la Jungle, qui n'ordonne rien sans raison, défend à toute bête de manger l'homme, sauf lorsqu'elle tue pour montrer à ses enfants comment on tue, auquel cas elle doit chasser hors des réserves de son clan ou de sa tribu. La raison vraie en est que meurtre d'homme signifie, tôt ou tard, invasion d'hommes blancs armés de fusils et montés sur des éléphants, et d'hommes bruns, par centaines, munis de gongs, de fusées et de torches. Alors tout le monde souffre dans la jungle... La raison que les bêtes se donnent entre elles, c'est que, l'homme étant le plus faible et le plus désarmé des vivants, il est indigne d'un chasseur d'y toucher. Ils disent aussi — et c'est vrai — que les mangeurs d'hommes deviennent galeux et qu'ils perdent leurs dents.

Le ronron grandit et se résolut dans le « Aaarh ! » à pleine gorge du tigre qui charge.

Alors, on entendit un hurlement — un hurlement bizarre, indigne d'un tigre — poussé par Shere Khan.

— Il a manqué son coup, dit Mère Louve. Qu'est-ce que c'est ?

Père Loup sortit à quelques pas de l'entrée ; il entendit Shere Khan grommeler sauvagement tout en se démenant dans la brousse.

— L'imbécile a eu l'esprit de sauter sur un feu de bûcherons et s'est brûlé les pieds ! gronda Père Loup. Tabaqui est avec lui.

— Quelque chose monte la colline, dit Mère Louve en dressant une oreille. Tiens-toi prêt.

Il y eut un petit froissement de buisson dans le fourré. Père Loup, ses hanches sous lui, se ramassa, prêt à sauter. Alors, si vous aviez été là, vous auriez vu la chose la plus étonnante du monde : le loup arrêté à mi-bond. Il prit son élan avant de savoir ce qu'il visait, puis tenta de se retenir. Il en résulta un saut de quatre ou cinq pieds droit en l'air, d'où il retomba presque au même point du sol qu'il avait quitté.

— Un homme ! hargna-t-il. Un petit d'homme. Regarde !

En effet, devant lui, s'appuyant à une branche basse, se tenait un bébé brun tout nu, qui pouvait à peine marcher, le plus doux et potelé petit atome qui fût jamais venu la nuit à la caverne d'un loup. Il leva les yeux pour regarder Père Loup en face et se mit à rire.

— Est-ce un petit d'homme ? dit Mère Louve. Je n'en ai jamais vu. Apporte-le ici.

Un loup, accoutumé à transporter ses propres petits, peut très bien, s'il est nécessaire, prendre dans sa gueule un œuf sans le briser. Quoique les mâchoires de Père Loup se fussent refermées complètement sur le dos de l'enfant, pas une dent n'égratigna la peau lorsqu'il le déposa au milieu de ses petits.

— Qu'il est mignon ! Qu'il est nu !... Et qu'il est brave ! dit avec douceur Mère Louve.

Le bébé se poussait, entre les petits, contre la chaleur du flanc tiède.

— Ah ! Ah ! Il prend son repas avec les autres. Ainsi, c'est un petit d'homme. A-t-il jamais existé une louve qui pût se vanter d'un petit d'homme parmi ses enfants ?

— J'ai parfois ouï parler de semblable chose, mais pas dans notre clan ni de mon temps, dit Père Loup. Il n'a pas un poil, et je pourrais le tuer en le touchant du pied. Mais, voyez, il me regarde et n'a pas peur !

Le clair de lune s'éteignit à la bouche de la caverne, car la grosse tête carrée et les fortes épaules de Shere Khan en bloquaient l'ouverture et tentaient d'y pénétrer. Tabaqui, derrière lui, piaulait :

— Monseigneur, Monseigneur, il est entré ici !

— Shere Khan nous fait grand honneur — dit Père Loup, les yeux mauvais. — Que veut Shere Khan ?

— Ma proie. Un petit d'homme a pris ce chemin. Ses parents se sont enfuis. Donnez-le-moi !

Shere Khan avait sauté sur le feu d'un campement de bûcherons, comme l'avait dit Père Loup, et la brûlure de ses pattes le rendait furieux. Mais Père Loup savait l'ouverture de la caverne trop étroite pour un tigre. Même où il se tenait, les épaules et les pattes de Shere Khan étaient resserrées par le manque de place, comme les membres d'un homme qui tenterait de combattre dans un baril.

— Les loups sont un peuple libre, dit Père Loup. Ils ne prennent d'ordres que du Conseil supérieur du Clan, et non point d'aucun tueur de bœufs plus ou moins rayé. Le petit d'homme est à nous... pour le tuer s'il nous plaît.

— S'il vous plaît !... Quel langage est-ce là ? Par le taureau que j'ai tué, dois-je attendre, le nez dans votre repaire de chiens, lorsqu'il s'agit de mon dû le plus strict ? C'est moi, Shere Khan, qui parle.

Le rugissement du tigre emplit la caverne de son tonnerre. Mère Louve secoua les petits de son flanc et s'élança, ses yeux, comme deux lunes vertes dans les ténèbres, fixés sur les yeux flambants de Shere Khan.

— Et c'est moi, Raksha (le Démon), qui vais te répondre. Le petit d'homme est mien, Lungri, le mien, à moi ! Il ne sera point tué. Il vivra pour courir avec le Clan, et pour chasser avec le Clan ; et, prends-y garde, chasseur de petits tout nus, mangeur de grenouilles, tueur de poissons ! Il te fera la chasse, à toi !... Maintenant, sors d'ici, ou, par le sambhur que j'ai tué — car moi je ne me nourris pas de bétail mort de faim, — tu retourneras à ta mère, tête brûlée de Jungle, plus boiteux que jamais tu ne vins au monde. Va-t'en !

Père Loup leva les yeux, stupéfait. Il ne se souvenait plus assez des jours où il avait conquis Mère Louve, en loyal combat contre cinq autres loups, au temps où, dans les expéditions du Clan, ce n'était pas par pure politesse qu'on la nommait le Démon. Shere Khan aurait pu tenir tête à Père Loup, mais il ne pouvait s'attaquer à Mère Louve, car il savait que, dans la position où il se trouvait, elle gardait tout l'avantage du terrain et qu'elle combattrait à mort. Aussi se recula-t-il hors de l'ouverture en grondant ; et, quand il fut à l'air libre, il cria :

— Chaque chien aboie dans sa propre cour. Nous verrons ce que dira le Clan, comment il prendra cet élevage de petit d'homme. Le petit est à moi, et sous ma dent il faudra bien qu'à la fin il tombe, ô voleurs à queues touffues !

Mère Louve se laissa retomber, pantelante, parmi les petits, et Père Loup lui dit gravement :

— Shere Khan a raison. Le petit doit être montré au Clan. Veux-tu encore le garder, mère ?

Elle haletait :

— Si je veux le garder !... Il est venu tout nu, la nuit, seul et mourant de faim, et il n'avait même pas peur. Regarde, il a déjà poussé un de nos bébés de côté. Et ce boucher boiteux l'aurait tué et se serait sauvé ensuite vers la Waingunga, tandis que les villageois d'ici seraient accourus, à travers nos reposées, faire une battue pour en tirer vengeance !... Si je le garde ? Assurément, je le garde. Couche-toi là, petite Grenouille... ô toi, Mowgli, car Mowgli la Grenouille je veux t'appeler, le temps viendra où tu feras la chasse à Shere Khan comme il t'a fait la chasse à toi !

— Mais que dira notre Clan ? dit Père Loup.

La Loi de la Jungle établit très clairement que chaque loup peut, lorsqu'il se marie, se retirer du Clan auquel il appartient ; mais, aussitôt ses petits assez âgés pour se tenir sur leurs pattes, il doit les amener au Conseil du Clan, qui se réunit généralement une fois par mois à la pleine lune, afin que les autres loups puissent reconnaître leur identité. Après cet examen, les petits sont libres de courir où il leur plaît, et, jusqu'à ce qu'ils aient tué leur premier daim, il n'est pas d'excuse valable pour le loup adulte et du même Clan qui tuerait l'un d'eux. Comme châtiment, c'est la mort pour le meurtrier où qu'on le trouve, et, si vous réfléchissez une minute, vous verrez qu'il en doit être ainsi.

Père Loup attendit jusqu'à ce que ses petits pussent un peu courir, et alors, la nuit de l'assemblée, il les emmena avec Mowgli et Mère Louve au Rocher du Conseil — un sommet de colline couvert de pierres et de galets, où pouvaient s'isoler une centaine de loups. Akela, le grand loup gris solitaire, que sa vigueur et sa finesse avaient mis à la tête du Clan, était étendu de toute sa longueur sur sa pierre ; un peu plus bas que lui se tenaient assis plus de quarante loups de toutes tailles et de toutes robes, depuis les vétérans, couleur de blaireau, qui pouvaient, à eux seuls, se tirer d'affaire avec un daim, jusqu'aux jeunes loups noirs de trois ans, qui s'en croyaient capable. Le Solitaire était à leur tête depuis un an maintenant. Au temps de sa jeunesse, il était tombé deux fois dans un piège à loups, et une autre fois on l'avait assommé et laissé pour mort ; aussi connaissait-il les us et coutumes des hommes.

On causait fort peu sur la roche. Les petits se culbutaient l'un l'autre au centre du cercle où siégeaient leurs mères et leurs pères, et, de temps en temps, un loup plus âgé se dirigeait tranquillement vers un petit, le regardait avec attention, et regagnait sa place à pas silencieux. Parfois une mère poussait son petit en plein clair de lune pour être sûre qu'il n'avait point passé inaperçu. Akela, de son côté, criait :

— Vous connaissez la Loi, vous connaissez la Loi. Regardez bien, ô loups !

Et les mères reprenaient le cri :

— Regardez, regardez bien, ô loups !

À la fin (et Mère Louve sentit se hérissier les poils de son cou lorsque arriva ce moment) Père Loup poussa « Mowgli la Grenouille », comme ils l'appelaient, au milieu du cercle, où il resta par terre à rire et à jouer avec les cailloux qui scintillaient dans le clair de lune.

Akela ne leva pas sa tête d'entre ses pattes mais continua le cri monotone :

— Regardez bien !...

Un rugissement sourd partit de derrière les rochers — c'était la voix de Shere Khan :

— Le petit est mien. Donnez-le-moi. Le Peuple Libre, qu'a-t-il à faire d'un petit d'homme ?

Akela ne remua même pas les oreilles ; il dit simplement :

— Regardez bien, ô loups ! Le Peuple Libre, qu'a-t-il à faire des ordres de quiconque, hormis de ceux du Peuple Libre ?... Regardez bien !

Il y eut un chœur de sourds grognements, et un jeune loup de quatre ans, tourné vers Akela, répéta la question de Shere Khan :

— Le Peuple Libre, qu'a-t-il à faire d'un petit d'homme ?

Or, la Loi de la Jungle, en cas de dispute sur les droits d'un petit à l'acceptation du Clan, exige que deux membres au moins du Clan, qui ne soient ni son père ni sa mère, prennent la parole en sa faveur.

— Qui parle pour celui-ci ? dit Akela. Du Peuple Libre, qui parle ?

Il n'y eut pas de réponse, et Mère Louve s'apprêtait pour ce qui serait son dernier combat, elle le savait bien, s'il fallait en venir à combattre. Alors, le seul étranger qui soit admis au Conseil du Clan — Baloo, l'ours brun endormi, qui enseigne aux petits la Loi de la Jungle, le vieux Baloo, qui peut aller et venir partout où il lui plaît, parce qu'il mange uniquement des noix, des racines et du miel — se leva sur son séant et grogna.

— Le Petit d'Homme... le Petit d'Homme ?... dit-il. C'est moi qui parle pour le Petit d'Homme. Il n'y a pas de mal dans un petit d'homme. Je n'ai pas le droit de

la parole, mais je dis la vérité. Laissez-le courir avec le Clan, et qu'on l'enrôle parmi les autres. C'est moi-même qui lui donnerai des leçons.

— Nous avons encore besoin de quelqu'un d'autre, dit Akela. Baloo a parlé, et c'est lui qui enseigne nos petits. Qui parle avec Baloo ?

Une ombre tomba au milieu du cercle. C'était Bagheera, la panthère noire. Sa robe est tout entière noire comme l'encre, mais les marques de la panthère y affleurent, sous certains jours, comme font les reflets de la moire. Chacun connaissait Bagheera, et personne ne se souciait d'aller à l'encontre de ses desseins, car Tabaqui est moins rusé, le buffle sauvage moins téméraire, et moins redoutable l'éléphant blessé. Mais sa voix était plus suave que le miel agreste, qui tombe goutte à goutte des arbres, et sa peau plus douce que le duvet.

— Ô Akela, et vous, Peuple Libre, ronronna sa voix persuasive, je n'ai nul droit dans votre assemblée. Mais la Loi de la Jungle dit que, s'il s'élève un doute dans une affaire, en dehors d'une question de meurtre, à propos d'un nouveau petit, la vie de ce petit peut être rachetée moyennant un prix. Et la Loi ne dit pas qui a droit ou non de payer ce prix. Ai-je raison ?

— Très bien ! très bien, firent les jeunes loups, qui ont toujours faim. Écoutons Bagheera. Le petit peut être racheté. C'est la Loi.

— Sachant que je n'ai nul droit de parler ici, je demande votre assentiment.

— Parle donc, crièrent vingt voix.

— Tuer un petit nu est une honte. En outre, il pourra nous aider à chasser mieux quand il sera d'âge. Baloo a parlé en sa faveur. Maintenant, aux paroles de Baloo, j'ajouterai l'offre d'un taureau, d'un taureau gras, fraîchement tué à un demi-mille d'ici à peine, si vous acceptez le Petit d'Homme conformément à la Loi. Y a-t-il une difficulté ?

Il s'éleva une clameur de voix mêlées, parlant ensemble :

— Qu'importe ! Il mourra sous les pluies de l'hiver ; il sera grillé par le soleil... Quel mal peut nous faire une grenouille nue ?... Qu'il coure avec le Clan !... Où est le taureau, Bagheera ?... Nous acceptons.

Et alors revint l'aboiement profond d'Akela.

— Regardez bien... regardez bien, ô loups !

Mowgli continuait à s'intéresser aux cailloux ; il ne daigna prêter aucune attention aux loups qui vinrent un à un l'examiner.

À la fin, ils descendirent tous la colline, à la recherche du taureau mort, et seuls restèrent Akela, Bagheera, Baloo et les loups de Mowgli.

Shere Khan rugissait encore dans la nuit, car il était fort en colère que Mowgli ne lui eût pas été livré.

— Oui, tu peux rugir, dit Bagheera dans ses moustaches ; car le temps viendra où cette petite chose nue te fera rugir sur un autre ton, où je ne sais rien de l'homme.

— Nous avons bien fait, dit Akela : les hommes et leurs petits sont gens très avisés. Le moment venu, il pourra se rendre utile.

— C'est vrai, dit Bagheera ; le moment venu, qui sait ? on aura besoin de lui : car personne ne peut compter mener le Clan toujours !

Akela ne répondit rien. Il pensait au temps qui vient pour chaque chef de Clan, où sa force l'abandonne et où, plus affaibli de jour en jour, il est tué à la fin par les loups et remplacé par un nouveau chef, tué plus tard à son tour.

— Emmenez-le, dit-il à Père Loup, et dressez-le comme il sied à un membre du Peuple Libre.

La chasse de Kaa

Tout ce que nous allons dire ici arriva quelque temps avant que Mowgli eût été banni du Clan des Loups de Seeonee, ou se fût vengé de Shere Khan, le Tigre.

En ces jours-là, Baloo lui enseignait la Loi de la Jungle. Le grand Ours brun, vieux et grave, se réjouissait d'un élève à l'intelligence si prompte ; car les jeunes loups ne veulent apprendre de la Loi de la Jungle que ce qui concerne leur Clan et leur tribu, et décampent dès qu'ils peuvent répéter le refrain de chasse : « Pieds qui ne font pas de bruit ; yeux qui voient dans l'ombre ; oreilles tendues au vent, du fond des cavernes, et dents blanches pour mordre : qui porte ces signes est de nos frères, sauf Tabaqui le Chacal et l'Hyène, que nous haïssons. » Mais Mowgli, comme petit d'homme, en dut apprendre bien plus long.

Quelquefois Bagheera, la Panthère Noire, venait en flânant au travers de la Jungle, voir ce que devenait son favori, et restait à ronronner, la tête contre un arbre, pendant que Mowgli récitait à Baloo la leçon du jour. L'enfant savait grimper presque aussi bien qu'il savait nager, et nager presque aussi bien qu'il savait courir ; aussi Baloo, le Docteur de la Loi, lui apprenait-il les Lois des Bois et des Eaux : à distinguer une branche pourrie d'une branche saine ; à parler poliment aux abeilles sauvages quand il rencontrait par surprise un de leurs essaims à cinquante pieds au-dessus du sol ; les paroles à dire à Mang, la Chauve-Souris, quand il la dérangeait dans les branches au milieu du jour ; et la façon d'avertir les serpents d'eau dans les mares avant de plonger au milieu d'eux. Dans la Jungle, personne n'aime à être dérangé, et on y est toujours prêt à se jeter sur l'intrus.

En outre, Mowgli apprit également le cri de chasse de l'Étranger, qu'un habitant de la Jungle, toutes les fois qu'il chasse hors de son terrain, doit répéter à voix haute jusqu'à ce qu'il ait reçu réponse. Traduit, il signifie : « Donnez-moi liberté de chasser ici, j'ai faim » ; la réponse est : « Chasse donc pour ta faim, mais non pour ton plaisir. »

Tout cela vous donnera une idée de ce qu'il fallait à Mowgli apprendre par cœur : et il se fatiguait beaucoup d'avoir à répéter cent fois la même chose. Mais, comme Baloo le disait à Bagheera, un jour que Mowgli avait reçu la correction d'un coup de patte et s'en était allé boudier :

— Un petit d'homme est un petit d'homme, et il doit apprendre toute... tu entends bien, toute la Loi de la Jungle.

— Oui, mais pense combien il est petit, dit la Panthère Noire, qui aurait gâté Mowgli si elle avait fait à sa guise. Comment sa petite tête peut-elle garder tous tes longs discours ?

— Y a-t-il quelque chose dans la Jungle de trop petit pour être tué ? Non, c'est pourquoi je lui enseigne ces choses, et c'est pourquoi je le corrige, oh ! très doucement, lorsqu'il oublie.

— Doucement ! Tu t'y connais, en douceur, vieux Pied de fer, grogna Bagheera. Elle lui a joliment meurtri le visage, aujourd'hui, ta... douceur. Fi !

— J'aime mieux le voir meurtri de la tête aux pieds par moi qui l'aime, que mésaventure lui survenir à cause de son ignorance, répondit Baloo avec beaucoup de chaleur. Je suis en train de lui apprendre les Maîtres Mots de la Jungle appelés à le protéger auprès des oiseaux, du Peuple Serpent, et de tout ce qui passe sur quatre pieds, sauf son propre Clan. Il peut maintenant, s'il veut seulement se rappeler les mots, se réclamer de toute la Jungle. Est-ce que cela ne vaut pas une petite correction ?

— Eh bien ! en tout cas, prends garde à ne me point tuer mon Petit d'Homme. Ce n'est pas un tronc d'arbre bon à aiguiser tes griffes émoussées. Mais quels sont ces Maîtres Mots ? Il me convient plutôt d'accorder aide que d'en demander. — Bagheera étira une de ses pattes pour en admirer les griffes, dont l'acier bleu s'aiguisait au bout comme un ciseau à froid. — Toutefois, j'aimerais savoir.

— Je vais appeler Mowgli pour qu'il te les dise, s'il est disposé. Viens, Petit Frère !

— Ma tête sonne comme un arbre à frelons, dit une petite voix maussade au-dessus de leurs têtes.

Et Mowgli se laissa glisser le long d'un tronc d'arbre. Il avait la mine fâchée, et ce fut avec pétulance qu'au moment de toucher le sol il ajouta :

— Je viens pour Bagheera et non pour toi, vieux Baloo.

— Peu m'importe, dit Baloo, froissé et peiné. Répète alors à Bagheera les Maîtres Mots de la Jungle, que je t'ai appris aujourd'hui.

— Les Maîtres Mots pour quel peuple ? demanda Mowgli, charmé de se faire valoir. La Jungle a beaucoup de langues, et moi je les connais toutes.

— Tu sais quelque chose, mais pas beaucoup. Vois, Bagheera, ils ne remercient jamais leur maître. Jamais le moindre louveteau vint-il remercier le vieux Baloo de ses leçons ?... Dis le mot pour les Peuples Chasseurs, alors... grand savant.

— Nous sommes du même sang, vous et moi, dit Mowgli en donnant aux mots l'accent ours dont se sert tout le Peuple Chasseur.

— Bien... Maintenant, pour les oiseaux.

Mowgli répéta, en ajoutant le cri du vautour à la fin de la phrase.

— Maintenant, pour le Peuple Serpent, dit Bagheera.

La réponse fut un sifflement tout à fait indescriptible, après quoi Mowgli se donna du pied dans le derrière, battit des mains pour s'applaudir lui-même, et sauta sur le dos de Bagheera, où il s'assit de côté, pour jouer du tambour avec ses talons sur le pelage luisant, et faire à Baloo les plus affreuses grimaces qu'il pût imaginer.

— Là... là ! Cela valait bien une petite correction, dit avec tendresse l'Ours brun. Un jour peut-être tu m'en sauras gré.

Puis il se retourna pour dire à Bagheera comment l'enfant avait appris les Maîtres Mots de Hathi, l'Éléphant sauvage, qui sait tout ce qui a rapport à ces choses, et comment Hathi avait mené Mowgli à une mare pour apprendre d'un serpent d'eau le mot des Serpents, que Baloo ne pouvait prononcer ; et comment Mowgli se trouvait maintenant suffisamment garanti contre tous accidents possibles dans la Jungle, parce que ni serpent, ni oiseau, ni bête à quatre pieds ne lui ferait de mal.

— Personne n'est donc à craindre, conclut Baloo, en caressant avec orgueil son gros ventre fourré.

— Sauf ceux de sa propre tribu, dit à voix basse Bagheera.

Puis, tout haut, s'adressant à Mowgli :

— Fais attention à mes côtes, Petit Frère ; qu'as-tu donc à danser ainsi ?

Mowgli, voulant se faire entendre, tirait à pleines poignées sur l'épaule de Bagheera, et lui administrait de vigoureux coups de pied. Quand, enfin, tous deux prêtèrent l'oreille, il cria très fort :

— Moi aussi, j'aurai une tribu à moi, une tribu à conduire à travers les branches toute la journée.

— Quelle est cette nouvelle folie, petit songeur de chimères ? dit Bagheera.

— Oui, et pour jeter des branches et de la crotte au vieux Baloo, continua Mowgli. Ils me l'ont promis. Ah !

— *Whoof* !

La grosse patte de Baloo jeta Mowgli à bas du dos de Bagheera, et l'enfant, tombé en boule entre les grosses pattes de devant, put voir que l'Ours était en colère.

— Mowgli, dit Baloo, tu as parlé aux Bandar-log, le Peuple Singe.

Mowgli regarda Bagheera pour voir si la Panthère se fâchait aussi : les yeux de Bagheera étaient aussi durs que des pierres de jade.

— Tu as frayé avec le Peuple Singe... les singes gris... le peuple sans loi... les mangeurs de tout. C'est une grande honte.

— Quand Baloo m'a meurtri la tête, dit Mowgli (il était encore sur le dos), je suis parti, et les singes gris sont descendus des arbres pour s'apitoyer sur moi. Personne autre ne s'en souciait.

Il se mit à pleurnicher.

— La pitié du Peuple Singe ! ronfla Baloo. Le calme du torrent de montagne ! La fraîcheur du soleil d'été !... Et alors. Petit d'Homme ?

— Et alors... alors, ils m'ont donné des noix et tout plein de bonnes choses à manger, et ils... ils m'ont emporté dans leurs bras au sommet des arbres, pour me dire que j'étais leur frère par le sang, sauf que je n'avais pas de queue, et qu'un jour je serais leur chef.

— Ils n'ont pas de chefs, dit Bagheera. Ils mentent, ils ont toujours menti.

— Ils ont été très bons, et m'ont prié de revenir. Pourquoi ne m'a-t-on jamais mené chez le Peuple Singe ! Ils se tiennent sur leurs pieds comme moi. Ils ne cognent pas avec de grosses pattes. Ils jouent toute la journée... Laissez-moi monter !... Vilain Baloo, laisse-moi monter. Je veux retourner jouer avec eux.

— Écoute, Petit d'Homme, dit l'Ours, — et sa voix gronda comme le tonnerre dans la nuit chaude. — Je t'ai appris toute la Loi de la Jungle pour tous les Peuples de la Jungle... sauf le Peuple Singe, qui vit dans les arbres. Ils n'ont pas de loi. Ils n'ont pas de patrie. Ils n'ont pas de langage à eux, mais se servent de mots volés, entendus par hasard lorsqu'ils écoutent et nous épient, là-haut, à l'affût dans les branches. Leur chemin n'est pas le nôtre. Ils n'ont pas de chefs. Ils n'ont pas de mémoire. Ils se vantent et jacassent, et se donnent pour un

grand peuple prêt à faire de grandes choses dans la Jungle ; mais la chute d'une noix suffit à détourner leurs idées, ils rient, et tout est oublié. Nous autres de la Jungle, nous n'avons aucun rapport avec eux. Nous ne buvons pas où boivent les singes, nous n'allons pas où vont les singes, nous ne chassons pas où ils chassent, nous ne mourons pas où ils meurent. M'as-tu jamais jusqu'à ce jour entendu parler des Bandar-log ?

— Non, dit Mowgli tout bas, car le silence était très grand dans la forêt, maintenant que Baloo avait fini de parler.

— Le Peuple de la Jungle a banni leur nom de sa bouche et de sa pensée. Ils sont nombreux, méchants, malpropres, sans pudeur, et ils désirent, autant qu'ils sont capables de fixer un désir, que le Peuple de la Jungle fasse attention à eux... Mais nous ne faisons point attention à eux, même lorsqu'ils nous jettent des noix et du bois mort sur la tête.

Il avait à peine achevé qu'une grêle de noix et de brindilles dégringola au travers du feuillage ; et on put entendre des toux, des ébrouements et des bonds irrités, très haut dans les branches.

— Le Peuple Singe est interdit, prononça Baloo, interdit auprès du Peuple de la Jungle. Souviens-t'en.

— Interdit, répéta Bagheera ; mais je pense tout de même que Baloo aurait dû te prémunir contre eux...

— Moi... Moi ? Comment aurais-je deviné qu'il irait jouer avec pareille ordure ? Le Peuple Singe ! Pouah !

Une nouvelle grêle s'abattit sur leurs têtes, et ils détalèrent au trot, emmenant Mowgli avec eux.

Ce que Baloo avait dit des singes était parfaitement vrai. Ils appartenaient aux cimes des arbres ; et, comme les bêtes regardent très rarement en l'air, l'occasion ne se présentait guère pour eux et le Peuple de la Jungle de se rencontrer ; mais, toutes les fois qu'ils trouvaient un loup malade, ou un tigre blessé, ou un ours, les singes le tourmentaient, et ils avaient coutume de jeter des bâtons et des noix à n'importe quelle bête, pour rire, et dans l'espoir qu'on les remarquerait. Puis ils criaient ou braillaient à tue-tête des chansons dénuées de sens ; et ils provoquaient le Peuple de la Jungle à grimper aux arbres pour lutter avec eux, ou bien, sans motif, s'élançaient en furieuses batailles les uns contre les autres, en prenant soin de laisser les singes morts où le Peuple de la Jungle pourrait les voir. Toujours sur le point d'avoir un chef, des lois et des coutumes à eux, ils ne s'y résolvait jamais, leur mémoire étant incapable de rien retenir d'un jour à l'autre ; aussi arrangeaient-ils les choses au moyen d'un dicton : « Ce que les Bandar-log pensent maintenant, la Jungle le pensera plus tard », dont ils tiraient grand réconfort. Aucune bête ne pouvait les atteindre, mais, d'un autre côté, aucune bête ne faisait attention à eux, et c'est pourquoi ils

avaient été si contents d'attirer Mowgli et d'entendre combien Baloo en ressentait d'humeur.

Ils n'avaient pas l'intention de faire davantage — les Bandar-log n'ont jamais d'intentions — mais l'un imagina, et l'idée lui parut lumineuse, de dire aux autres que Mowgli serait utile à posséder dans la tribu, parce qu'il savait entrelacer des branches en abri contre le vent ; et que, s'ils s'en saisissaient, ils pourraient le forcer à leur apprendre. Mowgli, en effet, comme enfant de bûcheron, avait hérité de toutes sortes d'instincts et s'amusait souvent à fabriquer de petites huttes à l'aide de branches tombées, sans savoir pourquoi ; et le Peuple Singe, guettant dans les arbres, considérait ce jeu comme la chose la plus surprenante. Cette fois, disaient-ils, ils allaient réellement avoir un chef et devenir le peuple le plus sage de la Jungle... si sage qu'il serait pour tous les autres un objet de remarque et d'envie. Aussi suivirent-ils Baloo, Bagheera et Mowgli à travers la Jungle, fort silencieusement, jusqu'à ce que vînt l'heure de la sieste de midi. Alors Mowgli, très grandement honteux de lui-même, s'endormit entre la Panthère et l'Ours, résolu à n'avoir plus rien de commun avec le Peuple Singe.

La première chose qu'il se rappela ensuite, ce fut une sensation de mains sur ses jambes et ses bras... de petites mains dures et fortes... puis, de branches lui fouettant le visage ; et son regard plongeait à travers l'agitation des ramures, tandis que Baloo éveillait la Jungle de ses cris profonds, et que Bagheera bondissait le long de l'arbre, tous ses crocs à nu. Les Bandar-log hurlaient de triomphe et luttaient à qui tiendrait le plus vite les branches supérieures où Bagheera n'oserait les suivre, criant :

— Ils nous ont remarqués ! Bagheera nous a remarqués ! Tout le Peuple de la Jungle nous admire pour notre adresse et notre ruse !

Alors commença leur fuite, et la fuite du Peuple Singe au travers de la patrie des arbres est une chose que personne ne décrira jamais. Ils y ont leurs routes régulières et leurs chemins de traverse, des côtes et des descentes, tous tracés à cinquante, soixante et cent pieds au-dessus du sol, et par lesquels ils voyagent, même la nuit, s'il le faut. Deux des singes les plus forts avaient empoigné Mowgli sous les bras et volaient à travers les cimes des arbres par bonds de vingt pieds à la fois. Seuls, ils auraient avancé deux fois plus vite, mais le poids de l'enfant les retardait. Tout mal à l'aise et pris de vertige qu'il se sentît, Mowgli ne pouvait s'empêcher de jouir de cette course furieuse ; mais il frissonna d'apercevoir par éclairs le sol si loin au-dessous de lui ; et les chocs et les secousses terribles, au bout de chaque saut qui le balançait à travers le vide, lui mettaient le cœur entre les dents. Son escorte s'élançait avec lui vers le sommet d'un arbre jusqu'à ce qu'il sentît les extrêmes petites branches craquer et plier sous leur poids ; puis, avec un han guttural, ils se jetaient, décrivaient dans l'air une courbe descendante et se recevaient suspendus par les mains et par les pieds, aux branches basses de l'arbre voisin.

Parfois, il découvrait des milles et des milles de calme jungle verte, de même qu'un homme au sommet d'un mât plonge à des lieues dans l'horizon de

la mer ; puis, les branches et les feuilles lui cinglaient le visage, et, tout de suite après, ses deux gardes et lui descendaient presque à toucher terre de nouveau.

Ainsi, à grand renfort de bonds, de fracas, d'ahans, de hurlements, la tribu tout entière des Bandar-log filait à travers les routes des arbres avec Mowgli leur prisonnier.

D'abord, il eut peur qu'on ne le laissât tomber ; puis, il sentit monter la colère. Mais il savait l'inutilité de la lutte, et il se mit à réfléchir. La première chose à faire était d'avertir Baloo et Bagheera, car, au train dont allaient les singes, il savait que ses amis seraient vite distancés. Regarder en bas, cela n'eût servi de rien, car il ne pouvait voir que le dessus des branches ; aussi dirigea-t-il ses yeux en l'air et vit-il, loin dans le bleu, Chil le Vautour en train de flâner et de tourner au-dessus de la Jungle qu'il surveillait dans l'attente de choses à mourir. Chil s'aperçut que les singes portaient il ne savait quoi, et se laissa choir de quelques centaines de pieds pour voir si leur fardeau était bon à manger. Il siffla de surprise quand il vit Mowgli remorqué à la cime d'un arbre et l'entendit lancer l'appel du vautour :

— Nous sommes du même sang, toi et moi.

Les vagues de branches se refermèrent sur l'enfant ; mais Chil, d'un coup d'aile, se porta au-dessus de l'arbre suivant, assez de temps pour voir émerger de nouveau la petite face brune :

— Relève ma trace, cria Mowgli. Préviens Baloo de la tribu de Seeonee, et Bagheera du Conseil du Rocher.

— Au nom de qui, frère ?

Chil n'avait jamais vu Mowgli auparavant, bien que naturellement il eût entendu parler de lui.

— De Mowgli, la Grenouille... le Petit d'Homme... ils m'appellent !... Relève ma trace

!

Les derniers mots furent criés à tue-tête, tandis qu'on le balançait dans l'air ; mais Chil fit un signe d'assentiment et s'éleva en ligne perpendiculaire jusqu'à ce qu'il ne parût pas plus gros qu'un grain de sable ; alors, il resta suspendu, suivant du télescope de ses yeux le sillage dans les cimes, tandis que l'escorte de Mowgli y passait en tourbillon.

— Ils ne vont jamais loin, dit-il avec un petit rire, ils ne font jamais ce qu'ils ont projeté de faire. Toujours prêts, les Bandar-log, à donner du bec dans les nouveautés. Cette fois, si j'ai bon œil, ils ont mis le bec dans quelque chose qui

leur donnera de la besogne, car Baloo n'est pas un poussin, et Bagheera peut, je le sais, tuer mieux que des chèvres.

Là-dessus, il se berça sur ses ailes, les pattes ramenées sous le ventre, et attendit.

Pendant ce temps, Baloo et Bagheera se dévoraient de chagrin et de rage. Bagheera grimpait comme jamais de sa vie auparavant, mais les branches minces se brisaient sous le poids de son corps, qui glissait jusqu'en bas, de l'écorce plein les griffes.

— Pourquoi n'as-tu pas averti le Petit d'Homme ? rugissait le félin aux oreilles du pauvre Baloo, qui s'était mis en route, de son trot massif, dans l'espoir de rattraper les singes. Quelle utilité de le tuer de coups, si tu ne l'avais pas prévenu ?

— Vite !... Ah, vite !... Nous... pouvons encore les rattraper ! haletait Baloo.

— À ce pas !... Il ne forcerait pas une vache blessée. Docteur de la Loi... frappeur d'enfants... un mille à rouler et tanguer de la sorte, et tu éclaterais. Assieds-toi tranquille et réfléchis ! Fais un plan ; ce n'est pas le moment de leur donner la chasse. Ils pourraient le laisser tomber, si nous les serrions de trop près...

— *Arrula ! Whoo !*... Ils l'ont peut-être laissé tomber déjà, fatigués de le porter. Qui peut se fier aux Bandar-log ?... Qu'on me mette des chauves-souris mortes sur la tête !... Qu'on me donne des os noirs à ronger !... Qu'on me roule dans les ruches des abeilles sauvages pour que j'y sois piqué à mort, et qu'on m'enterre avec l'hyène, car je suis le plus misérable des ours !... *Arrulala ! Wahooa !*... O Mowgli, Mowgli ! Pourquoi ne t'ai-je pas prémuni contre le Peuple Singe au lieu de te cogner la tête ? Qui sait maintenant si mes coups n'ont pas fait envoler de sa mémoire la leçon du jour, et s'il ne se trouvera pas seul dans la Jungle sans les Maîtres Mots ?

Baloo se prit la tête entre les pattes, et se mit à rouler de droite et de gauche en gémissant.

— En tout cas, il m'a redit les mots très correctement il y a peu de temps, dit Bagheera avec impatience. Baloo, tu n'as ni mémoire, ni respect de toi-même. Que penserait la Jungle si moi, la Panthère Noire, je me roulais en boule comme Sahi, le Porc-Épic, pour me mettre à hurler ?

— Je me moque bien de ce que pense la Jungle ! Il est peut-être mort à l'heure qu'il est.

— À moins qu'ils ne l'aient laissé tomber des branches en manière de passe-temps, qu'ils l'aient tué par paresse de le porter plus loin, ou jusqu'à ce qu'ils le fassent, je n'ai pas peur pour le Petit d'Homme. Il est sage, il sait des choses, et, par-dessus tout, il a ces yeux que craint le Peuple de la Jungle. Mais, et c'est un grand malheur, il est au pouvoir des Bandar-log ; et parce qu'ils vivent dans les arbres, ils ne redoutent personne parmi nous.

Bagheera lécha une de ses pattes de devant pensivement.

— Vieux fou que je suis ! Lourdaud à poil brun, gros fouilleur de racines, dit Baloo, en se déroulant brusquement ; c'est vrai ce que dit Hathi, l'Éléphant sauvage : À chacun sa crainte. Et eux, les Bandar-log, craignent Kaa, le Serpent de Rocher. Il grimpe aussi bien qu'eux. Il vole les jeunes singes dans la nuit. Le murmure seul de son nom les glace jusqu'au bout de leurs méchantes queues. Allons trouver Kaa.

— Que fera-t-il pour nous ? Il n'est pas de notre race, puisqu'il est sans pieds, et... il a les yeux les plus funestes, dit Bagheera.

— Il est aussi vieux que rusé. Par-dessus tout, il a toujours faim, dit Baloo plein d'espoir. Promets-lui beaucoup de chèvres.

— Il dort un mois plein après chaque repas. Il se peut qu'il dorme maintenant, et, fût-il éveillé, qu'il préférerait peut-être tuer lui-même ses chèvres.

Bagheera, qui ne savait pas grand-chose de Kaa, se méfiait comme il sied.

— En ce cas, à nous deux, vieux chasseur, nous pourrions lui faire entendre raison.

Là-dessus, Baloo frotta le pelage roussi de sa brune épaule contre la Panthère, et ils partirent ensemble à la recherche de Kaa, le Python de Rocher.

Ils le trouvèrent étendu sur une saillie de roc que chauffait le soleil de midi, en train d'admirer la magnificence de son habit neuf, car il venait de consacrer dix jours de retraite à changer de peau, et maintenant, il apparaissait dans toute sa splendeur : sa grosse tête camuse dardée au ras du sol, les trente pieds de long de son corps tordus en nœuds et en courbes capricieuses, et se léchant les lèvres à la pensée du repas à venir.

— Il n'a pas mangé, — dit Baloo, en grognant de soulagement à la vue du somptueux habit marbré de brun et de jaune. — Fais attention, Bagheera ! Il est toujours un peu myope après avoir changé de peau, et très prompt à l'attaque.

Kaa n'est pas un serpent venimeux, — en fait, il méprise plutôt les serpents venimeux, qu'il tient pour lâches — mais sa force réside dans son étroite, et,

une fois enroulés ses anneaux énormes autour de qui que ce soit, il n'y a plus rien à faire.

— Bonne chasse ! cria Baloo en s'asseyant sur ses hanches.

Comme tous les serpents de son espèce, Kaa est presque sourd, et tout d'abord il n'entendit pas l'appel. Cependant il se leva, prêt à tout événement, la tête basse :

— Bonne chasse à tous, répondit-il enfin. Oh ! oh ! Baloo, que fais-tu ici ?... Bonne chasse, Bagheera... L'un de nous au moins a besoin de manger. A-t-on vent de gibier sur pied ? Une biche, peut-être, sinon un jeune daim ? Je suis aussi vide qu'un puits à sec.

— Nous sommes en train de chasser, fit Baloo négligemment.

Il savait qu'il ne faut pas presser Kaa. Il est trop gros.

— Permettez-moi de me joindre à vous, dit Kaa. Un coup de patte de plus ou de moins n'est rien pour toi, Bagheera, ni pour toi, Baloo ; alors que moi... moi, il me faut attendre et attendre des jours dans un sentier, et grimper la moitié d'une nuit pour le maigre hasard d'un jeune singe. *Psshaw* ! Les arbres ne sont plus ce qu'ils étaient dans ma jeunesse. Tous rameaux pourris et branches sèches.

— Il se peut que ton grand poids y soit pour quelque chose, répliqua Baloo.

— Oui, je suis d'une jolie longueur... d'une jolie longueur, dit Kaa avec une pointe d'orgueil. Mais, malgré tout, c'est la faute de ce bois nouveau. J'ai failli de bien près tomber lors de ma dernière prise... bien près en vérité... et, en glissant, car ma queue n'enveloppait pas étroitement l'arbre, j'ai réveillé les Bandar-log, qui m'ont donné les plus vilains noms.

— Cul-de-jatte, ver de terre jaune, dit Bagheera dans ses moustaches, comme se rappelant des souvenirs.

— Ssss ! M'ont-ils appelé comme cela ? demanda Kaa.

— C'était quelque chose de la sorte qu'ils nous braillaient à la dernière lune, mais nous n'y avons pas fait attention. Ils disent n'importe quoi... même, par exemple, que tu as perdu tes dents, et que tu n'oses affronter rien de plus gros qu'un chevreau parce que (ils n'ont vraiment aucune pudeur, ces Bandar-log)... parce que tu crains les cornes des boucs, continua suavement Bagheera.

Or, un serpent, et surtout un vieux python circonspect de l'espèce de Kaa, montre rarement qu'il est en colère, mais Baloo et Bagheera purent voir les gros muscles engloutisseurs onduler et se gonfler des deux côtés de sa gorge.

— Les Bandar-log ont changé de terrain, dit-il tranquillement. Quand je suis monté ici au soleil, aujourd'hui, j'ai entendu leurs huées parmi les cimes des arbres.

— Ce sont... ce sont les Bandar-log que nous suivons en ce moment..., dit Baloo.

Mais les mots s'étranglaient dans sa gorge, car c'était la première fois, à son souvenir, qu'un animal de la Jungle avouait s'intéresser aux actes des singes.

— Sans doute, alors, que ce n'est point une petite affaire, qui met deux tels chasseurs... chefs dans leur propre Jungle, j'en suis certain..., sur la piste des Bandar-log, répondit Kaa courtoisement, en enflant de curiosité.

— À vrai dire, commença Baloo, je ne suis rien de plus que le vieux et parfois imprévoyant Docteur de Loi des louveteaux de Seeonee, et Bagheera ici...

— Est Bagheera, dit la Panthère Noire.

Et ses mâchoires se fermèrent avec un bruit sec, car l'humilité n'était pas son fait.

— Voici l'affaire, Kaa : ces voleurs de noix et ramasseurs de palmes ont emporté notre Petit d'Homme, dont tu as peut-être ouï parler.

— J'ai entendu raconter par Sahi (ses piquants le rendent présomptueux) qu'une sorte d'homme était entré dans un clan de loups, mais je ne l'ai pas cru. Sahi est plein d'histoires à moitié entendues et très mal répétées.

— Eh bien ! c'est vrai. Il s'agit d'un petit d'homme comme on n'en a jamais vu, dit Baloo. Le meilleur, le plus sage, et le plus hardi des petits d'homme... mon propre élève, qui rendra fameux le nom de Baloo à travers toutes les jungles ; et, de plus, je... nous... l'aimons, Kaa.

— *Ts ! Ts !* dit Kaa, en balançant sa tête d'un mouvement de navette. Moi aussi, j'ai su ce que c'est que d'aimer. Il y a des histoires que je pourrais dire...

— Qu'il faudrait une nuit claire et l'estomac garni pour louer dignement, dit Bagheera avec vivacité. Notre Petit d'Homme est à l'heure qu'il est entre les mains des Bandar-log, et nous savons que de tout le Peuple de la Jungle, Kaa est le seul qu'ils redoutent.

— Je suis le seul qu'ils redoutent... Ils ont bien raison, dit Kaa. Bavardage, folie, vanité... Vanité, folie et bavardage ! voilà les singes. Mais, pour une chose humaine, c'est mauvais hasard de tomber entre leurs mains. Ils se fatiguent vite des noix qu'ils cueillent, et les jettent. Ils promènent une branche une demi-journée, avec l'intention d'en faire de grandes choses, et, tout à coup, ils la cassent en deux. Cette créature humaine n'est pas à envier. Ils m'ont appelé aussi... Poisson jaune, n'est-ce pas !

— Ver... ver... ver de terre, dit Bagheera... et bien d'autres choses que je ne peux maintenant répéter, par pudeur.

— Ils ont besoin qu'on leur apprenne à parler de leur maître. *Aaa-ssh !* Ils ont besoin qu'on aide à leur manque de mémoire. En ce moment, où sont-ils allés avec le petit ?

— La Jungle seule le sait. Vers le soleil couchant, je crois, dit Baloo. Nous avons pensé que tu saurais, Kaa.

— Moi ? Comment ?... Je les prends quand ils tombent sur ma route, mais je ne chasse pas les Bandar-log, pas plus que les grenouilles, ni que l'écume verte sur les trous d'eau... quant à cela. *Hsss !*

— Ici, en haut ! En haut, en haut ! *Hillo ! Illo ! Illo*, regardez en l'air, Baloo du Clan des Loups de Seonee.

Baloo leva les yeux pour voir d'où venait la voix, et Chil le Vautour apparut. Il descendait en fauchant l'air, et le soleil brillait sur les franges rebroussées de ses ailes. C'était presque l'heure du coucher pour Chil, mais il avait battu toute l'étendue de la Jungle à la recherche de l'Ours, sans pouvoir le découvrir sous l'épais feuillage.

— Qu'est-ce ? dit Baloo.

— J'ai vu Mowgli parmi les Bandar-log. Il m'a prié de vous le dire. J'ai veillé. Les Bandar-log l'ont emporté au-delà de la rivière, à la cité des singes... aux Grottes Froides. Il est possible qu'ils y restent une nuit, dix nuits, une heure. J'ai dit aux chauves-souris de les guetter pendant les heures obscures. Voilà mon message. Bonne chasse, vous tous en bas !

— Pleine gorge et profond sommeil, Chil, cria Bagheera. Je me souviendrai de toi lors de ma prochaine prise et réserverai la tête pour toi seul... ô le meilleur des vautours !

— Ce n'est rien... Ce n'est rien... L'enfant avait le Maître Mot. Je ne pouvais rien faire de moins.

Et Chil remonta en décrivant un cercle pour gagner son aire.

— Il n'a pas oublié sa langue, dit Baloo avec un petit rire d'orgueil. Si jeune et se souvenir du Maître Mot, même de celui des oiseaux, tandis qu'on est traîné par les sommets des arbres !

— On le lui avait enfoncé assez ferme dans la tête, dit Bagheera. Mais nous sommes contents de lui... Et maintenant, il nous faut aller aux Grottes Froides.

Ils savaient tous où se trouvait l'endroit, mais peu l'avaient jamais visité parmi le Peuple de la Jungle. Ce qu'ils appelaient, en effet, les Grottes Froides était une vieille ville abandonnée, perdue, et enfouie dans la Jungle ; et les bêtes fréquentent rarement un endroit que les hommes ont déjà fréquenté. Il arrive bien au sanglier de le faire, mais jamais aux tribus qui chassent. En outre, les singes y habitaient, autant qu'ils peuvent passer pour habiter quelque part, et nul animal qui se respecte n'en eût approché à portée du regard, sauf en temps de sécheresse, quand les citernes et les réservoirs à demi ruinés contenaient encore un peu d'eau.

— C'est un voyage d'une demi-nuit... à toute allure, dit Bagheera.

Baloo prit un air soucieux.

— J'irai le plus vite que je peux, fit-il anxieusement.

— Nous n'osons pas t'attendre. Suis-nous, Baloo. Il nous faut filer d'un pied leste... Kaa et moi.

— Avec ou sans pieds, je me tiendrai de pair avec toi sur tes quatre pattes, reparti Kaa sèchement.

Baloo fit effort pour se hâter, mais il dut s'asseoir en soufflant. Ils le laissèrent donc. Il suivrait plus tard, et Bagheera pressa vers le but son rapide galop de panthère. Kaa ne disait rien, mais quelque effort que fit Bagheera, l'énorme Python de Rocher se tenait à son niveau. Au passage d'un torrent de montagne, Bagheera prit de l'avance, ayant franchi d'un bond, et laissant Kaa traverser à la nage, la tête et deux pieds de cou hors de l'eau, mais, sur terrain égal, Kaa rattrapa la distance.

— Par la Serrure Brisée qui me délivra, dit Bagheera, quand tomba le crépuscule, tu n'es pas un petit marcheur !

— J'ai faim, dit Kaa. En outre, ils m'ont appelé grenouille mouchetée.

— Ver..., ver de terre... et jaune, par-dessus le marché.

— C'est tout un. Allons.

Et Kaa semblait se répandre lui-même sur le sol où ses yeux sûrs choisissaient la route la plus courte et la savaient garder.

Aux Grottes Froides, le Peuple Singe ne songeait pas du tout aux amis de Mowgli. Ils avaient apporté l'enfant à la Ville Perdue et se trouvaient pour le moment très satisfaits d'eux-mêmes. Mowgli n'avait jamais vu de ville hindoue auparavant, et, bien que celle-ci ne fût guère qu'un amoncellement de ruines, le spectacle lui parut aussi splendide qu'étonnant. Quelque roi l'avait bâtie, au temps jadis, sur une petite colline. On pouvait encore discerner les chaussées de pierre qui conduisaient aux portes en ruine, où de derniers éclats de bois pendaient aux gonds rongés de rouille. Des arbres avaient poussé entre les pierres des murs, les créneaux étaient tombés et s'effritaient par terre, des lianes sauvages, aux fenêtres des tours, se balançaient en grosses touffes.

Un grand palais sans toit couronnait la colline, le marbre des cours d'honneur et des fontaines se fendait, tout taché de rouge et de vert, et les galets mêmes des cours où habitaient naguère les éléphants royaux avaient été soulevés et disjointes par les herbes et les jeunes arbres. Du palais, on pouvait voir les innombrables rangées de maisons sans toits qui composaient la ville, semblables à des rayons de miel vides emplis de ténèbres ; le bloc de pierre informe qui avait été une idole, sur la place où se rencontraient quatre routes ; les puits et les rigoles aux coins des rues où se creusaient jadis les réservoirs publics, et les dômes brisés des temples avec les figuiers sauvages qui sortaient de leurs flancs.

Les singes appelaient ce lieu leur ville, et affectaient de mépriser le Peuple de la Jungle parce qu'il vit dans la forêt. Et cependant, ils ne savaient jamais à quel usage avaient été destinés les édifices ni comment y habiter. Ils s'asseyaient en cercles dans le vestibule menant à la chambre du conseil royal, grattaient leurs puces et faisaient semblant d'être des hommes ; ou bien ils couraient au travers des maisons sans toits, ramassaient dans un coin des plâtras et de vieilles briques, puis oubliaient les cachettes ; ou bien ils se battaient, ils criaient, se chamaillaient en foule, puis, cessant tout à coup, se mettaient à jouer, du haut en bas des terrasses, dans les jardins du Roi, dont ils secouaient les rosiers et les orangers pour le plaisir d'en voir tomber les fruits et les fleurs. Ils exploraient tous les passages, tous les souterrains du palais et les centaines de petites chambres obscures, mais ils ne se rappelaient jamais ce qu'ils avaient vu ; et ils erraient ainsi au hasard, un à un, deux à deux, ou par groupes, en se félicitant l'un l'autre d'agir tellement comme des hommes. Ils buvaient aux réservoirs dont ils troublaient l'eau, et se mordaient pour en approcher, puis s'élançaient tous ensemble en masses compactes et criaient :

— Il n'y a personne dans la Jungle d'aussi sage, d'aussi bon, d'aussi intelligent, d'aussi fort et d'aussi doux que les Bandar-log.

Ensuite, ils recommençaient jusqu'à ce que, fatigués de la ville, ils retournassent aux cimes des arbres, dans l'espoir que le Peuple de la Jungle les remarquerait.

Mowgli, élevé à observer la Loi de la Jungle, n'aimait ni ne comprenait ce genre de vie. Il se faisait tard dans l'après-midi quand les singes, le portant, arrivèrent aux Grottes Froides. Et, au lieu d'aller dormir, comme Mowgli l'aurait fait après un long voyage, ils se prirent par la main et se mirent à danser en chantant leurs plus folles chansons. Un des singes fit un discours et dit à ses compagnons que la capture de Mowgli marquerait une nouvelle étape dans l'histoire des Bandar-log, car il allait leur montrer comment on entrelaçait des branches et des roseaux pour s'abriter contre la pluie et le vent. Mowgli cueillit des lianes et entreprit de les tresser ; les singes essayèrent de l'imiter, mais, au bout de quelques minutes, ils ne s'intéressaient plus à leur besogne et se mirent à tirer les queues de leurs camarades, ou à sauter des quatre pattes en toussant.

— Je voudrais manger, dit Mowgli. Je suis un étranger dans cette partie de la Jungle. Apportez-moi de la nourriture, ou permettez-moi de chasser ici.

Vingt ou trente singes bondirent au-dehors pour lui rapporter des noix et des *pawpaws*¹ sauvages ; mais ils commencèrent à se battre en route, et cela leur eût donné trop de peine de revenir avec ce qui restait de fruits. Mowgli, non moins endolori et furieux qu'affamé, vaguait dans la cité vide, lançant de temps à autre le cri de chasse des étrangers ; mais personne ne lui répondait, et il pensait qu'en vérité c'était un mauvais gîte qu'il avait trouvé là.

— Tout ce qu'a dit Baloo au sujet des Bandar-log est vrai, songeait-il en lui-même. Ils sont sans loi, sans cri de chasse, et sans chefs... rien qu'en mots absurdes et en petites mains prestes et pillardes. De sorte que si je meurs de faim ou suis tué en cet endroit, ce sera par ma faute. Mais il faut que j'essaie de retourner dans ma Jungle. Baloo me battra sûrement, mais cela vaudra mieux que de faire la chasse à des billevesées en compagnie des Bandar-log.

À peine se dirigeait-il vers le mur de la ville que les singes le tirèrent en arrière, en lui disant qu'il ne connaissait pas son bonheur et en le pinçant pour lui donner de la reconnaissance. Il serra les dents et ne dit rien, mais marcha, parmi le tumulte des singes braillants, jusqu'à une terrasse qui dominait les réservoirs de grès rouge à demi remplis d'eau de pluie. Au centre de la terrasse se dressaient les ruines d'un pavillon, tout de marbre blanc, bâti pour des reines mortes depuis cent ans. Le toit, en forme de dôme, s'était écroulé à demi et bouchait le passage souterrain par lequel les reines avaient coutume de venir au palais. Mais les murs étaient faits d'écrans de marbre découpé, merveilleux ouvrage d'entrelacs blancs comme le lait, incrustés d'agates, de cornalines, de jaspe et de lapis-lazuli ; et, lorsque la lune se montra par-dessus la montagne,

¹ Papayes.

elle brilla au travers du lacis ajouré, projetant sur le sol des ombres semblables à une dentelle de velours noir.

Tout meurtri, las et à jeun qu'il fût, Mowgli ne put, malgré tout, s'empêcher de rire quand les Bandar-log se mirent, par vingt à la fois, à lui remontrer combien ils étaient grands, sages, forts et doux, et quelle folie c'était à lui de vouloir les quitter.

— Nous sommes grands. Nous sommes libres. Nous sommes étonnants. Nous sommes le peuple le plus étonnant de toute la Jungle ! Nous le disons tous, aussi ce doit être vrai, criaient-ils. Maintenant, comme tu nous entends pour la première fois, et que tu es à même de rapporter nos paroles au Peuple de la Jungle afin qu'il nous remarque dans l'avenir, nous te dirons tout ce qui concerne nos excellentes personnes.

Mowgli ne fit aucune objection, et les singes se rassemblèrent par centaines et centaines sur la terrasse pour écouter leurs propres orateurs chanter les louanges des Bandar-log, et, toutes les fois qu'un orateur s'arrêtait par manque de respiration, ils criaient tous ensemble :

— C'est vrai, nous pensons de même.

Mowgli hochait la tête, battait des paupières et disait : *Oui* quand ils lui posaient une question ; mais tant de bruit lui donnait le vertige.

— Tabaqui, le Chacal, doit avoir mordu tous ces gens, songeait-il, et maintenant ils ont la rage. Certainement, c'est la *dewanee*, la folie. Ne dorment-ils donc jamais ?... Tiens, voici un nuage sur cette lune de malheur. Si c'était seulement un nuage assez gros pour que je puisse tenter de fuir dans l'obscurité. Mais... je suis si las.

Deux fidèles guettaient le même nuage du fond du fossé en ruine, au bas du mur de la ville ; car Bagheera et Kaa, sachant bien le danger que présentait le Peuple Singe en masse, ne voulaient pas courir de risques inutiles. Les singes ne luttent jamais à moins d'être cent contre un, et peu d'habitants de la jungle tiennent à jouer semblable partie.

— Je vais gravir le mur de l'ouest, murmura Kaa, et fondre sur eux brusquement à la faveur du sol en pente. Ils ne se jetteront pas sur mon dos, à moi, malgré leur nombre, mais...

— Je le sais, dit Bagheera. Que Baloo n'est-il ici ! Mais il faut faire ce qu'on peut. Quand ce nuage va couvrir la lune, j'irai vers la terrasse : ils tiennent là une sorte de conseil au sujet de l'enfant.

— Bonne chasse, dit Kaa d'un air sombre.

Et il glissa vers le mur de l'ouest. C'était le moins en ruine, et le gros serpent perdit quelque temps à trouver un chemin pour atteindre le haut des pierres. Le nuage cachait la lune, et comme Mowgli se demandait ce qui allait survenir, il entendit le pas léger de Bagheera sur la terrasse. La Panthère Noire avait gravi le talus presque sans bruit, et, sachant qu'il ne fallait pas perdre son temps à mordre, frappait de droite et de gauche parmi les singes assis autour de Mowgli en cercle de cinquante et soixante rangs d'épaisseur. Il y eut un hurlement d'effroi et de rage, et, comme Bagheera trébuchait sur les corps qui roulaient en se débattant sous son poids, un singe cria :

— Il n'y en a qu'un ici ! Tuez-le ! Tue !

Une mêlée confuse de singes, mordant, griffant, déchirant, arrachant, se referma sur Bagheera, pendant que cinq ou six d'entre eux, s'emparant de Mowgli, le remorquaient jusqu'en haut du pavillon et le poussaient par le trou du dôme brisé. Un enfant élevé par les hommes se fût affreusement contusionné, car la chute mesurait quinze bons pieds ; mais Mowgli tomba comme Baloo lui avait appris à tomber, et toucha le sol les pieds les premiers.

— Reste ici, crièrent les singes, jusqu'à ce que nous ayons tué tes amis, et plus tard nous reviendrons jouer avec toi... si le Peuple Venimeux te laisse en vie.

— Nous sommes du même sang, vous et moi, dit vivement Mowgli en lançant l'appel des serpents.

Il put entendre un frémissement et des sifflements dans les décombres alentour, et il lança l'appel une seconde fois pour être sûr.

— Bien, *sssoit...* ! À bas les capuchons, vous tous ! dirent une demi-douzaine de voix sourdes (toute ruine dans l'Inde devient tôt ou tard un repaire de serpents, et le vieux pavillon grouillait de cobras). Reste tranquille, Petit Frère, car tes pieds pourraient nous faire mal.

Mowgli se tint immobile autant qu'il lui fut possible, épiant, à travers le réseau de marbre, et prêtant l'oreille au furieux tapage où luttait la Panthère Noire : hurlements, glapissements, bousculades, que dominait le râle rauque et profond de Bagheera, rompant, fonçant, plongeant et virant sous les tas compacts de ses ennemis. Pour la première fois depuis sa naissance, Bagheera luttait pour défendre sa vie.

— Baloo doit suivre de près ; Bagheera ne serait pas là sans renfort, pensait Mowgli.

Et il cria à haute voix :

— Au réservoir ! Bagheera. Gagne les citernes. Gagne-les et plonge ! Vers l'eau !

Bagheera entendit, et le cri qui lui apprenait le salut de Mowgli lui rendit un nouveau courage. Elle s'ouvrit un chemin, avec des efforts désespérés, pouce par pouce, droit dans la direction des réservoirs, avançant péniblement, en silence. Alors, du mur ruiné le plus voisin de la Jungle s'éleva, comme un roulement, le cri de guerre de Baloo. Le vieil Ours avait fait de son mieux mais il n'avait pu arriver plus tôt.

— Bagheera, cria-t-il, me voici. Je grimpe ! Je me hâte ! *Ahuwora !* Les pierres glissent sous mes pieds ! Attendez, j'arrive, ô très infâmes Bandar-log !

Il n'apparut, haletant, au haut de la terrasse, que pour disparaître jusqu'à la tête sous une vague de singes ; mais il se cala carrément sur ses hanches, et, ouvrant ses pattes de devant, il en étreignit autant qu'il en pouvait tenir, et se mit à cogner d'un mouvement régulier : bat... bat... bat, qu'on eût pris pour le rythme cadencé d'une roue à aubes. Un bruit de chute et d'eau rejaillissante avertit Mowgli que Bagheera s'était taillé un chemin jusqu'au réservoir où les singes ne pouvaient suivre. La Panthère resta là, suffoquant, la tête juste hors de l'eau, tandis que les singes, échelonnés sur les marches rouges, par trois rangs de profondeur, dansaient de rage de haut en bas, prêts à l'attaquer de tous côtés à la fois, si elle faisait mine de sortir pour venir au secours de Baloo. Ce fut alors que Bagheera souleva son menton tout dégouttant d'eau, et, de désespoir, lança l'appel des serpents pour demander secours :

— Nous sommes du même sang, vous et moi.

Kaa, semblait-il, avait tourné queue à la dernière minute. Et Baloo, à demi suffoqué sous les singes au bord de la terrasse, ne put retenir un petit rire en entendant la Panthère Noire appeler à l'aide.

Kaa venait à peine de se frayer une route par-dessus le mur de l'ouest, prenant terre d'un effort qui délogea une des pierres du faite pour l'envoyer rouler dans le fossé. Il n'avait pas l'intention de perdre aucun des avantages du terrain ; aussi se roula-t-il et déroula-t-il une ou deux fois, pour être sûr que chaque pied de son long corps était en condition. Pendant ce temps, la lutte avec Baloo continuait, les singes glapissaient dans le réservoir autour de Bagheera, et Mang, la Chauve-Souris, volant de-ci, de-là, portait à travers la Jungle la nouvelle de la grande bataille, si bien que Hathi lui-même, l'Éléphant sauvage, se mit à trompeter, et que, de très loin, des bandes de singes éparses, réveillées par le bruit, accoururent, en bondissant à travers les routes des arbres, à l'aide de leurs amis des Grottes Froides, tandis que le fracas de la lutte effarouchait tous les oiseaux diurnes à des milles à l'entour.

Alors vint Kaa, tout droit, très vite, avec la hâte de tuer. La puissance de combat d'un python réside dans le choc de sa tête appuyée de toute la force et de tout le poids de son corps. Si vous pouvez imaginer une lance, ou un bélier, ou un marteau lourd d'à peu près une demi-tonne, conduit et habité par une

volonté froide et calme, vous pouvez grossièrement vous figurer à quoi ressemblait Kaa dans le combat. Un python de quatre ou cinq pieds peut renverser un homme s'il le frappe en pleine poitrine ; or, Kaa, vous le savez, avait trente pieds de long. Son premier coup fut donné au cœur même de la masse des singes qui s'acharnaient sur Baloo, dirigé au but bouche close et sans bruit. Il n'y en eut pas besoin d'un second. Les singes se dispersèrent aux cris de :

— Kaa ! C'est Kaa ! Fuyez ! Fuyez !...

Depuis des générations, les singes avaient été tenus en respect par l'épouvante où les plongeait les histoires de leurs aînés à propos de Kaa, le voleur nocturne, qui glisse le long des branches aussi doucement que s'étend la mousse, et enlève aisément le singe le plus vigoureux ; du vieux Kaa, qui peut se rendre tellement pareil à une branche morte ou à une souche pourrie, que les plus avisés s'y laissent prendre, jusqu'à ce que la branche les happe. Kaa était tout ce que craignaient les singes dans la Jungle, car aucun d'eux ne savait où s'arrêterait son pouvoir, aucun d'eux ne pouvait le regarder en face, et aucun d'eux n'était jamais sorti vivant de son étreinte.

Aussi fuyaient-ils, en bégayant de terreur, sur les murs et les toits des maisons, tandis que Baloo poussait un profond soupir de soulagement. Malgré sa fourrure beaucoup plus épaisse que celle de Bagheera, il avait cruellement souffert de la lutte. Alors, Kaa ouvrit la bouche pour la première fois : un ordre prolongé siffla et les singes qui, au loin, se pressaient de venir à la défense des Grottes Froides s'arrêtèrent où ils étaient, cloués par l'épouvante, tandis que pliaient et craquaient sous leur poids les branches qu'ils chargeaient. Ceux qui couvraient les murs et les maisons vides turent subitement leurs cris, et, dans le silence qui tomba sur la cité, Mowgli entendit Bagheera secouer ses flancs humides en sortant du réservoir. Puis, la clameur recommença. Les singes bondirent plus haut sur les murs ; ils se cramponnèrent aux cous des grandes idoles de pierre et poussèrent des cris perçants en sautant le long des créneaux, tandis que Mowgli, qui dansait de joie dans le pavillon, collait son œil aux jours du marbre et huait à la façon des hiboux, entre ses dents de devant, pour se moquer et montrer son mépris.

— Remonte le Petit d'Homme par la trappe ; je ne peux pas faire davantage, haleta Bagheera. Prenons le Petit d'Homme et fuyons. Ils pourraient nous attaquer de nouveau.

— Ils ne bougeront plus jusqu'à ce que je le leur commande. Restez. Ssss !

Kaa siffla et le silence se répandit une fois de plus sur la ville.

— Je ne pouvais pas venir plus tôt, camarade... mais... j'ai cru, en vérité, t'entendre appeler...

Cela s'adressait à Bagheera.

— Je... je peux bien avoir crié dans la lutte, répondit Bagheera. Baloo, es-tu blessé ?

— Je ne suis pas sûr qu'ils ne m'aient pas taillé en cent petits oursons, dit Baloo en secouant gravement ses pattes l'une après l'autre. *Wow !* Je suis moulu. Kaa, nous te devons, je pense, la vie... Bagheera et moi.

— Peu importe. Où est le Petit d'Homme ?

— Ici, dans une trappe ; je ne peux pas grimper, cria Mowgli.

La courbe du dôme écroulé s'arrondissait sur sa tête.

— Emmenez-le. Il danse comme Mor, le Paon. Il va écraser nos petits, dirent les cobras à l'intérieur.

— Ah ! ah ! fit Kaa avec un petit rire ; elle a des amis partout, cette graine d'homme ! Recule-toi, petit ; cachez-vous, Peuple du Poison. Je vais briser le mur.

Kaa examina avec soin la maçonnerie, jusqu'à ce qu'il découvrit, dans le réseau du marbre, une lézarde plus pâle dénotant un point faible. Il donna deux ou trois légers coups de tête pour se rendre compte de la distance ; puis, élevant six pieds de son corps au-dessus du sol, il lança de toutes ses forces, le nez en avant, une demi-douzaine de coups de bélier. Le travail à jour céda, s'émietta en un nuage de poussière et de gravats, et Mowgli se jeta d'un bond par l'ouverture entre Baloo et Bagheera... un bras passé autour de chaque cou musculeux...

— Es-tu blessé ? — demanda Baloo, en le serrant doucement.

— Je suis las, j'ai faim, et je ne suis pas moulu à moitié. Mais... oh !... ils vous ont cruellement traités, mes frères. Vous saignez.

— Il y en a d'autres, dit Bagheera en se léchant les lèvres et en regardant les singes morts sur la terrasse et autour du réservoir.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, si tu es sauf, ô mon orgueil entre toutes les petites grenouilles ! pleura Baloo.

— Nous jugerons de cela plus tard, dit Bagheera d'un ton sec, qui ne plut pas du tout à Mowgli. Mais voici Kaa, auquel nous devons l'issue de la bataille, et toi, la vie. Remercie-le suivant nos coutumes, Mowgli.

Mowgli se tourna et vit la tête du grand Python qui oscillait à un pied au-dessus de la sienne.

— Ainsi, c'est là cette graine d'homme, dit Kaa. Sa peau est très douce et il ne diffère pas beaucoup des Bandar-log. Aie soin, petit, que je ne te prenne jamais pour un singe par quelque crépuscule, un jour où je vienne de changer d'habit.

— Nous sommes du même sang, toi et moi, répondit Mowgli. Je te dois la vie, cette nuit. Ma proie sera ta proie, si jamais tu as faim, ô Kaa !

— Tous mes remerciements. Petit Frère, dit Kaa, dont l'œil narquois brillait. Et que peut tuer un si hardi chasseur ? Je demande à suivre, la prochaine fois qu'il se met en campagne.

— Je ne tue rien..., je suis trop petit..., mais je rabats les chèvres au-devant de ceux qui en ont l'emploi. Quand tu te sentiras vide, viens à moi et tu verras si je dis vrai. J'ai quelque adresse, grâce à ceci — il montra ses mains — et si jamais tu tombes dans un piège, je peux payer la dette que je te dois, ainsi que ma dette envers Bagheera et Baloo, ici présents. Bonne chasse à vous tous, mes maîtres.

— Bien dit ! grommela Baloo.

Car Mowgli avait joliment tourné ses remerciements.

Le Python laissa tomber légèrement sa tête, pour une minute, sur l'épaule de Mowgli.

— Cœur brave et langue courtoise, dit-il, te conduiront loin dans la Jungle, petit... Mais maintenant, va-t'en vite avec tes amis. Va-t'en dormir, car la lune se couche, et il vaut mieux que tu ne voies pas ce qui va suivre.

La lune s'enfonçait derrière les collines, et les rangs de singes tremblants, pressés les uns contre les autres sur les murs et les créneaux, paraissaient comme des franges grelottantes et déchiquetées. Baloo descendit au réservoir pour y boire et Bagheera commença de mettre ordre dans sa fourrure tandis que Kaa rampait vers le centre de la terrasse et fermait ses mâchoires d'un claquement sonore qui rivait sur lui les yeux de tous les singes.

— La lune se couche, dit-il. Y a-t-il encore assez de lumière pour voir ?

Des murs vint un gémissement comme celui du vent à la pointe des arbres :

— Nous voyons, ô Kaa !

— Bien. Et maintenant, voici la danse... la Danse de la Faim de Kaa. Restez tranquilles et regardez !

Il se lova deux ou trois fois en un grand cercle, agitant sa tête de droite et de gauche d'un mouvement de navette. Puis il se mit à faire des boucles et des huit avec son corps, des triangles visqueux qui se fondaient en carrés mous, en pentagones, en tertres mouvants, tout cela sans se hâter, sans jamais interrompre le sourd bourdonnement de sa chanson. La nuit se faisait de plus en plus noire ; bientôt, on ne distingua plus la lente et changeante oscillation du corps, mais on continuait d'entendre le bruissement des écailles.

Baloo et Bagheera se tenaient immobiles comme des pierres, des grondements au fond de la gorge, le cou hérissé, et Mowgli regardait, tout surpris.

— Bandar-log, dit enfin la voix de Kaa, pouvez-vous bouger mains ou pieds sans mon ordre ? Parlez !

— Sans ton ordre, nous ne pouvons bouger pieds ni mains, ô Kaa !

— Bien ! Approchez d'un pas plus près de moi.

Les rangs des singes, irrésistiblement, ondulèrent en avant, et Baloo et Bagheera firent avec eux un pas raide.

— Plus près ! siffla Kaa.

Et tous entrèrent en mouvement de nouveau.

Mowgli posa ses mains sur Baloo et sur Bagheera pour les entraîner au loin, et les deux grosses bêtes tressaillirent, comme si on les eût tirées d'un rêve.

— Laisse ta main sur mon épaule, murmura Bagheera. Laisse-la, ou je vais être obligée de retourner... de retourner vers Kaa. Aah !

— Mais ce n'est rien que le vieux Kaa en train de faire des ronds dans la poussière, allons-nous-en, dit Mowgli, allons-nous-en !

Et tous trois se glissèrent à travers une brèche des murs pour gagner la Jungle.

— *Whoof !* dit Baloo, quand il se retrouva dans la calme atmosphère des arbres. Jamais plus je ne fais alliance avec Kaa.

Et il se secoua du haut en bas.

— Il en sait plus que nous, dit Bagheera, en frissonnant. Un peu plus, si je n'avais suivi, je marchais dans sa gueule.

— Plus d'un en prendra la route avant que la lune se lève de nouveau, dit Baloo. Il fera bonne chasse... à sa manière.

— Mais qu'est-ce que tout cela signifiait ? demanda Mowgli, qui ne savait rien de la puissance de fascination du Python. Je n'ai rien vu de plus qu'un gros serpent en train de faire des ronds ridicules, jusqu'à ce qu'il fit noir. Et son nez était tout abîmé. Oh ! oh !

— Mowgli, dit Bagheera avec irritation, son nez était abîmé à cause de toi, comme c'est à cause de toi que sont déchirés mes oreilles, mes flancs et mes pattes, ainsi que le mufle et les épaules de Baloo. Ni Baloo ni Bagheera ne seront en humeur de chasser avec plaisir pendant de longs jours.

— Ce n'est rien, dit Baloo, nous sommes rentrés en possession du Petit d'Homme.

— C'est vrai, mais il nous coûte cher ; il nous a coûté du temps qu'on aurait pu passer en chasses utiles, des blessures, du poil (je suis à moitié pelée tout le long du dos), et enfin de l'honneur. Je dis de l'honneur, car, rappelle-toi, Mowgli, que moi, la Panthère Noire, j'ai dû appeler à l'aide Kaa, et que tu nous as vus, Baloo et moi, demeurer stupides comme des oisillons devant la Danse de la Faim. Tout ceci, Petit d'Homme, vient de tes jeux avec les Bandar-log.

— C'est vrai, c'est vrai, dit Mowgli avec chagrin. Je suis un vilain petit d'homme, et je me sens le cœur très gros.

— Hum ! Que dit la Loi de la Jungle, Baloo ?

Baloo ne voulait pas accabler Mowgli, mais il ne pouvait prendre de licences avec la Loi ; aussi mâchonna-t-il :

— Chagrin n'est pas punition. Mais souviens-t'en, Bagheera... il est tout petit !

— Je m'en souviendrai ; mais il a mal fait, et les coups méritent maintenant des coups. Mowgli, as-tu quelque chose à dire ?

— Rien. J'ai eu tort. Baloo et toi, vous êtes blessés. C'est juste.

Bagheera lui donna une demi-douzaine de tapes, amicales pour une panthère (elles auraient à peine réveillé un de ses propres petits), mais qui furent pour un enfant de sept ans une correction aussi sévère qu'on en pourrait souhaiter d'éviter. Quand ce fut fini, Mowgli éternua et tâcha de se reprendre, sans un mot.

— Maintenant, dit Bagheera, saute sur mon dos, Petit Frère, et retournons à la maison.

Une des beautés de la Loi de la Jungle, c'est que la punition règle tous les comptes. C'en est fini, après, de toutes tracasseries.

Mowgli laissa tomber sa tête sur le dos de Bagheera et s'endormit si profondément qu'il ne s'éveilla même pas lorsqu'on le déposa dans la caverne de ses frères.

* * *

Comment vint la crainte

* * *

La Loi de la Jungle — qui est de beaucoup la plus vieille loi du monde — a prévu presque tous les accidents qui peuvent arriver au Peuple de la Jungle ; et maintenant, son code est aussi parfait qu'ont pu le rendre le temps et la pratique. Si vous avez lu les autres histoires de Mowgli, vous devez vous rappeler qu'il passa une grande partie de sa vie dans le Clan des Loups de Seeonee, apprenant la Loi que lui enseignait l'ours brun Baloo. C'est Baloo qui lui dit, quand le garçon devint rétif au commandement, que la Loi est comme la Liane Géante : elle tombe sur le dos de chacun, et nul ne lui échappe.

— Quand tu auras vécu aussi longtemps que moi, Petit Frère, tu t'apercevras que toute la Jungle obéit au moins à une Loi. Et la découverte pourra ne te plaire qu'à demi ! ajouta Baloo.

Pareil discours entra par une oreille et sortait par l'autre, car un garçon qui n'a, dans la vie, qu'à manger et à dormir ne se tourmente guère des événements jusqu'à l'heure où il faut les regarder en face et de près. Mais, une année, les paroles de Baloo se vérifièrent, et Mowgli vit toute la Jungle courbée sous une même loi.

Cela commença lorsque les pluies d'hiver vinrent à manquer à peu près complètement. Ikki, le Porc-épic, rencontrant Mowgli dans un fourré de bambous, lui dit que les ignames sauvages se desséchaient.

Tout le monde sait, il est vrai, que Ikki est ridiculement difficile dans le choix de sa nourriture et ne veut rien manger que le meilleur et le plus mûr. Aussi Mowgli se mit-il à rire, en disant :

— Qu'est-ce que cela me fait ?

— Pas grand-chose pour le moment, dit Ikki d'un ton inquiet en faisant cliqueter ses piquants avec raideur, mais plus tard, nous verrons. Plus de plongeons alors dans le trou de roche au-dessous des Roches aux Abeilles, Petit Frère ?

— Non, cette eau stupide est en train de s'en aller toute, et je n'ai pas envie de me fendre la tête, dit Mowgli, qui se croyait sûr d'en savoir autant à lui seul que cinq autres pris au hasard dans le Peuple de la Jungle.

— Tant pis pour toi. Une petite fente pourrait y laisser entrer un peu de sagesse.

Ikki plongeait bien vite dans le fourré pour éviter que Mowgli ne lui tirât les piquants du nez, et Mowgli alla répéter à Baloo ce que lui avait dit Ikki. Baloo devint grave, et grommela à demi en lui-même :

— Si j'étais seul, je changerais sur l'heure de terrains de chasse, avant que les autres commencent seulement à réfléchir. Et pourtant — chasser parmi des étrangers, cela finit toujours par des batailles — et puis, ils pourraient faire du mal à mon Petit d'Homme. Il nous faut attendre et voir comment fleurit le *mohwa*¹.

Ce printemps-là, le *mohwa*, cet arbre que Baloo aimait tant, ne parvint pas à fleurir. Les fleurs de cire couleur crème, un peu verdâtres, furent tuées par la chaleur avant même de naître ; à peine s'il tomba quelques rares pétales, à l'odeur fétide, quand, debout sur ses pattes de derrière, Baloo se mit à secouer l'arbre. Alors, petit à petit, la chaleur, que n'avaient pas tempérée les Pluies, s'insinua jusqu'au cœur de la Jungle, et la fit tourner au jaune, puis au brun, et enfin au noir.

Les légumes, aux flancs des ravins, furent grillées, réduites en fils de fer brisés et en pellicules racornies de végétation morte ; les mares cachées baissèrent entre leurs berges cuites qui gardaient la dernière et la moindre empreinte de patte, comme si on l'eût moulée dans du fer ; les lianes aux tiges juteuses tombèrent des arbres qu'elles embrassaient et moururent à leurs pieds ; les bambous dépérèrent, cliquetant au souffle des vents de feu, et la mousse péla sur les rochers au profond de la Jungle, jusqu'à ce qu'ils restassent nus et brûlants comme les galets bleus qui miroitaient dans le lit du torrent.

Les oiseaux et le Peuple Singe, dès le commencement de l'année, remontèrent vers le nord ; ils savaient bien ce qui arrivait ; le daim et les sangliers envahirent les champs dévastés des villages lointains, mourant parfois sous les yeux des hommes trop affaiblis pour les tuer. Quant à Chil, le Vautour, il resta et devint gras, car il y eut grande provision de charogne ; et, chaque soir, il apportait aux bêtes trop exténuées pour se traîner jusqu'à de nouveaux terrains de chasse la nouvelle que le soleil était en train de tuer la Jungle sur trois jours de vol dans toutes les directions.

Mowgli, qui n'avait jamais compris le sens exact du mot « faim », dut se rabattre sur du miel rance, vieux de trois années, qu'il racla sur des rochers ayant servi de ruches, maintenant abandonnés — miel aussi noir que la prunelle sauvage, et couvert d'une poussière de sucre sec. Il fit aussi la chasse aux vermisseaux qui forent profondément l'écorce des arbres, et vola aux guêpes leurs jeunes couvées. Tout le gibier, dans la Jungle, n'avait plus que la peau et les os, et Bagheera pouvait bien tuer trois fois dans la nuit pour faire à peine un bon repas. Mais le pire, c'était le manque d'eau : si le Peuple de la Jungle boit rarement, il lui faut boire à sa soif.

Et la chaleur continuait, continuait toujours, et pompait toute l'humidité, au point que le vaste lit de la Waingunga fut bientôt le seul courant à charrier encore un mince filet d'eau entre ses rives mortes ; et lorsque Hathi, l'éléphant sauvage, qui vit cent années et plus, aperçut une longue et maigre échine de rochers bleus, qui se montrait à sec au centre même du courant, il reconnut le Roc de la Paix, et, sur-le-champ, il leva sa trompe, et proclama la Trêve de l'Eau, comme son père, avant lui, l'avait proclamée cinquante ans plus tôt. Le Cerf, le Sanglier et le Buffle reprirent le cri d'un ton rauque ; et Chil, le Vautour, volant en grands cercles, siffla au loin l'avis d'une voix stridente.

De par la Loi de la Jungle, est puni de mort quiconque se permet de tuer aux abreuvoirs une fois la Trêve de l'Eau déclarée. La raison en est que la soif passe avant la faim. Chacun, dans la Jungle, si c'est le gibier seul qui se fait rare, s'en tire toujours tant bien que mal ; mais l'eau, c'est l'eau, et s'il n'y a plus qu'une source de réserve, toute chasse est suspendue tant que le besoin y mène le

Peuple de la Jungle. Dans les bonnes saisons, quand l'eau était abondante, ceux qui descendaient à la Waingunga pour boire — ou ailleurs dans le même dessein — le faisaient au péril de leur vie, et ce risque même entraînait pour une grande part dans l'attrait des expéditions nocturnes. Se glisser jusqu'en bas si habilement que pas une feuille ne bouge; s'avancer dans l'eau jusqu'aux genoux sur les hauts-fonds dont le grondement rapide couvre et emporte tous les bruits ; boire en regardant par-dessus son épaule, chaque muscle bandé prêt au premier bond désespéré de terreur aiguë ; se rouler sur la berge sablonneuse, et revenir, museau humide et ventre arrondi, à la harde qui vous admire — tout cela, pour les jeunes daims aux cornes luisantes, était un délice, justement parce qu'à chaque minute, ils le savaient, Bagheera ou Shere Khan pouvaient sauter sur eux et les terrasser. Mais maintenant, c'en était fini de ce jeu de vie et de mort, et le Peuple de la Jungle se traînait affamé, harassé, jusqu'à la rivière rétrécie — tigre, ours, cerf, buffle, et sanglier ensemble — et tous, ayant bu à l'eau bourbeuse, laissaient pendre la tête au-dessus, trop exténués pour s'éloigner.

Le Cerf et le Sanglier avaient rôdé tout le jour, en quête de quelque chose de meilleur que de l'écorce sèche et des feuilles flétries. Les buffles n'avaient trouvé ni fondrières pour s'y vautrer au frais ni récoltes vertes à voler. Les serpents avaient quitté la Jungle pour descendre à la rivière dans l'espoir d'attraper quelque grenouille échouée ; ils se lovoyaient autour des pierres humides, et ne cherchaient pas à frapper si, par hasard, le groin d'un sanglier, en fouillant, venait à les déloger. Les tortues de rivière, depuis longtemps, avaient été tuées par Bagheera, reine des chasseurs, et les poissons s'étaient enfouis profondément dans la vase craquelée. Seul le Roc de la Paix reposait au milieu de la mince couche d'eau, comme un long serpent, et les petites rides, toutes lasses, sifflaient en s'évaporant sur ses flancs brûlés.

C'était là que Mowgli venait la nuit chercher quelque fraîcheur et de la compagnie. Les plus affamés de ses ennemis se seraient à peine souciés du garçon maintenant. Sa peau nue le faisait paraître plus maigre et plus misérable qu'aucun de ses camarades. Sa chevelure avait tourné au blanc d'étoupe sous l'ardeur du soleil ; ses côtes ressortaient comme celles d'un panier, et les callosités de ses genoux et de ses coudes, sur lesquels il avait l'habitude de se traîner à quatre pattes, donnaient à ses membres réduits l'apparence d'herbes nouées. Mais son œil, sous la broussaille retombante de ses cheveux mêlés, restait clair et tranquille, car Bagheera, son conseil des jours difficiles, lui recommandait de remuer sans bruit, de chasser sans hâte, et de ne jamais, sous aucun prétexte, perdre son sang-froid.

— C'est un mauvais moment, dit la Panthère Noire, un soir, par une chaleur de fournaise, mais il passera, pourvu que nous vivions jusqu'au bout. Ton estomac est-il garni, Petit d'Homme ?

— Il y a quelque chose dedans, mais cela ne me profite guère. Penses-tu, Bagheera, que les Pluies nous ont oubliés et ne reviendront jamais ?

— Non, je ne le pense pas. Nous verrons encore fleurir le *mohwa*, et les petits faons devenir gras d'herbe tendre. Descendons au Roc de la Paix pour savoir les nouvelles. Sur mon dos, Petit Frère !

— Ce n'est pas le moment de se charger. Je peux encore me tenir debout tout seul. Mais vraiment, nous ne sommes pas des bœufs à l'engrais, nous deux.

Bagheera jeta un regard sur le pelage en loques de ses flancs poudreux, et murmura :

— La nuit dernière, j'ai tué un bœuf sous le joug. Je me sentais si bas que je n'aurais jamais, je crois, osé sauter dessus s'il avait été détaché. Wou !

Mowgli se mit à rire :

— Oui, nous sommes de jolis chasseurs à l'heure qu'il est ! Je n'ai peur de rien lorsqu'il s'agit de vermisses.

Et tous deux descendirent ensemble à travers les broussailles crépitantes, jusqu'au bord de la rivière, jusqu'à la dentelle de sable qui la festonnait en tous sens.

— L'eau ne peut durer longtemps, dit Baloo en les rejoignant. Regardez de l'autre côté ! Les traces ressemblent maintenant aux routes des hommes.

Sur la plaine unie du bord opposé, l'herbe de Jungle, drue, était morte debout, et, en mourant, s'était momifiée. Les pistes battues du Cerf et du Sanglier, toutes convergeant à la rivière, avaient rayé cette plaine décolorée de ravins poudreux tracés à travers une herbe de dix pieds de haut, et, à cette heure matinale, chacune de ces longues avenues s'emplissait des premiers arrivants qui se hâtaient vers l'eau. On pouvait entendre les biches et leurs faons tousser dans la poussière comme dans du tabac à priser.

En amont, au coude d'eau paresseuse autour du Roc de la Paix, se tenait le Gardien de la Trêve, Hathi, l'éléphant sauvage, avec ses fils, décharnés et tout gris dans le clair de lune, se balançant de-ci de-là, sans cesse. Un peu au-dessous de lui, on voyait l'avant-garde des cerfs et, au-dessous encore, le Sanglier et le Buffle sauvage. Sur la rive opposée, où les grands arbres descendaient jusqu'au bord de l'eau, était la place réservée aux Mangeurs de Chair : le Tigre, les Loups, la Panthère, l'Ours et les autres.

— Nous voilà, pour le coup, sous le joug d'une seule Loi, dit Bagheera.

Ce disant, elle marchait dans l'eau et promenait son regard sur les lignes de cornes cliquetantes et d'yeux effarés où le Cerf et le Sanglier se poussaient de côté et d'autre. Et, se couchant tout de son long, un flanc hors de l'eau, elle ajouta :

— Bonne chasse vous tous de mon sang !

Puis, entre ses dents :

— N'était la Loi, cela ferait une très, très bonne chasse.

Les oreilles vite dressées des cerfs saisirent la fin de la phrase, et un murmure de frayeur courut le long de leurs rangs.

— La Trêve ! Rappelez-vous la Trêve !

— Paix là, paix ! gargouilla Hathi, l'éléphant sauvage. La Trêve est déclarée, Bagheera. Ce n'est pas le moment de parler de chasse.

— Qui le saurait mieux que moi ? répondit Bagheera en roulant ses yeux jaunes vers l'amont. Je suis une mangeuse de tortues, une pêcheuse de grenouilles. *Ngaayah* ! Je voudrais profiter en ne mâchant que des branches !

— Et nous donc, nous le souhaiterions de grand cœur ! bêla un jeune faon né ce printemps-là seulement, et qui ne s'en louait guère.

Si abattu que fût le Peuple de la Jungle, Hathi lui-même ne put étouffer un rire, tandis que Mowgli, accoudé dans l'eau chaude, s'esclaffait en faisant sauter l'écume avec ses pieds.

— Bien parlé, petite corne en bouton ! ronronna Bagheera. Quand la Trêve prendra fin, on s'en souviendra en ta faveur.

Et il darda sur lui son regard à travers l'obscurité, pour être sûr de reconnaître le faon.

Petit à petit, la conversation s'étendait en amont, en aval, à toutes les places où l'on buvait. On pouvait entendre le sanglier chamailleur et grognon réclamer plus d'espace ; les buffles bougonner entre eux en faisant des embardées dans les bancs de sable ; les cerfs raconter les histoires pitoyables de longues marches forcées en quête de provende. De temps en temps, ils adressaient par-dessus la rivière quelque question aux Mangeurs de Chair, mais toutes les nouvelles étaient mauvaises, et le vent de Jungle torride grondait parmi les roches et les branches craquetantes, laissant l'eau couverte de brindilles et de poussière.

— Les hommes aussi meurent à côté de leurs charrues, dit un jeune *sambhur*. J'en ai rencontré trois, entre le coucher du soleil et la nuit. Ils reposaient bien tranquilles, et leurs bœufs avec eux. Nous aussi, nous reposerons bien tranquilles, dans peu de temps.

— La rivière a baissé depuis la nuit dernière, dit Baloo. O Hathi, as-tu jamais vu pareille sécheresse ?

— Cela passera, cela passera ! répondit Hathi, en seringuant de l'eau le long de son dos et de ses flancs.

— Nous en avons un, ici, qui ne pourra pas résister longtemps, dit Baloo.

Et il lança un coup d'œil sur le jeune garçon qu'il aimait.

— Moi ? dit Mowgli avec indignation, en se mettant sur son séant dans l'eau. Je n'ai pas de longue fourrure pour cacher mes os, mais, mais si on t'enlevait ta peau, Baloo.

Hathi frissonna de la tête aux pieds à cette idée, et Baloo dit sévèrement :

— Petit d'Homme, ce n'est pas une chose convenable à dire au Docteur de la Loi. On ne m'a jamais, en aucun temps, vu sans ma peau.

— Non, je n'avais pas de mauvaise intention, Baloo; seulement je voulais dire que tu es, pour ainsi parler, comme la noix de coco dans son écale, et que moi je suis la même noix de coco toute nue. Or, ton écale brune...

Mowgli était assis les jambes croisées et s'expliquait en montrant du doigt les choses, suivant son habitude, quand Bagheera, allongeant une patte de velours, le renversa cul par-dessus tête dans l'eau.

— De mal en pis, dit la Panthère Noire, tandis que le jeune garçon se relevait en crachant. D'abord Baloo est à écorcher, maintenant, c'est une noix de coco ! Prends garde qu'il ne fasse comme les noix de coco mûres.

— Et quoi donc ? demanda Mowgli hors de garde pour l'instant, bien que ce fût là une des plus vieilles attrapes de la Jungle.

— Qu'il ne te casse la tête, dit Bagheera tranquillement, en lui faisant boire un second coup.

Ce n'est pas bien de tourner ton professeur en ridicule, dit l'Ours, quand Mowgli eut fait le plongeon pour la troisième fois.

— Pas bien ! Que voudriez-vous de mieux ? Cette chose nue, toujours en mouvement, prend pour but de ses singeries des gens qui furent jadis de bons chasseurs, et tire, en manière de jeu, les moustaches aux meilleurs d'entre nous !

C'était Shere Khan, le Tigre Boiteux, qui descendait vers l'eau en clopinant. Il attendit un instant, pour jouir de la sensation qu'il produisait parmi les cerfs sur la rive opposée, puis il laissa tomber sa tête carrée à fraise de fourrure, et se mit à laper, en grognant :

— La Jungle est devenue un chenil à petits tout nus. Regarde-moi, Petit d'Homme.

Mowgli regarda — fixa plutôt —, aussi insolemment qu'il savait le faire, Shere Khan qui, au bout d'une minute, se détourna d'un air gêné.

— Petit d'Homme par-ci, Petit d'Homme par-là, gronda-t-il, en se remettant à boire. Le petit n'est ni un homme ni un petit, sans quoi il aurait eu peur. La saison prochaine, il faudra que je lui demande la permission de boire. *Aughh !*

— Cela pourrait bien venir aussi, dit Bagheera, en le regardant droit entre les yeux. Cela pourrait bien venir aussi... *Faugh*, Shere Khan ! Quelle nouvelle honte as-tu apportée ici ?

Le Tigre Boiteux avait trempé dans l'eau son menton et son jabot, et de longues traînées huileuses et noirâtres en descendaient au fil de l'eau.

— C'est de l'Homme, dit Shere Khan froidement. J'ai tué, il y a une heure.

Il continua de ronronner et de gronder en lui-même. La ligne des bêtes frémit et vacilla, puis un murmure s'éleva, qui grandit jusqu'au cri :

— L'Homme ! L'Homme ! Il a tué l'Homme !

Alors, tous les regards se portèrent sur Hathi, l'éléphant sauvage ; mais il semblait ne pas entendre.

Hathi ne fait jamais les choses qu'en leur temps, et c'est une des raisons pour lesquelles sa vie est si longue.

— Dans un pareil moment, tuer l'Homme ! N'y avait-il pas d'autre gibier sur pied ? dit avec mépris Bagheera, qui sortit de l'eau souillée, en secouant les pattes, l'une après l'autre, à la manière des chats.

— J'ai tué par goût, non par besoin.

Le murmure d'horreur reprit, et le petit œil blanc attentif de Hathi se leva dans la direction de Shere Khan.

— Par goût ! répéta Shere Khan, d'une voix traînante. Et, maintenant, je viens boire et me nettoyer. Y a-t-il quelqu'un pour m'en empêcher ?

Le dos de Bagheera s'arquait déjà comme un bambou dans le grand vent, mais Hathi leva sa trompe, et dit tranquillement :

— C'est par goût que tu as tué ?

Lorsque Hathi pose une question, il vaut mieux lui répondre.

— Mais oui. C'était mon droit et ma Nuit. Tu sais, ô Hathi.

Le ton de Shere Khan était devenu presque courtois.

— Oui, je sais, répliqua Hathi.

Et après un court silence :

— As-tu bu tout ton soûl ?

— Pour cette nuit, oui.

— Va-t'en, alors. La rivière est là pour y boire et non pour la salir. Nul que le Tigre Boiteux ne se serait vanté de son droit dans un temps pareil, lorsque, lorsque nous souffrons ensemble — Homme et Peuple de la Jungle — pareillement. Propre ou non, retourne à ton gîte, Shere Khan !

Les derniers mots sonnèrent comme des trompettes d'argent, et les trois fils de Hathi roulèrent en avant, d'un demi-pas, bien qu'il n'y en eût pas besoin. Shere

Khan s'esquiva, sans même oser grogner, car il savait — ce que chacun sait — qu'en dernier ressort Hathi est le Maître de la Jungle.

— Quel est ce droit dont parle Shere Khan ? chuchota Mowgli dans l'oreille de Bagheera. Tuer l'Homme est toujours, en tout temps, une honte. La Loi le dit. Et pourtant Hathi avoue...

— Demande-le-lui. Je ne sais pas, Petit Frère. Droit ou pas, si Hathi n'avait parlé, j'aurais donné à ce boucher boiteux la leçon qu'il mérite. Venir au Roc de la Paix, tout frais encore du meurtre d'un Homme — et s'en vanter. C'est le fait d'un chacal. En outre, il a souillé la bonne eau.

Mowgli attendit une minute pour prendre courage, car personne ne se souciait de s'adresser directement à Hathi; puis il cria :

— Quel est ce droit de Shere Khan, ô Hathi ?

Les deux rives firent écho à sa demande, car tout le Peuple de la Jungle est singulièrement curieux, et il venait d'assister à quelque chose que personne, sauf Baloo, qui paraissait très pensif, ne semblait comprendre.

— C'est une vieille histoire, dit Hathi, une histoire plus vieille que la Jungle. Gardez le silence le long des rives et je vais vous la conter.

Il y eut une minute ou deux de poussées et d'épaulées parmi les sangliers et les buffles; puis les chefs des troupes grognèrent l'un après l'autre :

— Nous attendons.

Et Hathi s'avança dans la rivière à grandes enjambées, jusqu'à ce que l'eau touchât presque ses genoux, devant le Roc de la Paix. Quelque maigre et ridé qu'il fût, avec des défenses jaunies, il paraissait bien ce pour quoi le tenait la Jungle, leur maître à tous.

— Vous savez, enfants, commença-t-il, que de tous les êtres, le plus à craindre pour vous, c'est l'Homme.

Il y eut un murmure d'assentiment.

— Cette histoire te concerne, Petit Frère, dit Bagheera à Mowgli.

— Moi ? Je suis du Clan, chasseur du Peuple Libre, répondit Mowgli. Qu'ai-je à faire avec l'Homme ?

— Et vous ne savez pas pourquoi vous craignez l'Homme ? continua Hathi. En voici la raison : « Au commencement de la Jungle, et nul ne sait quand cela était, nous autres de la Jungle marchions de compagnie, sans aucune crainte l'un de l'autre. En ce temps-là, il n'y avait pas de sécheresses, et feuilles, fleurs et fruits poussaient sur le même arbre, et nous ne mangions absolument rien autre que des feuilles, des fleurs, de l'herbe, des fruits et de l'écorce. »

— Je suis bien contente de ne pas être née dans ce temps-là, dit Bagheera.

L'écorce n'est bonne qu'à se faire les griffes.

— « Et le Seigneur de la Jungle était Tha, le Premier Éléphant. Il tira la Jungle des eaux profondes à l'aide de sa trompe, et, où ses défenses creusaient des sillons dans le sol, les rivières se mettaient à couler ; où il frappait du pied, naissaient aussitôt des étangs d'eau excellente, et, quand il soufflait à travers sa trompe — comme ceci — les arbres tombaient. C'est ainsi que la Jungle fut créée par Tha; et c'est ainsi que l'histoire m'a été racontée. »

— Elle n'a pas maigri depuis, chuchota Bagheera. Et Mowgli se mit à rire derrière sa main.

— « En ce temps-là, il n'y avait ni blé, ni melons, ni poivre, ni cannes à sucre ; il n'y avait pas non plus de petites huttes comme vous en avez tous vu; et le Peuple de la Jungle ne connaissait rien de l'Homme, et vivait en commun dans la Jungle, ne formant qu'un seul peuple. Mais bientôt on commença à se quereller à propos de nourriture, bien qu'il y eût pour tous des pâturages en suffisance. On était paresseux. Chacun désirait manger où il était couché, comme parfois il nous arrive de le faire quand les Pluies du printemps sont bonnes. Tha, le Premier Éléphant, était occupé à créer de nouvelles jungles et à conduire les rivières dans leurs lits. Il ne pouvait aller partout, aussi fit-il du Premier Tigre le maître et le juge de la Jungle, à qui le Peuple de la Jungle devait soumettre ses querelles. En ce temps-là, le Premier Tigre mangeait des fruits et de l'herbe avec tout le monde. Il était aussi grand que je le suis, et très beau, tout entier de la même couleur que la fleur de liane jaune. Il n'y avait sur sa peau ni taches ni rayures en ces jours heureux où la Jungle était neuve. Tout le Peuple de la Jungle venait à lui sans crainte, et sa parole servait de Loi. Nous ne formions alors, rappelez-vous, qu'un seul peuple. Cependant, une nuit, deux chevreuils se prirent de querelle, une querelle à propos de pacage, comme vous en videz maintenant à coups de tête et à coups de pieds, et pendant que les deux adversaires s'expliquaient devant le Premier Tigre couché parmi les fleurs, on raconte qu'un des chevreuils le poussa de ses cornes. Et le Premier Tigre, oubliant qu'il était le maître et le juge de la Jungle, sauta sur le chevreuil et lui brisa le cou.

« Jusqu'à cette nuit-là jamais personne de nous n'était mort, aussi le Premier Tigre, voyant ce qu'il avait fait, et affolé par l'odeur du sang, se réfugia dans les marais du Nord, et nous autres de la Jungle, restés sans juge, nous tombâmes en de continuelles batailles. Tha en entendit le bruit et revint. Et les uns lui dirent une chose, les autres une autre ; mais il aperçut le Chevreuil mort parmi les fleurs, et demanda qui avait tué. Personne ne voulait le lui dire, parce que l'odeur du sang les avait tous affolés, absolument comme cette même odeur nous affole aujourd'hui. Ils couraient de tous côtés en cercle, cabriolant, criant et secouant la tête. Alors, Tha, parlant aux arbres à branches basses et aux lianes traînantes de la Jungle, leur commanda de marquer le meurtrier du Chevreuil, afin qu'il pût le reconnaître, et il s'écria : « Qui sera maintenant le Maître du Peuple de la Jungle ? » Et le Singe Gris, qui vit dans les branches, sauta, et dit « C'est moi qui serai dorénavant le Maître de la Jungle ». Et Tha se mit à rire et dit « Qu'il en soit ainsi ! » Puis il s'en alla très irrité.

« Enfants, vous connaissez le Singe Gris. Il était alors ce qu'il est maintenant. Il commença par se composer une figure de sage, mais, au bout d'un instant, il se mit à se gratter et à sauter de haut en bas et de bas en haut ; et lorsque Tha

revint, il trouva le Singe Gris pendu, la tête en bas, à une grosse branche, faisant des grimaces à ceux qui se tenaient au-dessous ; et eux lui rendaient ses grimaces. Et ainsi il n'y avait plus de Loi dans la Jungle, plus rien que bavardage ridicule et vaines paroles.

« Là-dessus, Tha nous appela tous autour de lui et nous dit : « Le premier de vos maîtres a introduit la Mort dans la Jungle, et le second la Honte. Il est temps d'avoir enfin une Loi, et une Loi que vous ne puissiez pas enfreindre. Dorénavant, vous connaîtrez la Crainte; et, quand vous l'aurez trouvée, vous saurez quel est votre maître, et le reste suivra. » Alors nous autres de la Jungle nous demandâmes : « Qu'est-ce que la Crainte ? » Et Tha répondit : « Cherchez jusqu'à ce que vous trouviez. » Et c'est ainsi que nous allions du haut en bas de la Jungle, cherchant la Crainte, quand tout à coup les buffles... »

— Ugh ! dit Mysa, le chef des buffles, sans bouger du banc de sable où ils se tenaient.

— « Oui, Mysa, ce furent les buffles. Ils venaient apporter la nouvelle que, dans une grotte de la Jungle, était assise la Crainte, qu'elle n'avait pas de poil, et qu'elle marchait sur ses jambes de derrière. Alors, nous tous de la Jungle suivîmes le troupeau jusqu'à la grotte ; et, à l'entrée de cette grotte, se tenait la Crainte ; et elle était sans poil, comme les buffles nous l'avaient dit, et marchait sur ses jambes de derrière. En nous voyant, elle poussa un cri, et sa voix nous remplit de cette crainte que nous connaissons maintenant ; et nous nous enfuîmes, en nous piétinant les uns les autres et nous entre-déchirant, parce que nous avons peur. Cette nuit-là, m'a-t-on dit, nous autres de la Jungle, ne reposâmes pas ensemble, comme c'était notre coutume, mais chaque tribu se retira de son côté, le sanglier avec le sanglier, le cerf avec le cerf; corne à corne, sabot contre sabot, — chacun avec les siens ; et ainsi, tout frissonnants, se coucha-t-on dans la Jungle.

« Seul, le Premier Tigre n'était pas avec nous, car il se cachait encore dans les Marais du Nord, et lorsqu'on lui parla de la Chose que nous avons vue dans la grotte, il dit : « J'irai trouver cette Chose, et je lui romprai le cou. » Ainsi courut-il toute la nuit, jusqu'à ce qu'il arrivât devant la grotte; mais, à son passage, les arbres et les lianes, se souvenant de l'ordre qu'ils avaient reçu de Tha, abaissaient leurs branches et le marquaient, tandis qu'il courait, traînant leurs doigts sur son dos, ses flancs, son front et son jabot. Partout où ils le touchaient, une marque et une rayure restaient sur sa peau jaune. *Et ce sont ces rayures que portent ses enfants aujourd'hui !* Lorsqu'il arriva devant la grotte, la Crainte, l'Être Sans Poil, tendit vers lui son bras, et l'appela « le Rayé qui vient de la nuit », et le Premier Tigre, ayant peur de l'Être Sans Poil, se sauva vers les marais en rugissant. »

Ici, Mowgli se mit à rire, tranquillement, le menton dans l'eau.

— « Et il hurlait si haut, que Tha l'entendit et dit : « Quel malheur est-il arrivé ? » Le Premier Tigre, levant son mufle vers le ciel nouvellement créé, si vieux maintenant, s'écria : « Rends-moi mon pouvoir, ô Tha. Je suis humilié devant toute la Jungle, et j'ai fui un Être Sans Poil qui m'a donné un nom déshonorant. — Et pourquoi ? dit Tha. — Parce que je suis souillé de la boue des marais, dit le Premier Tigre. — Baigne-toi alors, et roule-toi dans l'herbe humide, et si c'est de la boue, l'eau la lavera sûrement », dit Tha ; et le Premier Tigre se

baigna, se roula encore, jusqu'à ce que la Jungle tournât, tournât devant ses yeux ; mais pas une seule petite raie sur sa peau n'était partie, et Tha, qui le surveillait, se mit à rire. Alors le Premier Tigre dit : « Qu'ai-je donc fait pour que semblable chose m'arrive ? » Tha lui répondit : « Tu as tué le Chevreuil, et tu as lâché la Mort à travers la Jungle, et, avec la Mort, est venue la Crainte, de telle sorte que maintenant, chez le Peuple de la Jungle, on a peur les uns des autres, comme tu as peur de l'Être Sans Poil. » Le Premier Tigre dit : « Ils n'auront pas peur de moi, puisque je les connais depuis le commencement. Tha répondit : « Va voir. » Et le Premier Tigre courut çà et là, appelant à voix haute le cerf, le sanglier, le *sambhur*, le porc-épic, tout le peuple de la Jungle ; mais, tous, ils se sauvaient de lui, qui avait été leur juge, parce qu'ils avaient peur.

« Alors le Premier Tigre revint, son orgueil brisé, en lui-même, se frappant la tête contre le sol ; il déchira la terre avec ses griffes et dit : « Souviens- toi que j'ai été le Maître de la Jungle ! Ne m'oublie pas, ô Tha. Que mes descendants se rappellent que je fus jadis sans reproche et sans peur ! » Et Tha lui répondit : « Pour cela, j'y consens, parce que toi et moi, tous deux avons vu naître la Jungle. Une nuit chaque année, il en sera comme avant que le Chevreuil fût tué, il en sera ainsi pour toi et tes descendants. En cette nuit unique, si vous rencontrez l'Être Sans Poil — et son nom est l'Homme — vous n'aurez pas peur de lui, mais il aura peur de vous, comme si vous étiez les juges de la Jungle et les maîtres de toutes choses. Use de miséricorde envers lui, en cette nuit où il aura peur, car tu sais maintenant ce que c'est que la Crainte. »

« Alors le Premier Tigre répondit : « Je suis content. » Mais, la première fois qu'il alla boire, il vit les raies noires sur ses flancs et ses côtes, il se souvint du nom que lui avait donné l'Être Sans Poil, et il fut plein de colère. »

« Pendant une année, il vécut dans les marais, attendant que Tha remplît sa promesse. Et, un soir que le Chacal de la Lune (l'Étoile du Berger) se dégageait de la Jungle, il sentit que sa nuit était venue, et il se rendit à la grotte pour rencontrer l'Être Sans Poil. Alors arriva ce que Tha avait promis : l'Être Sans Poil tomba devant lui et resta étendu sur le sol. Mais le Premier Tigre le frappa, et lui brisa les reins : il pensait qu'il n'y avait dans toute la Jungle qu'un seul être semblable, et qu'il avait tué la Crainte. Et tandis qu'il flairait sa victime, il entendit Tha descendre des forêts du Nord, et, tout à coup, la voix du Premier Éléphant, la même voix que nous entendons là... »

Le tonnerre, en effet, roulait à travers les ravins à sec des collines balafrées, mais il n'apportait pas la pluie, rien que des éclairs de chaleur qui vacillaient derrière les cimes, et Hathi continua :

— « Voilà bien la voix qu'il entendit, et elle disait : « Est-ce là ta miséricorde ? » Le Premier Tigre se lécha les lèvres, et répondit : « Qu'importe ? J'ai tué la Crainte. » Et Tha s'écria : « O aveugle et insensé ! Tu as délié les pieds à la Mort, et elle va te suivre à la piste jusqu'à ce que tu meures. Toi-même tu as appris à l'Homme à tuer ! »

« Le Premier Tigre, la patte d'aplomb sur sa proie, dit : « Il est maintenant comme le Chevreuil. La Crainte n'existe plus. Je serai encore une fois le Juge des Peuples de la Jungle. »

« Et Tha lui répondit : « Jamais plus les Peuples de la Jungle ne viendront vers toi. Ils éviteront de croiser ta piste et de dormir dans ton voisinage, et de marcher sur tes pas, et de brouter près de ton repaire. Seule, la Crainte te suivra et, par des coups que tu ne peux prévoir, te tiendra à sa merci. Elle forcera le sol à s'ouvrir sous tes pas, et la liane à se tordre à ton cou, et les troncs d'arbres à monter en cercle autour de toi, plus haut que tu ne peux sauter, et, la fin, elle prendra ta peau pour en envelopper ses petits lorsqu'ils auront froid. Tu t'es montré sans pitié pour elle, elle se montrera sans pitié pour toi. »

« Le Premier Tigre était plein de hardiesse, car sa Nuit durait encore, et il dit : « La Promesse de Tha est la Promesse de Tha. Il ne me reprendra pas ma Nuit ? » Tha lui répondit : « Ta Nuit t'appartient, comme j'ai dit, mais il est des choses qui se paient. Tu as appris à l'Homme à tuer, et c'est un élève prompt à comprendre. — Il est sous mon pied, les reins brisés, déclara le Premier Tigre. Fais savoir à la Jungle que j'ai tué la Crainte. » Alors Tha se mit à rire : « Pour un que tu as sauvé, il en reste beaucoup. Mais, va toi-même le dire à la Jungle, car ta Nuit est finie ! »

« C'est ainsi que le jour arriva ; et, de la grotte, en effet, sortit un autre Être Sans Poil ; il vit le mort dans le sentier et le Premier Tigre dessus ; il prit un bâton pointu...»

— Ils lancent maintenant une chose qui coupe, dit Ikki, en descendant la berge avec un cliquetis.

Car Ikki était considéré par les Gonds comme un mets particulièrement exquis — ils l'appellent Ho-Igoo — et il savait quelque chose de la méchante petite hache gondienne qui danse à travers une clairière comme la libellule.

— « C'était un bâton pointu comme ceux qu'ils plantent au fond des trappes, dit Hathi ; et, en le lançant, il atteignit le Premier Tigre au flanc, profondément. Ainsi tout se passa comme Tha l'avait dit ; car le Premier Tigre courut du haut en bas de la Jungle, en hurlant, jusqu'à ce qu'il eût arraché le bâton, et toute la Jungle sut que l'Être Sans Poil pouvait frapper de loin, et plus que jamais ils le craignirent.

« Voilà comment il advint que le Premier Tigre apprit à tuer à l'Être Sans Poil — et vous savez quel mal il en est résulté depuis pour nos peuples —, à tuer au moyen de nœuds coulants, de trappes, de pièges, de bâtons volants, de cette mouche piquante qui sort d'une fumée blanche (Hathi voulait dire la balle de fusil), et de la Fleur Rouge qui nous chasse dans les plaines. Cependant, une nuit chaque année, suivant la promesse de Tha, l'Être Sans Poil a peur du Tigre, et jamais le Tigre ne lui a donné sujet de se rassurer. N'importe où il le trouve, il le tue sur place, se rappelant la honte du Premier Tigre. Le reste du temps, la Crainte arpente du haut en bas la Jungle, jour et nuit. »

— *Ahi ! Aoo !* dirent les Cerfs, en pensant à tout ce que cela signifiait pour eux.

— Et c'est seulement lorsqu'une même grande Crainte pèse sur tous, comme en ce moment, que nous pouvons, nous autres de la Jungle, mettre de côté nos petites craintes et nous réunir dans le même lieu, comme nous faisons maintenant.

— L'Homme ne craint-il le Tigre qu'une seule nuit vraiment ? demanda Mowgli.

— Une seule nuit, répliqua Hathi.

— Mais je — mais nous — mais toute la Jungle sait que Shere Khan tue l'Homme deux et trois fois par lune.

— Oui ! mais alors il le surprend par-derrière, et tourne la tête de côté en le frappant, car il est plein de crainte. Si l'Homme le regardait, il prendrait la fuite. Lors de sa Nuit, au contraire, il descend ouvertement au village, il marche entre les maisons et passe sa tête par les portes, et les hommes tombent la face contre terre, et il tue — il tue une seule fois cette nuit-là.

« Oh ! se dit Mowgli, en roulant sur lui-même dans l'eau. Maintenant, je vois pourquoi Shere Khan m'a invité à le regarder. Cela ne lui a pas profité, car il n'a pas pu maintenir son regard, et — et moi, certes, je ne suis pas tombé à ses pieds. Mais aussi, je ne suis pas un Homme, étant du Peuple Libre. »

— Hum ! fit Bagheera du plus profond de sa gorge fourrée. Est-ce que le Tigre sait quelle est sa nuit ?

— Pas avant que le Chacal de la Lune sorte des brouillards du soir. Parfois, elle tombe pendant les sécheresses d'été, parfois au temps des Pluies, — cette nuit unique du Tigre. Mais, sans le Premier Tigre, tout cela ne serait jamais arrivé, et aucun de nous n'aurait connu la Crainte.

Les cerfs gémissaient avec tristesse, et les lèvres de Bagheera se plissèrent en un mauvais rictus.

— Les hommes connaissent-ils cette histoire ? dit-elle.

— Personne ne la connaît, sauf les tigres et nous, les éléphants, les Enfants de Tha ! Maintenant, vous l'avez entendue, vous tous au bord de la rivière. J'ai dit.

Hathi plongea sa trompe dans l'eau, pour signifier qu'il ne voulait plus parler.

— Mais — mais — mais, dit Mowgli, en se tournant du côté de Baloo, pourquoi le Premier Tigre ne continua-t-il pas à se nourrir d'herbe, de feuilles et d'arbustes ? Il ne fit que rompre le cou au Chevreuil. Il ne le mangea pas. Qu'est-ce qui l'amena donc à goûter à la chair fraîche ?

— Les arbres et les lianes l'avaient marqué, Petit Frère, et avaient fait de lui la bête rayée que nous voyons. Jamais plus il ne voulut manger de leurs fruits, mais, à partir de ce jour, il se vengea sur le cerf et les autres, les Mangeurs d'Herbes, dit Baloo.

— Alors, toi, tu connais l'histoire, hein ? Pourquoi ne me l'as-tu jamais dite ?

— Parce que la Jungle est pleine de ces histoires-là. Si j'avais commencé, je n'en aurais jamais fini. Lâche mon oreille, Petit Frère !

Les frères de Mowgli (2^{ième} partie)

Maintenant, il faut vous donner la peine de sauter dix ou douze années entières, et d'imaginer seulement l'étonnante existence que Mowgli mena parmi les loups, parce que, s'il fallait l'écrire, cela remplirait je ne sais combien de livres. Il grandit avec les louveteaux, quoique, naturellement, ils fussent devenus loups quand lui-même comptait pour un enfant à peine ; et Père Loup lui enseigna sa besogne, et le sens de toutes choses dans la Jungle, jusqu'à ce que chaque frisson de l'herbe, chaque souffle de l'air chaud dans la nuit, chaque ululement des hiboux au-dessus de sa tête, chaque bruit d'écorce égratignée par la chauve-souris au repos un instant dans l'arbre, chaque saut du plus petit poisson dans la mare prissent juste autant d'importance pour lui que pour un homme d'affaires son travail de bureau. Lorsqu'il n'apprenait pas, il se couchait au soleil et dormait, puis il mangeait, se rendormait ; lorsqu'il se sentait sale ou qu'il avait trop chaud, il se baignait dans les mares de la forêt, et lorsqu'il manquait de miel (Baloo lui avait dit que le miel et les noix étaient aussi bons à manger que la viande crue), il grimpait aux arbres pour en chercher, et Bagheera lui avait montré comment s'y prendre. S'allongeant sur une branche, la panthère appelait : « Viens ici, Petit Frère ! » et Mowgli commença par grimper à la façon du *paresseux* ; mais par la suite il osa se lancer à travers les branches presque aussi hardiment que le Singe Gris.

Il prit sa place au Rocher du Conseil, lorsque le Clan s'y assemblait, et, là, il découvrit qu'en regardant fixement un loup quelconque, il pouvait le forcer à baisser les yeux ; ainsi faisait-il pour s'amuser. À d'autres moments, il arrachait les longues épines du poil de ses amis, car les loups souffrent terriblement des épines et de tous les aiguillons qui se logent dans leur fourrure. Il descendait, la nuit, le versant de la montagne, vers les terres cultivées, et regardait avec une grande curiosité les villageois dans leurs huttes ; mais il se méfiait des hommes, parce que Bagheera lui avait montré une boîte carrée, avec une trappe, si habilement dissimulée dans la Jungle qu'il marcha presque dessus, et lui avait dit que c'était un piège. Ce qu'il aimait par-dessus tout, c'était de s'enfoncer avec Bagheera au chaud cœur noir de la forêt, pour dormir tout le long de la lourde journée, et voir, quand venait la nuit, comment Bagheera s'y prenait pour tuer : de droite, de gauche, au caprice de sa faim, et de même faisait Mowgli — à une exception près. Aussitôt l'enfant en âge de comprendre, Bagheera lui dit qu'il ne devrait jamais toucher au bétail, parce qu'il avait été racheté, dans le Conseil du Clan, au prix de la vie d'un taureau.

— La Jungle t'appartient, dit Bagheera, et tu peux y tuer tout ce que tu es assez fort pour atteindre ; mais, en souvenir du taureau qui t'a racheté, tu ne dois jamais tuer ni manger de bétail jeune ou vieux. C'est la Loi de la Jungle.

Mowgli s'y conforma fidèlement.

Il grandit ainsi et devint fort comme fait à l'accoutumée un garçon qui ne va pas à l'école et n'a dans la vie à s'occuper de rien que de choses à manger.

Mère Louve lui dit, une fois ou deux, que Shere Khan n'était pas de ceux auxquels on dût se fier, et qu'un jour il lui faudrait tuer Shere Khan ; et sans doute un jeune loup se fût rappelé l'avis à chaque heure de sa vie, mais Mowgli l'oublia, parce qu'il n'était qu'un petit garçon — et pourtant il se serait donné à lui-même le nom de loup, s'il avait su parler quelque langue humaine.

Shere Khan se trouvait toujours dans la Jungle, sur le chemin de Mowgli. À mesure que le chef Akela prenait de l'âge et perdait sa force, le tigre boiteux s'était lié de grande amitié avec les loups plus jeunes de la tribu, qui le suivaient pour avoir ses restes, chose que jamais Akela n'eût permise s'il avait osé aller jusqu'au bout de son autorité légitime. En outre, Shere Khan les flattait : il s'étonnait que de si beaux jeunes chasseurs fussent satisfaits de se laisser conduire par un loup moribond et par un petit d'homme.

— On me raconte, disait Shere Khan, que vous autres, au Conseil, vous n'osez pas le regarder entre les yeux !

Et les jeunes loups grondaient, en hérissant leur échine.

Bagheera, qui avait les yeux et les oreilles partout à la fois, eut vent de quelque chose, et, une fois ou deux, expliqua nettement à Mowgli que Shere Khan le tuerait un beau jour. Et Mowgli riait, et répondait :

— J'ai pour moi le Clan, j'ai toi..., et Baloo, tout paresseux qu'il est, donnerait bien un coup de patte ou deux en mon honneur. Pourquoi donc craindre ?

Ce fut un jour de grande chaleur qu'une idée, née de quelque propos entendu, se forma dans le cerveau de Bagheera. Peut-être était-ce Sahi, le Porc-Épic, qui lui avait parlé de la chose. En tout cas, s'adressant à Mowgli, un soir, au plus profond de la Jungle, comme l'enfant couché reposait sa tête sur le beau pelage noir de la panthère :

— Petit Frère, combien de fois t'ai-je averti que Shere Khan est ton ennemi ?

— Autant de fois qu'il y a de baies sur cette palme ! déclara Mowgli, qui, bien entendu, ne savait pas compter. Et puis après !... J'ai sommeil, Bagheera, et Shere Khan est tout queue et tout cris... comme Mor, le paon.

— Mais il n'est plus temps de dormir, Baloo le sait, je le sais aussi, tout le Clan le sait, et même ces stupides, ces sots de daims le savent... Tabaqui te l'a dit lui-même...

— Oh ! oh ! dit Mowgli, Tabaqui est venu à moi, il n'y a pas longtemps, me raconter je ne sais plus quelle impertinente histoire : j'étais un petit d'homme,

un petit nu, pas même bon à déterrer des racines... Mais j'ai pris Tabaqui par la queue et l'ai cogné à deux reprises contre un palmier pour lui apprendre de meilleures manières.

— C'était une sottise, car Tabaqui a beau être un faiseur de ragots, il n'en voulait pas moins te parler d'une chose qui te touche de près. Ouvre donc ces yeux-là, Petit Frère. Shere Khan n'ose pas te tuer dans la jungle ; mais rappelle-toi bien qu'Akela est très vieux, que bientôt viendra le jour où il ne pourra plus tuer son chevreuil, et qu'alors il ne conduira plus le Clan. Beaucoup des loups qui t'examinèrent quand tu fus présenté au Conseil, sont vieux maintenant, eux aussi, et les jeunes loups pensent — Shere Khan leur a fait la leçon — qu'un petit d'homme n'est pas à sa place dans le Clan. Bientôt tu seras un homme...

— Eh ! qu'est-ce donc qu'un homme qui ne court pas avec ses frères ? dit Mowgli. Je suis né dans la Jungle, j'ai gardé la Loi de la Jungle, et il n'y a pas un de nos loups des pattes duquel je n'aie tiré une épine. Ils sont bien mes frères !

Bagheera s'étendit de toute sa longueur, et ferma les yeux à demi.

— Petit Frère, mets ta main sous ma mâchoire.

Mowgli avança sa forte main brune, et, juste sous le menton soyeux de Bagheera, où les formidables muscles roulaient dissimulés dans la fourrure lustrée, il sentit une petite place nue.

— Il n'y a personne dans la Jungle qui sache que moi, Bagheera, je porte cette marque... la marque du collier ; et pourtant. Petit Frère, je naquis parmi les hommes, et c'est parmi les hommes que ma mère mourut, dans les cages du palais royal, à Oodeypore. C'est à cause de cela que j'ai payé le prix au Conseil, quand tu étais un pauvre petit tout nu. Oui, moi aussi, je naquis parmi les hommes. Je n'avais jamais vu la Jungle. On me nourrissait derrière des barreaux dans une marmite de fer ; mais une nuit je sentis que j'étais Bagheera — la Panthère — et non pas un jouet pour les hommes ; je brisai la misérable serrure d'un coup de patte, et m'en allai. Puis, comme j'avais appris les manières des hommes, je devins plus terrible dans la Jungle que Shere Khan, n'est-il pas vrai ?

— Oui, dit Mowgli, toute la Jungle craint Bagheera... toute la Jungle, sauf Mowgli.

— Oh ! toi, tu es un petit d'homme ! dit la Panthère Noire avec une infinie tendresse ; et de même que je suis retournée à ma jungle, ainsi tu dois à la fin retourner aux hommes, aux hommes qui sont tes frères... si tu n'es point d'abord tué au Conseil !

— Mais pourquoi, pourquoi quelqu'un désirerait-il me tuer ? répliqua Mowgli.

— Regarde-moi, dit Bagheera.

Et Mowgli regarda fixement, entre ses yeux. La grande panthère tourna la tête au bout d'une demi-minute.

— Voilà pourquoi ! dit Bagheera, en croisant ses pattes sur les feuilles. Moi-même je ne peux te regarder entre les yeux, et pourtant je naquis parmi les hommes, et je t'aime, Petit Frère. Les autres, ils te haïssent parce que leurs yeux ne peuvent soutenir les tiens, parce que tu es sage, parce que tu as tiré de leurs pieds les épines... parce que tu es un homme.

— Je ne savais pas ces choses, dit Mowgli d'un ton boudeur.

Et il fronça ses lourds sourcils noirs.

— Qu'est-ce que la Loi de la Jungle ? Frappe d'abord, puis donne de la voix. À ton insouciance même, ils voient que tu es un homme. Mais sois prudent. J'ai au cœur une certitude : la première fois que le vieil Akela manquera sa proie — et chaque jour il a plus de peine à agraffer son chevreuil — le Clan se tournera contre lui et contre toi. Ils tiendront une assemblée sur le Rocher, et alors... et alors... J'y suis ! dit Bagheera en se levant d'un bond. Descends vite aux huttes des hommes dans la vallée, et prends-y un peu de la Fleur Rouge qu'ils y font pousser ; ainsi, le moment venu, auras-tu un allié plus fort même que moi ou Baloo ou ceux de la tribu qui t'aiment. Va chercher la Fleur Rouge.

Par Fleur Rouge, Bagheera voulait dire du feu. Mais aucune créature de la Jungle n'appelait le feu par son vrai nom. Chaque bête en éprouve, toute sa vie, une crainte mortelle, et invente cent manières de le décrire sans le nommer.

— La Fleur Rouge ! dit Mowgli. Cela pousse au crépuscule auprès de leurs huttes. J'irai en chercher.

— Voilà bien le Petit d'Homme qui parle ! dit Bagheera avec orgueil. Rappelle-toi qu'elle pousse dans de petits pots. Prends-en un rapidement, et garde-le avec toi pour le moment où tu en auras besoin.

— Bon, dit Mowgli, j'y vais. Mais as-tu la certitude, ô Bagheera que j'aime — il passa son bras autour du cou splendide, et plongea son regard au fond des grands yeux — as-tu la certitude que tout cela soit l'œuvre de Shere Khan ?

— Par la Serrure Brisée qui me délivra, j'en ai la certitude. Petit Frère !

— Alors, par le Taureau qui me racheta ! je payerai à Shere Khan ce que je lui dois, honnêtement ; il se peut même qu'il reçoive un peu plus que son dû.

Et Mowgli partit d'un bond.

— Voilà l'homme ! Voilà bien l'homme, murmura la Panthère en se recouchant. Oh ! Shere Khan, tu n'as jamais fait chasse plus dangereuse que cette chasse à la grenouille, il y a dix ans !

Mowgli était déjà loin parmi la forêt, trottant ferme, et il sentait son cœur tout chaud dans sa poitrine. Il arriva à la caverne au moment où montait le brouillard du soir, reprit haleine et regarda en bas, dans la vallée. Les jeunes loups étaient dehors, mais la mère, au fond de la caverne, comprit, au bruit du souffle de Mowgli, qu'un souci troublait sa Grenouille.

— Qu'y a-t-il, fils ? dit-elle.

— Des potins de chauve-souris à propos de Shere Khan ! répondit-il. Je chasse en terre de labour, ce soir.

Il plongea dans les broussailles pour gagner le cours d'eau, tout au fond de la vallée. Là, il s'arrêta, car, au milieu des cris du Clan en chasse, il entendit meugler un sambhur traqué, le râle de la bête aux abois. Puis montèrent des hurlements de dérision et de malignité ; c'étaient les jeunes loups.

— Akela ! Akela ! Que le Solitaire montre sa force !... Place au chef du Clan ! Saute, Akela !

Le Solitaire dut sauter et manquer sa prise, car Mowgli entendit le claquement de ses mâchoires et un glapissement lorsque le sambhur, avec son pied de devant, le culbuta. Il ne resta pas à en écouter davantage, mais s'élança en avant ; et les cris s'affaiblirent derrière lui à mesure qu'il se hâtait vers les terres cultivées où demeuraient les villageois.

— Bagheera disait vrai ! souffla-t-il, en se nichant parmi le fourrage amoncelé sous la fenêtre d'une hutte. Demain, c'est le jour d'Akela et le mien.

Alors, il appliqua son visage contre la fenêtre et considéra le feu sur l'âtre ; il vit la femme du laboureur se lever pendant la nuit et nourrir la flamme avec des mottes noires ; et quand vint le matin, à l'heure où blanchit la brume froide, il vit l'enfant de l'homme prendre une corbeille d'osier garnie de terre à l'intérieur, l'emplier de charbons rouges, l'enrouler dans sa couverture, et s'en aller garder les vaches.

— N'est-ce que cela ? dit Mowgli. Si un enfant peut le faire, je n'ai rien à craindre.

Il tourna le coin de la maison, rencontra le garçon nez à nez, lui arracha le feu des mains et disparut dans le brouillard, tandis que l'autre hurlait de frayeur.

— Ils sont tout à fait pareils à moi ! dit Mowgli en soufflant sur le pot de braise, comme il l'avait vu faire à la femme. Cette chose mourra si je ne lui donne rien à manger...

Et il jeta quelques brindilles et des morceaux d'écorce sèche sur la chose rouge. À moitié chemin de la colline, il rencontre Bagheera ; la rosée du matin brillait sur sa fourrure comme des pierres de lune.

— Akela a manqué son coup, dit la Panthère. Ils l'auraient tué la nuit dernière, mais ils te voulaient aussi. Ils t'ont cherché sur la colline.

— J'étais en terre de labour. Je suis prêt. Vois.

Mowgli lui tendit le pot plein de feu.

— Bien !... À présent j'ai vu les hommes jeter une branche sèche dans cette chose, et aussitôt la Fleur Rouge s'épanouissait au bout... Est-ce que tu n'as pas peur ?

— Non. Pourquoi aurais-je peur ? Je me rappelle maintenant... si ce n'est pas un rêve... qu'avant d'être un loup je me couchais près de la Fleur Rouge, et qu'il y faisait chaud et bon.

Tout ce jour-là, Mowgli resta assis dans la caverne, veillant sur son pot de braise et y enfonçant des branches sèches pour voir comment elles brûlaient. Il chercha et trouva une branche qui lui parut à souhait, et, le soir, quand Tabaqui vint à la caverne lui dire assez insolemment qu'on le mandait au Rocher du Conseil, il se mit à rire jusqu'à ce que Tabaqui s'enfuît. Et Mowgli se rendit au Conseil, toujours riant.

Akela le Solitaire se tenait couché à côté de sa pierre pour montrer que sa succession était ouverte, et Shere Khan, avec sa suite de loups nourris de restes, se promenait de long en large, objet de visibles flatteries. Bagheera vautrait son corps souple aux côtés de Mowgli, et l'enfant serrait le pot de braise entre ses genoux. Lorsqu'ils furent tous rassemblés, Shere Khan prit la parole — ce qu'il n'aurait jamais osé faire aux beaux jours d'Akela.

— Il n'a pas le droit, murmura Bagheera. Dis-le. C'est un fils de chien. Il aura peur.

Mowgli sauta sur ses pieds.

— Peuple Libre, s'écria-t-il, Shere Khan est-il donc notre chef ?... Qu'est-ce qu'un tigre peut avoir à faire avec la direction du Clan ?

— À cause de la succession ouverte, et comme on m'avait prié de parler..., commença Shere Khan.

— Qui t'en avait prié ? fit Mowgli. Sommes-nous tous des chacals pour flagorner ce boucher ? La direction du Clan regarde le Clan seul.

Il y eut des hurlements :

— Silence, toi, Petit d'Homme !

— Laissez-le parler. Il a gardé notre Loi !

Et, à la fin, les anciens du Clan tonnèrent :

— Laissez parler le Loup Mort !

Lorsqu'un chef de Clan a manqué sa proie, on l'appelle le « Loup Mort » pour le temps qui lui reste à vivre, et ce n'est guère.

Akela péniblement souleva sa vieille tête :

— Peuple Libre, et vous aussi, chacals de Shere Khan, pendant douze saisons je vous ai conduits à la chasse et vous en ai ramenés, et pendant tout ce temps, nul de vous n'a été pris au piège ni estropié. Je viens de manquer ma proie. Vous savez comment on a ourdi cette intrigue. Vous savez comment vous m'avez mené à un chevreuil non forcé, pour montrer ma faiblesse. Ce fut habilement fait. Vous avez maintenant le droit de me tuer sur le Rocher du Conseil. C'est pourquoi je demande : Qui vient achever le Solitaire ? Car c'est mon droit, de par la Loi de la Jungle, que vous veniez un par un.

Il y eut un long silence : aucun loup ne se souciait d'un duel à mort avec le Solitaire. Alors Shere Khan rugit :

— Bah ! qu'avons-nous à faire avec ce vieil édenté ? Il est condamné à mort ! C'est le Petit d'Homme qui a vécu trop longtemps. Peuple Libre, il fut ma proie dès le commencement. Donnez-le-moi. J'en ai assez de cette dérision d'homme-loup. Il a troublé la Jungle pendant dix saisons. Donnez-moi le Petit d'Homme, ou bien je chasserai toujours par ici, et ne vous laisserai pas un os. C'est un homme, un enfant d'homme, et, dans la moelle de mes os, je le hais !

Alors, plus de la moitié du Clan hurla :

— Un homme ! Un homme ! Qu'est-ce qu'un homme peut avoir à faire avec nous ? Qu'il s'en aille avec ses pareils !

— C'est cela ! Pour tourner contre nous tout le peuple des villages ? vociféra Shere Khan. Non, non, donnez-le moi. C'est un homme, et nul de nous ne peut le fixer dans les yeux.

Akela dressa de nouveau la tête, et dit :

— Il a partagé notre curée. Il a dormi avec nous. Il a rabattu le gibier pour nous. Il n'a pas enfreint un seul mot de la Loi de la Jungle !

— Et moi, je l'ai payé le prix d'un taureau, lorsqu'il fut accepté : un taureau, c'est peu de chose ; mais l'honneur de Bagheera vaut peut-être une bataille ! dit Bagheera de sa voix la plus onctueuse.

— Un taureau payé voilà dix ans ! grogna l'assemblée. Que nous importent des os qui ont dix ans !

— Et un serment ? fit Bagheera en relevant sa lèvre sur ses dents blanches. Ah ! on fait bien de vous nommer le Peuple Libre !

— Nul petit d'homme ne doit courir avec le Peuple de la Jungle ! rugit Shere Khan. Donnez-le-moi !

— Il est notre frère en tout, sauf par le sang, poursuivit Akela ; et vous le tueriez ici !... En vérité, j'ai vécu trop longtemps. Quelques-uns d'entre vous sont des mangeurs de bétail, et j'ai entendu dire que d'autres, suivant les leçons de Shere Khan, vont par la nuit noire enlever des enfants aux seuils des villageois. Donc je sais que vous êtes lâches, et c'est à des lâches que je parle. Il est certain que je dois mourir, et ma vie ne vaut plus grand-chose ; autrement, je l'offrirais pour celle du Petit d'Homme. Mais, afin de sauver l'honneur du Clan... presque rien, apparemment, qu'à force de vivre sans chef vous avez oublié... je m'engage, si vous laissez le Petit d'Homme retourner chez les siens, à ne pas montrer une dent lorsque le moment sera venu pour moi de mourir. Je mourrai sans me défendre. Le Clan y gagnera au moins trois existences. Je ne puis faire plus ; mais, si vous consentez, je puis vous épargner la honte de tuer un frère auquel on ne saurait reprocher aucun tort... un frère qui fut réclamé, acheté, pour être admis dans le Clan, suivant la Loi de la Jungle.

— C'est un homme !... un homme !... un homme ! gronda l'assemblée.

Et la plupart des loups firent mine de se grouper autour de Shere Khan, dont la queue se mit à fouailler les flancs.

— À présent, l'affaire est en tes mains ! dit Bagheera à Mowgli. Nous autres, nous ne pouvons plus rien que nous battre.

Mowgli se leva, le pot de braise dans les mains. Puis il s'étira et bâilla au nez du Conseil ; mais il était plein de rage et de chagrin, car, en loups qu'ils étaient, ils ne lui avaient jamais dit combien ils le haïssaient.

— Écoutez ! Il n'y a pas besoin de crier comme des chiens. Vous m'avez dit trop souvent, cette nuit, que je suis un homme (et cependant je serais resté un loup, avec vous, jusqu'à la fin de ma vie) ; je sens la vérité de vos paroles. Aussi, je ne vous appelle plus mes frères, mais *sag* (chiens), comme vous appellerait un homme... Ce que vous ferez, et ce que vous ne ferez pas, ce n'est pas à vous de le dire. C'est moi que cela regarde ; et afin que nous puissions tirer la chose au clair, moi, l'homme, j'ai apporté ici un peu de la Fleur Rouge que vous, chiens, vous craignez.

Il jeta le pot sur le sol, et quelques charbons rouges allumèrent une touffe de mousse sèche qui flamba, tandis que tout le Conseil reculait de terreur devant les sauts de la flamme.

Mowgli enfonça la branche morte dans le feu jusqu'à ce qu'il vît des brindilles se tordre et crépiter, puis il la fit tourner au-dessus de sa tête au milieu des loups qui rampaient de terreur.

— Tu es le maître ! fit Bagheera à voix basse. Sauve Akela de la mort. Il a toujours été ton ami.

Akela, le vieux loup farouche, qui n'avait jamais imploré de merci dans sa vie, jeta un regard suppliant à Mowgli, debout près de lui, tout nu, sa longue chevelure noire flottant sur ses épaules, dans la lumière de la branche flamboyante qui faisait danser et vaciller les ombres.

— Bien ! dit Mowgli, en promenant avec lenteur un regard circulaire. Je vois que vous êtes des chiens. Je vous quitte pour retourner à mes pareils... si vraiment ils sont mes pareils... La Jungle m'est fermée, je dois oublier votre langue et votre compagnie ; mais je serai plus miséricordieux que vous : parce que j'ai été votre frère en tout, sauf par le sang, je promets, lorsque je serai un homme parmi les hommes, de ne pas vous trahir auprès d'eux comme vous m'avez trahi.

Il donna un coup de pied dans le feu, et les étincelles volèrent.

— Il n'y aura point de guerre entre aucun de nous dans le Clan. Mais il y a une dette qu'il me faut payer avant de partir.

Il marcha à grands pas vers l'endroit où Shere Khan couché clignait de l'œil stupidement aux flammes, et le prit, par la touffe de poils, sous le menton. Bagheera suivait, en cas d'accident.

— Debout, chien ! cria Mowgli. Debout quand un homme parle, ou je mets le feu à ta robe !

Les oreilles de Shere Khan s'aplatirent sur sa tête, et il ferma les yeux, car la branche flamboyante était tout près de lui.

— Cet égorgueur de bétail a dit qu'il me tuerait en plein Conseil, parce qu'il ne m'avait pas tué quand j'étais petit. Voici... et voilà... comment nous, les hommes, nous battons les chiens. Remue seulement une moustache, Lungri, et je t'enfonce la Fleur Rouge dans la gorge !

Il frappa Shere Khan de sa branche sur la tête, tandis que le tigre geignait et pleurnichait en une agonie d'épouvante.

— Peuh ! chat de jungle roussi, va-t'en, maintenant, mais souviens-toi de mes paroles : la première fois que je reviendrai au Rocher du Conseil, comme il sied que vienne un homme, ce sera coiffé de la peau de Shere Khan. Quant au reste, Akela est libre de vivre comme il lui plaît. Vous ne le tuerez pas, parce que je le défends. J'ai idée, d'ailleurs, que vous n'allez pas rester ici plus longtemps, à laisser pendre vos langues comme si vous étiez quelqu'un, au lieu d'être des chiens que je chasse... ainsi... Allez !

Le feu brûlait furieusement au bout de la branche, et Mowgli frappait de droite et de gauche autour du cercle, et les loups s'enfuyaient en hurlant sous les étincelles qui brûlaient leur fourrure. À la fin, il ne resta plus que le vieil Akela, Bagheera et peut-être dix loups qui avaient pris le parti de Mowgli. Alors, Mowgli commença de sentir quelque chose de douloureux au fond de lui-même, quelque chose qu'il ne se rappelait pas avoir jamais senti jusqu'à ce jour ; il reprit haleine et sanglota, et les larmes coulèrent sur son visage.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est ? dit-il. Je n'ai pas envie de quitter la Jungle... et je ne sais pas ce que j'ai. Vais-je mourir, Bagheera ?

— Non, Petit Frère. Ce ne sont que des larmes, comme il arrive aux hommes, dit Bagheera. Maintenant, je vois que tu es un homme, et non plus un petit d'homme. Oui, la Jungle t'est bien fermée désormais... Laisse-les couler, Mowgli. Ce sont seulement des larmes.

Alors Mowgli s'assit et pleura comme si son cœur allait se briser ; il n'avait jamais pleuré auparavant, de toute sa vie.

— À présent, dit-il, je vais aller vers les hommes. Mais d'abord il faut que je dise adieu à ma mère.

Et il se rendit à la caverne où elle habitait avec Père Loup, et il pleura dans sa fourrure, tandis que les autres petits hurlaient misérablement.

— Vous ne m'oublierez pas, dit Mowgli.

— Jamais, tant que nous pourrons suivre une piste ! dirent les petits. Viens au pied de la colline quand tu seras un homme, et nous te parlerons ; et nous viendrons dans les labours pour jouer avec toi la nuit.

— Reviens bientôt ! dit Père Loup. O sage petite Grenouille ; reviens-nous bientôt, car nous sommes vieux, ta mère et moi.

— Reviens bientôt ! dit Mère Louve, mon petit tout nu ; car, écoute, enfant de l'homme, je t'aimais plus que je n'ai jamais aimé les miens.

— Je reviendrai sûrement, dit Mowgli ; et quand je reviendrai, ce sera pour étaler la peau de Shere Khan sur le Rocher du Conseil. Ne m'oubliez pas ! Dites-leur, dans la Jungle, de ne jamais m'oublier !

L'aurore commençait à poindre quand Mowgli descendit la colline tout seul, en route vers ces êtres mystérieux qu'on appelle les hommes.

* * *

Quand Mowgli quitta la caverne du loup, après sa querelle avec le Clan au Rocher du Conseil, il descendit aux terres cultivées où habitaient les villageois, mais il ne voulut pas s'y arrêter : la Jungle était trop proche, et il savait qu'il s'était fait au moins un ennemi dangereux au Conseil. Il continua sa course par le chemin raboteux qui descendait la vallée ; il le suivit au grand trot, d'une seule traite, fit environ vingt milles et parvint à une contrée qu'il ne connaissait pas. La vallée s'ouvrait sur une vaste plaine parsemée de rochers et coupée de ravins. À un bout se tassait un petit village et à l'autre la Jungle touffue s'abaissait rapidement vers les pâturages et s'y arrêtait net, comme si on l'eût tranchée d'un coup de bêche. Partout dans la plaine paissaient les bœufs et les buffles, et, quand les petits garçons chargés de la garde des troupeaux aperçurent Mowgli, ils poussèrent des cris et s'enfuirent, et les chiens parias jaunes, qui errent toujours autour d'un village hindou, se mirent à aboyer. Mowgli avança, car il se sentait grand faim, et, en arrivant à l'entrée du village, il vit le gros buisson épineux que chaque jour, au crépuscule, l'on tirait devant, poussé sur l'un des côtés.

— Hum ! dit-il, car il avait rencontré plus d'une de ces barricades dans ses expéditions nocturnes en quête de choses à manger. Alors, les hommes craignent le Peuple de la Jungle même ici !

Il s'assit près de la barrière et, au premier homme qui sortit, il se leva, ouvrit la bouche et en désigna du doigt le fond pour indiquer qu'il avait besoin de nourriture. L'homme écarquilla les yeux et remonta en courant l'unique rue du village, appelant le prêtre, gros Hindou vêtu de blanc avec une marque rouge et jaune sur le front. Le prêtre vint à la barrière et, avec lui, plus de cent personnes écarquillant aussi les yeux, pariant, criant et se montrant Mowgli du doigt.

— Ils n'ont point de façons, ces gens qu'on appelle des hommes ! se dit Mowgli. Il n'y a que le singe gris capable de se conduire comme ils font.

Il rejeta en arrière ses longs cheveux et fronça le sourcil en regardant la foule.

— Qu'y a-t-il là d'effrayant ? dit le prêtre. Regardez les marques de ses bras et de ses jambes. Ce sont les morsures des loups. Ce n'est qu'un enfant-loup échappé de la Jungle.

En jouant avec lui, les petits loups avaient souvent mordu Mowgli plus fort qu'ils ne voulaient et il portait aux jambes et aux bras nombre de balafres blanches. Mais il eût été la dernière personne du monde à nommer cela des morsures, car il savait, lui, ce que mordre veut dire.

— Arré ! Arré ! crièrent en même temps deux ou trois femmes. Mordu par les loups, pauvre enfant ! C'est un beau garçon. Il a les yeux comme du feu. Parole d'honneur, Messua, il ressemble à ton garçon qui fut enlevé par le tigre.

— Laissez-moi voir ! dit une femme qui portait de lourds anneaux de cuivre aux poignets et aux chevilles.

Et elle étendit la main au-dessus de ses yeux pour regarder attentivement Mowgli.

— C'est vrai. Il est plus maigre, mais il a tout à fait les yeux de mon garçon.

Le prêtre était un habile homme et savait Messua la femme du plus riche habitant de l'endroit. Il leva les yeux au ciel pendant une minute et dit solennellement :

— Ce que la Jungle a pris, la Jungle le rend. Emmène ce garçon chez toi, ma sœur, et n'oublie pas d'honorer le prêtre qui voit si loin dans la vie des hommes.

— Par le taureau qui me racheta ! dit Mowgli en lui-même, du diable si, avec toutes ces paroles, on ne se croirait pas à un autre examen du Clan ! Allons, puisque je suis un homme, il faut me conduire en homme.

La foule se dispersa en même temps que la femme faisait signe à Mowgli de venir jusqu'à sa hutte, où il y avait un lit laqué de rouge, un large récipient à grains, en terre cuite, orné de curieux dessins en relief, une demi-douzaine de casseroles en cuivre, l'image d'un dieu hindou dans une petite niche, et, sur le mur, un vrai miroir, tel qu'il s'en trouve pour huit sous dans les foires de campagne.

Elle lui donna un grand verre de lait et du pain, puis elle lui pesa la main sur la tête et le regarda au fond des yeux... Elle pensait que peut-être c'était son fils, son fils revenu de la Jungle où le tigre l'avait emporté. Aussi lui dit-elle :

— Nathoo, Nathoo !...

Mowgli ne parut pas connaître ce nom.

— Ne te rappelles-tu pas le jour où je t'ai donné des souliers neufs ?

Elle toucha ses pieds, ils étaient presque aussi durs que de la corne.

— Non, fit-elle avec tristesse, ces pieds-là n'ont jamais porté de souliers ; mais tu ressembles tout à fait à mon Nathoo, et tu seras mon fils.

Mowgli éprouvait un malaise parce qu'il n'avait jamais de sa vie été sous un toit ; mais, en regardant le chaume, il s'aperçut qu'il pourrait l'arracher toutes les fois qu'il voudrait s'en aller ; et, d'ailleurs, la fenêtre ne fermait pas.

Puis il se dit : « À quoi bon être homme, si on ne comprend pas le langage de l'homme ? À cette heure, je me trouve aussi niais et aussi muet que le serait un homme avec nous dans la Jungle. Il faut que je parle leur langue. »

Ce n'était pas seulement par jeu qu'il avait appris, pendant qu'il vivait avec les loups, à imiter l'appel du daim dans la Jungle et le grognement du marccassin. De même, dès que Messua prononçait un mot, Mowgli l'imitait à peu près parfaitement et, avant la nuit, il avait appris le nom de bien des choses dans la hutte.

Une difficulté se présenta à l'heure du coucher, parce que Mowgli ne voulait pas dormir emprisonné par rien qui ressemblât à une trappe à panthères autant que cette hutte, et, lorsqu'on ferma la porte, il sortit par la fenêtre.

— Laisse-le faire, dit le mari de Messua. Rappelle-toi qu'il n'a peut-être jamais dormi dans un lit. S'il nous a été réellement envoyé pour remplacer notre fils, il ne s'enfuira pas.

Mowgli alla s'étendre sur l'herbe longue et lustrée qui bordait le champ ; mais il n'avait pas fermé les yeux qu'un museau gris et soyeux se fourrait sous son menton.

— Pouah ! grommela Frère Gris (c'était l'aîné des petits de Mère Louve). Voilà un pauvre salaire pour t'avoir suivi pendant vingt milles ! Tu sens la fumée de bois et l'étable, tout à fait comme un homme, déjà... Réveille-toi, Petit Frère ! j'apporte des nouvelles.

— Tout le monde va bien dans la Jungle ? dit Mowgli, en le serrant dans ses bras.

— Tout le monde, sauf les loups qui ont été brûlés par la Fleur Rouge. Maintenant, écoute. Shere Khan est parti chasser au loin jusqu'à ce que son habit repousse, car il est vilainement roussi. Il jure qu'à son retour il couchera tes os dans la Waingunga.

— Nous sommes deux à jurer : moi aussi, j'ai fait une petite promesse. Mais les nouvelles sont toujours bonnes à savoir. Je suis fatigué, ce soir, très fatigué de toutes ces nouveautés. Frère Gris ; mais tiens-moi toujours au courant.

— Tu n'oublieras pas que tu es un loup ? Les hommes ne te le feront pas oublier ? demanda Frère Gris d'une voix inquiète.

— Jamais. Je me rappellerai toujours que je t'aime, toi et tous ceux de notre caverne ; mais je me rappellerai toujours aussi que j'ai été chassé du Clan.

— Et que tu peux être chassé d'un autre clan !... Les hommes ne sont que des hommes. Petit Frère, et leur bavardage est comme le babil des grenouilles dans la mare. Quand je reviendrai ici, je t'attendrai dans les bambous, au bord du pacage...

Pendant les trois mois qui suivirent cette nuit, Mowgli ne passa guère la barrière du village, tant il fallait apprendre les us et coutumes des hommes. D'abord il eut à porter un pagne autour des reins, ce qui l'ennuya horriblement ; ensuite, il lui fallut apprendre ce que c'était que l'argent, à quoi il ne comprenait rien du tout, et le labourage, dont il ne voyait pas l'utilité. Puis, les petits enfants du village le mettaient en colère. Heureusement, la Loi de la Jungle lui avait appris à ne pas se fâcher, car, dans la Jungle, la vie et la nourriture dépendent du sang-froid ; mais, quand ils se moquaient de lui parce qu'il refusait de jouer à leurs jeux, comme de lancer un cerf-volant, ou parce qu'il prononçait un mot de travers, il avait besoin de se rappeler qu'il est indigne d'un chasseur de tuer des petits tout nus, pour s'empêcher de les prendre et de

les casser en deux. Il ne se rendait pas compte de sa force le moins du monde. Dans la jungle, il se savait faible en comparaison des bêtes ; mais, dans le village, les gens disaient qu'il était fort comme un taureau.

Il ne se faisait assurément aucune idée de ce que peut être la crainte : le jour où le prêtre du village lui déclara que, s'il volait ses mangues, le dieu du temple serait en colère, il alla prendre l'image, l'apporta au prêtre dans sa maison, et lui demanda de mettre le dieu en colère, parce qu'il aurait plaisir à se battre avec. Ce fut un scandale affreux, mais le prêtre l'étouffa, et le mari de Messua paya beaucoup de bon argent pour apaiser le dieu.

Mowgli n'avait pas non plus le moindre sentiment de la différence qu'établit la caste entre un homme et un autre homme. Quand l'âne du potier glissait dans l'argilière, Mowgli le hissait dehors par la queue ; et il aidait à empiler les pots lorsqu'ils partaient pour le marché de Khanhiwara. Geste on ne peut plus choquant, attendu que le potier est de basse caste, et son âne pis encore. Si le prêtre le réprimandait, Mowgli le menaçait de le camper aussi sur l'âne, et le prêtre conseilla au mari de Messua de mettre l'enfant au travail aussitôt que possible ; en conséquence, le chef du village prescrivit à Mowgli d'avoir à sortir avec les buffles le jour suivant et de les garder pendant qu'ils seraient à paître.

Rien ne pouvait plaire davantage à Mowgli ; et le soir même, puisqu'il était chargé d'un service public, il se dirigea vers le cercle de gens qui se réunissaient quotidiennement sur une plate-forme en maçonnerie, à l'ombre d'un grand figuier. C'était le club du village, et le chef, le veilleur et le barbier, qui savaient tous les potins de l'endroit, et le vieux Buldeo, le chasseur du village, qui possédait un mousquet, s'assemblaient et fumaient là. Les singes bavardaient, perchés sur les branches supérieures, et il y avait sous la plate-forme un trou, demeure d'un cobra, auquel on servait une petite jatte de lait tous les soirs, parce qu'il était sacré ; et les vieillards, assis autour de l'arbre, causaient et aspiraient leurs gros houkas très avant dans la nuit. Ils racontaient d'étonnantes histoires de dieux, d'hommes et de fantômes ; et Buldeo en rapportait de plus étonnantes encore sur les habitudes des bêtes dans la Jungle, jusqu'à faire sortir les yeux de la tête aux enfants, assis en dehors du cercle. La plupart des histoires concernaient des animaux car, pour ces villageois, la Jungle était toujours à leur porte. Le daim et le sanglier fouillaient leurs récoltes et de temps à autre le tigre enlevait un homme, au crépuscule, en vue des portes du village.

Mowgli, qui, naturellement, connaissait un peu les choses dont ils parlaient, avait besoin de se cacher la figure pour qu'on ne le vît pas rire, tandis que Buldeo, son mousquet en travers des genoux, passait d'une histoire merveilleuse à une autre plus merveilleuse encore ; et les épaules de Mowgli en sautaient de gaieté.

Buldeo expliquait maintenant comment le tigre qui avait enlevé le fils de Messua était un tigre fantôme, habité par l'âme d'un vieux coquin d'usurier mort quelques années auparavant.

— Et je sais que cela est vrai, dit-il, parce que Purun Dass boitait toujours du coup qu'il avait reçu dans une émeute, quand ses livres de comptes furent

brûlés, et le tigre dont je parle boite aussi, car les traces de ses pattes sont inégales.

— C'est vrai, c'est vrai, ce doit être la vérité ! approuvèrent ensemble les barbes grises.

— Toutes vos histoires ne sont-elles que pareilles turlutaines et contes de lune ? dit Mowgli. Ce tigre boite parce qu'il est né boiteux, comme chacun sait. Et parler de l'âme d'un usurier dans une bête qui n'a jamais eu le courage d'un chacal, c'est parler comme un enfant.

La surprise laissa Buldeo sans parole pendant un moment, et le chef du village ouvrit de grands yeux.

— Oh, oh ! C'est le marmot de jungle, n'est-ce pas ? dit enfin Buldeo. Puisque tu es si malin, tu ferais mieux d'apporter sa peau à Khanhiwara, car le gouvernement a mis sa tête à prix pour cent roupies... Mais tu ferais encore mieux de te taire quand tes aînés parlent !

Mowgli se leva pour partir.

— Toute la soirée, je suis resté là vous écoutant, jeta-t-il par-dessus son épaule, et, sauf une ou deux fois, Buldeo n'a pas dit un mot de vrai sur la Jungle, qui est à sa porte... Comment croire, alors, ces histoires de fantômes, de dieux et de daims qu'il prétend avoir vus ?

— Il est grand temps que ce garçon aille garder les troupeaux ! dit le chef du village, tandis que Buldeo soufflait et renâclait de colère, devant l'impertinence de Mowgli.

Selon la coutume de la plupart des villages hindous, quelques jeunes pâtres emmenaient le bétail et les buffles de bonne heure, le matin, et les ramenaient à la nuit tombante ; et les mêmes bestiaux qui fouleraient à mort un homme blanc se laissent battre, bousculer et ahurir par des enfants dont la tête arrive à peine à la hauteur de leur museau. Tant que les enfants restent avec les troupeaux, ils sont en sûreté, car le tigre lui-même n'ose charger le bétail en nombre ; mais, s'ils s'écartent pour cueillir des fleurs ou courir après les lézards, il leur arrive d'être enlevés. Mowgli descendit la rue du village au point du jour, assis sur le dos de Rama, le grand taureau du troupeau ; et les buffles bleu ardoise, avec leurs longues cornes traînantes et leurs yeux hagards, se levèrent de leurs étables, un par un, et le suivirent ; et Mowgli, aux enfants qui l'accompagnaient, fit voir très clairement qu'il était le maître. Il frappa les buffles avec un long bambou poli, et dit à Kamya, un des garçons, de laisser paître le bétail tandis qu'il allait en avant avec les buffles et de prendre bien garde à ne pas s'éloigner du troupeau.

Un pâturage indien est tout en rochers, en mottes, en trous et en petits ravins, parmi lesquels les troupeaux se dispersent et disparaissent. Les buffles aiment généralement les mares et les endroits vaseux, où ils se vautrent et se chauffent, dans la boue chaude, durant des heures. Mowgli les conduisit jusqu'à la lisière de la plaine, où la Waingunga sortait de la Jungle ; là, il se laissa glisser du dos de Rama, et s'en alla trottant vers un bouquet de bambous où il trouva Frère Gris.

— Ah ! dit Frère Gris, je suis venu attendre ici bien des jours de suite. Que signifie cette besogne de garder le bétail ?

— Un ordre que j'ai reçu, dit Mowgli ; me voici pour un temps berger de village. Quelles nouvelles de Shere Khan ?

— Il est revenu dans le pays et t'a guetté longtemps par ici. Maintenant, il est reparti, car le gibier se fait rare. Mais il veut te tuer.

— Très bien, fit Mowgli. Aussi longtemps qu'il sera loin, viens t'asseoir sur un rocher, toi ou l'un de tes frères, de façon que je puisse vous voir en sortant du village. Quand il reviendra, attends-moi dans le ravin proche de l'arbre *dhâk*, au milieu de la plaine. Il n'est pas nécessaire de courir dans la gueule de Shere Khan.

Puis Mowgli choisit une place à l'ombre, se coucha et dormit pendant que les buffles paissaient autour de lui. La garde des troupeaux, dans l'Inde, est un des métiers les plus paresseux du monde. Le bétail change de place et broute, puis se couche et change de place encore, sans mugir presque jamais. Il grogne seulement. Quant aux buffles, ils disent rarement quelque chose, mais entrent l'un après l'autre dans les mares bourbeuses, s'enfoncent dans la boue jusqu'à ce que leurs mufles et leurs grands yeux bleu faïence se montrent seuls à la surface, et là, ils restent immobiles, comme des blocs. Le soleil fait vibrer les rochers dans la chaleur de l'atmosphère et les petits bergers entendent un vautour — jamais plus — siffler presque hors de vue au-dessus de leur tête ; et ils savent que s'ils mouraient, ou si une vache mourait, ce vautour descendrait en fauchant l'air, que le plus proche vautour, à des milles plus loin, le verrait choir et suivrait, et ainsi de suite, de proche en proche, et qu'avant même qu'ils fussent morts, il y aurait là une vingtaine de vautours affamés venus de nulle part.

Tantôt ils dorment, veillent, se rendorment ; ils tressent de petits paniers d'herbe sèche et y mettent des sauterelles, ou attrapent deux *mantes religieuses* pour les faire lutter ; ils enfilent en colliers des noix de jungle rouges et noires, guettent le lézard qui se chauffe sur la roche ou le serpent à la poursuite d'une grenouille près des fondrières. Tantôt ils chantent de longues, longues chansons avec de bizarres trilles indigènes à la chute des phrases, et le jour leur semble plus long qu'à la plupart des hommes la vie entière ; parfois ils élèvent un château de boue avec des figurines d'hommes, de chevaux, de buffles, modelées en boue également, et placent des roseaux dans la main des hommes, et

prétendent que ce sont des rois avec leurs armées ou les dieux qu'il faut adorer. Puis le soir vient, les enfants rassemblent les bêtes en criant, les buffles s'arrachent de la boue gluante avec un bruit semblable à des coups de fusil partant l'un après l'autre, et tous prennent la file à travers la plaine grise pour retourner vers les lumières qui scintillent là-bas au village.

Chaque jour, Mowgli conduisait les buffles à leurs marécages et chaque jour il voyait le dos de Frère Gris à un mille et demi dans la plaine — il savait ainsi que Shere Khan n'était pas de retour — et chaque jour il se couchait sur l'herbe, écoutant les rumeurs qui s'élevaient autour de lui et rêvant aux anciens jours de la Jungle. Shere Khan aurait fait un faux pas de sa patte boiteuse, là-haut dans les fourrés, au bord de la Waingunga, que Mowgli l'eût entendu par ces longs matins silencieux.

Un jour enfin, il ne vit pas Frère Gris au poste convenu. Il rit et dirigea ses buffles vers le ravin proche de l'arbre *dhâk*, que couvraient tout entier des fleurs d'un rouge doré. Là se tenait Frère Gris, chaque poil du dos hérissé.

— Il s'est caché pendant un mois pour te mettre hors de tes gardes. Il a traversé les champs, la nuit dernière, avec Tabaqui, et suivi ta voie chaude, fit le loup haletant.

Mowgli fronça les sourcils :

— Je n'ai pas peur de Shere Khan, mais Tabaqui sait plus d'un tour !

— Ne crains rien, dit Frère Gris en se passant légèrement la langue sur les lèvres, j'ai rencontré Tabaqui au lever du soleil ; il enseigne maintenant sa science aux vautours... Mais il m'a tout raconté, à moi, avant que je lui casse les reins. Le plan de Shere Khan est de t'attendre à la barrière du village, ce soir... de t'attendre, toi, et personne d'autre. En ce moment, il dort dans le grand ravin desséché de la Waingunga.

— A-t-il mangé aujourd'hui, ou chasse-t-il à vide ? fit Mowgli.

Car la réponse, pour lui, signifiait vie ou mort.

— Il a tué à l'aube... un sanglier... et il a bu aussi... Rappelle-toi que Shere Khan ne peut jamais rester à jeun, même lorsqu'il s'agit de sa vengeance.

— Oh ! le fou, le fou ! Quel triple enfant cela fait !... Mangé et bu ! Et il se figure que je vais attendre qu'il ait dormi !... À présent, où est-il couché, là-haut ? Si nous étions seulement dix d'entre nous, nous pourrions en venir à bout tandis qu'il est couché. Mais ces buffles ne chargeront pas sans l'avoir éventé, et je ne sais pas leur langage. Pouvons-nous le tourner et trouver sa piste en arrière, de façon qu'ils puissent la flairer ?

— Il a descendu la Waingunga à la nage, de très loin en amont, pour couper la voie, dit Frère Gris.

— C'est Tabaqui, j'en suis sûr, qui lui aura donné l'idée ! Il n'aurait jamais inventé cela tout seul.

Mowgli se tenait pensif, un doigt dans la bouche :

— Le grand ravin de la Waingunga..., il débouche sur la plaine à moins d'un demi-mille d'ici. Je peux tourner à travers la Jungle, mener le troupeau jusqu'à l'entrée du ravin, et alors, en redescendant, balayer tout... mais il s'échappera par l'autre bout. Il nous faut boucher cette issue. Frère Gris, peux-tu me rendre le service de couper le troupeau en deux ?

— Pas tout seul... peut-être... mais j'ai amené du renfort, quelqu'un de rusé.

Frère Gris s'éloigna au trot et se laissa tomber dans un trou. Alors, de ce trou, se leva une énorme tête grise que Mowgli reconnut bien, et l'air chaud se remplit du cri le plus désolé de la Jungle..., le hurlement de chasse d'un loup en plein midi.

— Akela ! Akela ! dit Mowgli en battant des mains. J'aurais dû savoir que tu ne m'oublieras pas... Nous avons de la besogne sur les bras ! Coupe le troupeau en deux, Akela. Retiens les vaches et les veaux d'une part et les taureaux de l'autre avec les buffles de labour.

Les deux loups traversèrent en courant, de-ci, de-là, comme à la chaîne des dames, le troupeau qui s'ébroua, leva la tête et se sépara en deux masses.

D'un côté, les vaches, serrées autour de leurs veaux, qui se pressaient au centre, lançaient des regards furieux et piaffaient, prêtes, si l'un des loups s'était arrêté un moment, à le charger et à l'écraser sous leurs sabots. De l'autre, les taureaux adultes et les jeunes s'ébrouaient aussi et frappaient du pied, mais, bien qu'ils parussent plus imposants, ils étaient beaucoup moins dangereux, car ils n'avaient pas de veaux à défendre. Six hommes n'auraient pu partager le troupeau si nettement.

— Quels ordres ? haleta Akela. Ils essaient de se rejoindre.

Mowgli se hissa sur le dos de Rama :

— Chasse les taureaux sur la gauche, Akela. Frère Gris, quand nous serons partis, tiens bon ensemble les vaches et fais-les remonter par le débouché du ravin.

— Jusqu'où ? dit Frère Gris, haletant et mordant de droite et de gauche.

— Jusqu'à ce que les côtés s'élèvent assez pour que Shere Khan ne puisse les franchir ! cria Mowgli. Garde-les jusqu'à ce que nous redescendions.

Les taureaux décampèrent aux aboiements d'Akela, et Frère Gris s'arrêta en face des vaches. Elles foncèrent sur lui, et il fuit devant elles jusqu'au débouché du ravin, tandis qu'Akela chassait les taureaux loin sur la gauche.

— Bien fait ! Un autre temps de galop comme celui-là et ils sont joliment lancés... Tout beau, maintenant, tout beau, Akela ! Un coup de dent de trop et les taureaux chargent... *Huyah* ! C'est de l'ouvrage plus sûr que de courre un daim noir. Tu n'aurais pas cru que ces lourdauds pouvaient aller si vite ? cria Mowgli.

— J'ai... j'en ai chassé dans mon temps, souffla Akela dans un nuage de poussière. Faut-il les rabattre dans la Jungle ?

— Oui ! Rabats-les bien vite ! Rama est fou de rage. Oh ! si je pouvais seulement lui faire comprendre ce que je veux de lui maintenant.

Les taureaux furent rabattus sur la droite ; cette fois-ci, et se jetèrent dans le fourré qu'ils enfoncèrent avec fracas. Les autres petits bergers, qui regardaient, en compagnie de leurs troupeaux, à un demi-mille plus loin, se précipitèrent vers le village aussi vite que leurs jambes pouvaient les porter en criant que les buffles étaient devenus fous et s'étaient enfuis. Mais le plan de Mowgli était simple. Il voulait décrire un grand cercle en remontant, atteindre la tête du ravin, puis le faire descendre aux taureaux et prendre Shere Khan entre eux et les vaches. Il savait qu'après manger et boire le tigre ne serait pas en état de combattre ou de grimper aux flancs du ravin. Maintenant, il calmait de la voix ses buffles et Akela, resté loin en arrière, se contentait de japper de temps en temps pour presser l'arrière-garde. Cela faisait un vaste, très vaste cercle : ils ne tenaient pas à serrer le ravin de trop près pour donner déjà l'éveil à Shere Khan. À la fin, Mowgli parvint à rassembler le troupeau affolé à l'entrée du ravin, sur une pente gazonnée qui dévalait rapidement vers le ravin lui-même. De cette hauteur, on pouvait voir par-dessus les cimes des arbres jusqu'à la plaine qui s'étendait en bas ; mais, ce que Mowgli regardait, c'étaient les flancs du ravin. Il put constater avec une vive satisfaction qu'ils montaient presque à pic et que les vignes et les lianes qui en tapissaient les parois ne donneraient pas prise à un tigre s'il voulait s'échapper par là.

— Laisse-les souffler, Akela, dit-il en levant la main. Ils ne l'ont pas encore éventé. Laisse-les souffler. Il est temps de s'annoncer à Shere Khan. Nous tenons la bête au piège.

Il mit ses mains en porte-voix, héla dans la direction du ravin — c'était tout comme héler dans un tunnel — et les échos bondirent de rocher en rocher.

Au bout d'un long intervalle répondit le miaulement traînant et endormi du tigre repu qui s'éveille.

— Qui appelle ? dit Shere Khan.

Et un magnifique paon s'éleva du ravin, battant des ailes et criant.

— C'est moi, Mowgli... Voleur de bétail, il est temps de venir au Rocher du Conseil ! En bas... pousse-les en bas, Akela !... En bas. Rama, en bas !

Le troupeau hésita un moment au bord de la pente, mais Akela, donnant de la voix, lança son plein hurlement de chasse et les buffles se ruèrent les uns derrière les autres exactement comme des steamers dans un rapide, le sable et les pierres volant autour d'eux. Une fois partis, il n'y avait plus moyen de les arrêter, et, avant qu'ils fussent en plein dans le lit du ravin. Rama éventa Shere Khan et mugit.

Et le torrent de cornes noires, de mufles écumants, d'yeux fixes, tourbillonna dans le ravin, absolument comme roulent des rochers en temps d'inondation, les buffles plus faibles rejetés vers les flancs du ravin qu'ils frôlaient en écorchant la brousse. Ils savaient maintenant quelle besogne les attendait en avant — la terrible charge des buffles à laquelle nul tigre ne peut espérer de résister. Shere Khan entendit le tonnerre de leurs sabots, se leva et rampa lourdement vers le bas du ravin, cherchant de tous côtés un moyen de s'enfuir ; mais les parois étaient à pic, il lui fallait rester là, lourd de son repas et de l'eau qu'il avait bue, prêt à tout plutôt qu'à livrer bataille. Le troupeau plongea dans la mare qu'il venait de quitter, en faisant retentir l'étroit vallon de ses mugissements. Mowgli entendit des mugissements répondre à l'autre bout du ravin, il vit Shere Khan se retourner (le tigre savait que, dans ce cas désespéré, mieux valait encore faire tête aux buffles qu'aux vaches avec leurs veaux) ; et alors. Rama broncha, faillit tomber, continua sa route en piétinant quelque chose de flasque, puis, les autres taureaux à sa suite, pénétra dans le second troupeau à grand bruit, tandis que les buffles plus faibles étaient soulevés des quatre pieds au-dessus du sol par le choc de la rencontre. La charge entraîna dans la plaine les deux troupeaux renâclant, donnant de la corne et frappant du sabot. Mowgli attendit le bon moment pour se laisser glisser du dos de Rama, et cogna de droite et de gauche autour de lui avec son bâton.

— Vite, Akela ! Arrête-les ! Sépare-les, ou bien ils vont se battre... Emmène-les, Akela... *Hai !*... Rama ! *Hai ! hai ! hai !* mes enfants... Tout doux, maintenant, tout doux ! C'est fini.

Akela et Frère Gris coururent de côté et d'autre en mordillant les buffles aux jambes, et, bien que le troupeau fût d'abord volte-face pour charger de nouveau en remontant la gorge, Mowgli réussit à faire tourner Rama, et les autres le suivirent aux marécages. Il n'y avait plus besoin de trépigner Shere Khan. Il était mort, et les vautours arrivaient déjà.

— Frères, il est mort comme un chien, dit Mowgli, en cherchant de la main le couteau qu'il portait toujours dans une gaine suspendue à son cou maintenant qu'il vivait avec les hommes. Mais il ne se serait jamais battu... *Wallah !* sa peau fera bien sur le Rocher du Conseil. Il faut nous mettre à la besogne lestement.

Un enfant élevé parmi les hommes n'aurait jamais rêvé d'écorcher seul un tigre de dix pieds, mais Mowgli savait mieux que personne comment tient une peau de bête, et comment elle s'enlève. Toutefois, c'était un rude travail, et Mowgli tailla, tira, peina pendant une heure, tandis que les loups le contemplaient et l'aidaient à tirer quand il l'ordonnait. Tout à coup, une main tomba sur son épaule ; et, levant les yeux, il vit Buldeo avec son mousquet. Les enfants avaient raconté dans le village la charge des buffles, et Buldeo était sorti fort en colère, très pressé de corriger Mowgli pour n'avoir pas pris soin du troupeau. Les loups s'éclipsèrent dès qu'ils virent l'homme venir.

— Quelle est cette folie ? dit Buldeo d'un ton de colère. Et tu te figures pouvoir écorcher un tigre !... Où les buffles l'ont-ils tué ?... C'est même le tigre boiteux, et il y a cent roupies pour sa tête... Bien, bien, nous fermerons les yeux sur la négligence avec laquelle tu as laissé le troupeau s'échapper ; et peut-être te donnerai-je une des roupies de la récompense quand j'aurai porté la peau à Khanhiwara.

Il fouilla dans son pagne, en tira une pierre à fusil et un briquet, et se baissa pour brûler les moustaches de Shere Khan. La plupart des chasseurs indigènes ont coutume de brûler les moustaches du tigre pour empêcher son fantôme de les hanter.

— Hum, dit Mowgli comme à lui-même, tout en rabattant la peau d'une des pattes. Ainsi, tu emporteras la peau à Khanhiwara pour avoir la récompense et tu me donneras peut-être une roupie ? Eh bien ! j'ai dans l'idée de garder la peau pour mon compte. Hé, vieil homme, à bas le feu !

— Quelle est cette façon de parler au chef des chasseurs du village ? Ta chance et la stupidité de tes buffles t'ont aidé à tuer ce gibier. Le tigre venait de manger : sans quoi, il serait maintenant à vingt milles. Tu ne peux même pas l'écorcher proprement, petit mendiant, et il faut que ce soit moi, Buldeo, qui me laisse dire : « Ne brûle pas ses moustaches ! » Je ne te donnerai pas un *anna* de la récompense, mais une bonne correction, et voilà tout. Laisse cette carcasse !

— Par le taureau qui me racheta ! dit Mowgli en attaquant l'épaule, dois-je rester tout l'après-midi à bavarder avec ce vieux singe ? Ici, Akela ! cet homme-là m'assomme !

Buldeo, encore penché sur la tête de Shere Khan, se trouva soudain aplati dans l'herbe, un loup gris sur les reins, tandis que Mowgli continuait à écorcher, comme s'il n'y avait eu que lui dans toute l'Inde.

— Ou-oui, dit-il entre ses dents. Tu as raison après tout, Buldeo : tu ne me donneras jamais un *anna* de la récompense !... Il y a une vieille querelle entre ce tigre boiteux et moi... une très vieille querelle... et j'ai gagné !

Pour rendre justice à Buldeo, s'il avait eu dix ans de moins et qu'il eût rencontré Akela dans les bois, il aurait couru la chance d'une bataille ; mais un loup qui obéissait aux ordres d'un enfant, d'un enfant qui lui-même avait des difficultés personnelles avec des tigres mangeurs d'hommes, n'était pas un animal ordinaire. C'était de la sorcellerie, de la magie, et de la pire espèce, pensait Buldeo ; et il se demandait si l'amulette qu'il avait au cou suffirait à le protéger. Il restait là sans bouger d'une ligne, s'attendant, chaque minute, à voir Mowgli lui-même se changer en tigre.

— Maharadjah ! Grand roi ! murmura-t-il enfin d'un ton déconfit.

— Eh bien ? fit Mowgli, sans tourner la tête et en ricanant.

— Je suis un vieil homme. Je ne savais pas que tu fusses rien de plus qu'un petit berger. Puis-je me lever et partir, ou bien ton serviteur va-t-il me mettre en pièces ?

— Va, et la paix avec toi !... Seulement, une autre fois, ne te mêle pas de mon gibier... Lâche-le, Akela.

Buldeo s'en alla clopin-cloplant vers le village, aussi vite qu'il pouvait, regardant par-dessus son épaule pour le cas où Mowgli se serait métamorphosé en quelque chose de terrible. À peine arrivé, il raconta une histoire de magie, d'enchantement et de sortilège, qui fit faire au prêtre une mine très grave.

Mowgli continua sa besogne, mais le jour tombait que les loups et lui n'avaient pas séparé complètement du corps la grande et rutilante fourrure.

— Maintenant, il nous faut cacher ceci et rentrer les buffles. Aide-moi à les rassembler, Akela.

Le troupeau rallié s'ébranla dans le brouillard du crépuscule. En approchant du village, Mowgli vit des lumières, il entendit souffler et sonner les conques et les cloches. La moitié du village semblait l'attendre à la barrière.

— C'est parce que j'ai tué Shere Khan ! se dit-il.

Mais une grêle de pierres siffla à ses oreilles, et les villageois crièrent :

— Sorcier ! Fils de loup ! Démon de la Jungle ! Va-t'en ! Va-t'en bien vite, ou le prêtre te rendra ta forme de loup. Tire, Buldeo, tire !

Le vieux mousquet partit avec un grand bruit et un jeune buffle poussa un gémissement de douleur.

— Encore de la sorcellerie ! crièrent les villageois. Il peut faire dévier les balles... Buldeo, c'est justement ton buffle.

— Qu'est ceci maintenant ? demanda Mowgli stupéfait, tandis que les pierres s'abattaient dru autour de lui.

— Ils sont assez pareils à ceux du Clan, tes frères d'ici ! dit Akela, en s'asseyant avec calme. Il me paraît que si les balles veulent dire quelque chose, on a envie de te chasser.

— Loup ! Petit de Loup ! Va-t'en ! cria le prêtre en agitant un brin de la plante sacrée appelée *tulsi*.

— Encore ? L'autre fois, c'était parce que j'étais un homme. Cette fois, c'est parce que je suis un loup. Allons-nous-en, Akela.

Une femme — c'était Messua — courut vers le troupeau et pleura :

— Oh ! mon fils, mon fils ! Ils disent que tu es un sorcier qui peut se changer en bête à volonté. Je ne le crois pas, mais va-t'en, ou ils vont te tuer. Buldeo raconte que tu es un magicien, mais moi je sais que tu as vengé la mort de Nathoo.

— Reviens, Messua ! cria la foule. Reviens, ou l'on va te lapider !

Mowgli se mit à rire, d'un vilain petit rire sec, une pierre venait de l'atteindre à la bouche :

— Rentre vite, Messua. C'est une de ces fables ridicules qu'ils répètent sous le gros arbre, à la tombée de la nuit. Au moins, j'aurai payé la vie de ton fils. Adieu, et dépêche-toi, car je vais leur renvoyer le troupeau plus vite que n'arrivent leurs tessons. Je ne suis pas sorcier, Messua. Adieu !

— Maintenant, encore un effort, Akela ! cria-t-il. Fais rentrer le troupeau.

Les buffles n'avaient pas besoin d'être pressés pour regagner le village. Au premier hurlement d'Akela, ils chargèrent comme une trombe à travers la barrière, dispersant la foule de droite et de gauche.

— Faites votre compte, cria dédaigneusement Mowgli. J'en ai peut-être volé un. Comptez-les bien, car je ne serai plus jamais berger sur vos pâturages.

Adieu, enfants des hommes, et remerciez Messua de ce que je ne vienne pas avec mes loups vous pourchasser dans votre rue !

Il fit demi-tour, et s'en fut en compagnie du Loup solitaire ; et, comme il regardait les étoiles, il se sentit heureux.

— J'en ai assez de dormir dans des trappes, Akela. Prenons la peau de Shere Khan et allons-nous-en... Non, nous ne ferons pas de mal au village, car Messua fut bonne pour moi.

Quand la lune se leva, inondant la plaine de sa clarté laiteuse, les villageois, terrifiés, virent passer au loin Mowgli, avec deux loups sur les talons et un fardeau sur la tête, à ce trot soutenu des loups qui dévorent les longs milles comme du feu. Alors, ils sonnèrent les cloches du temple et soufflèrent dans les conques de plus belle ; et Messua pleura, et Buldeo broda l'histoire de son aventure dans la Jungle, finissant par raconter que le loup se tenait debout sur ses jambes de derrière et parlait comme un homme.

La lune allait se coucher quand Mowgli et les deux loups arrivèrent à la colline du Conseil ; ils firent halte à la caverne de Mère Louve.

— On m'a chassé du Clan des hommes, mère ! héla Mowgli, mais je reviens avec la peau de Shere Khan : j'ai tenu parole.

Mère Louve sortit d'un pas raide, ses petits derrière elle, et ses yeux s'allumèrent lorsqu'elle aperçut la peau.

— Je le lui ai dit, le jour où il fourra sa tête et ses épaules dans cette caverne, réclamant ta vie. Petite Grenouille..., je le lui ai dit, que le chasseur serait chassé. C'est bien fait.

— Bien fait, Petit Frère ! dit une voix profonde qui venait du fourré. Nous étions seuls, dans la Jungle, sans toi.

Et Bagheera vint en courant jusqu'aux pieds nus de Mowgli. Ils escaladèrent ensemble le Rocher du Conseil. Mowgli étendit la peau sur la pierre plate où Akela avait coutume de s'asseoir, et la fixa au moyen de quatre éclats de bambou ; puis Akela se coucha dessus, et lança le vieil appel au Conseil :

« Regardez, regardez bien, ô loups ! » exactement comme il l'avait lancé quand Mowgli fut apporté là pour la première fois.

Depuis la déposition d'Akela, le Clan était resté sans chef, menant chasse et bataille à son gré. Mais tous, par habitude, répondirent à l'appel : et quelques-uns boitaient pour être tombés dans des pièges, et d'autres traînaient une patte

fracassée par un coup de feu, d'autres encore étaient galeux pour avoir mangé des nourritures immondes, et beaucoup manquaient. Mais ceux qui restèrent vinrent au Rocher du Conseil, et là, ils virent la peau zébrée de Shere Khan étendue sur la pierre, et les énormes griffes qui pendaient au bout des pattes vidées.

— Regardez bien, ô loups ! Ai-je tenu parole ? dit Mowgli.

Et les loups aboyèrent : Oui. Et l'un d'eux, tout déchiré de blessures, hurla :

— Ô Akela ! conduis-nous de nouveau. Ô Toi, Petit d'Homme ! conduis-nous aussi : nous en avons assez de vivre sans lois, et nous voulons redevenir le Peuple Libre.

— Non, ronronna Bagheera, cela ne se peut pas. Et si, repus, la folie va vous reprendre ? Ce n'est pas pour rien que vous êtes appelés le Peuple Libre. Vous avez lutté pour la liberté, elle vous appartient. Mangez-la, ô loups !

— Le Clan des hommes et le Clan des loups m'ont repoussé, dit Mowgli. Maintenant, je chasserai seul dans la Jungle.

— Et nous chasserons avec toi ! dirent les quatre louveteaux.

Mowgli s'en alla et, dès ce jour, il chassa dans la jungle avec les quatre petits. Mais il ne fut pas toujours seul, car, au bout de quelques années, il devint homme et se maria.

Mais c'est là une histoire pour les grandes personnes.

* * *

Vous devez vous rappeler que Mowgli, après avoir cloué la peau de Shere Khan au Rocher du Conseil, déclara aux loups du Clan de Seeonee demeurés près de lui que, dorénavant, il chasserait seul dans la Jungle ; et les quatre enfants de Mère Louve et Père Loup dirent qu'ils chasseraient avec lui. Mais ce n'est pas chose facile de changer sa vie du jour au lendemain, surtout dans la Jungle. La première chose que fit Mowgli, quand les membres du Clan désorganisé se furent esquivés, fut de gagner la caverne de ses frères, et d'y dormir un jour et une nuit. Puis il entreprit de raconter à Mère Louve et à Père Loup tout ce qu'ils pouvaient comprendre de ses aventures parmi les hommes ; et, lorsqu'il fit jouer dans le soleil du matin la lame de son couteau (le même qui avait servi à écorcher Shere Khan), ils convinrent qu'il avait appris quelque chose. C'est alors qu'Akela et Frère Gris durent expliquer la part qu'ils avaient prise à la grande conduite des buffles dans le ravin ; et Baloo monta cahin-caha la colline pour entendre toute l'histoire, tandis que Bagheera se grattait de plaisir des pieds à la tête en voyant de quelle façon Mowgli avait mené sa campagne.

Le soleil était déjà haut dans le ciel, et personne ne songeait à dormir. De temps en temps Mère Louve levait son nez pour renifler avec satisfaction une bonne prise d'air, lorsque le vent lui apportait l'odeur de la peau de tigre étendue sur le Rocher du Conseil.

— Sans Akela et Frère Gris que voilà, dit Mowgli pour finir, je n'aurais pu rien faire. Oh ! mère, mère ! Si tu avais vu les taureaux bleus dégringoler le ravin, ou se presser entre les barrières quand le Clan des Hommes me jetait des pierres !

— Pour ce qui est des pierres, je suis bien aise de n'avoir rien vu, dit Mère Louve avec roideur. Je n'ai pas l'habitude, moi, de permettre qu'on donne la chasse à mes petits comme à des chacals. Il aurait fallu que le Clan des Hommes me payât cela. Mais j'aurais épargné la femme qui t'a donné le lait. Oui, je n'aurais épargné qu'elle.

— Paix, paix, Raksha ! dit paresseusement Père Loup. Notre grenouille est revenue — si sage que son propre père est obligé de lui lécher les pieds. Et qu'est-ce qu'une égratignure de plus ou de moins à la tête ? Laisse l'Homme en paix.

Baloo et Bagheera firent écho.

— Laissez l'Homme en paix.

Mowgli, la tête sur l'épaule de Mère Louve, dit avec un sourire heureux que, pour sa part, il souhaitait de ne jamais plus voir, entendre ou sentir l'Homme de nouveau.

— Mais, que feras-tu, dit Akela, en dressant une oreille, que feras-tu si les hommes ne te laissent pas en paix toi-même, Petit Frère ?

— Nous sommes cinq, répondit Frère Gris, en faisant du regard le tour de l'assemblée — et ses mâchoires claquèrent sur le dernier mot.

— Nous aussi pourrions prendre part à cette chasse, dit Bagheera, avec un petit *switch-switch* de la queue, en regardant Baloo. Mais pourquoi songer à l'Homme

maintenant, Akela ?

— Voici, répondit le Solitaire. Lorsque la peau de ce voleur jaune eut été pendue sur le rocher, je suis retourné tout le long de notre piste jusqu'au village, les pieds dans mes empreintes, en faisant des crochets et me couchant, pour laisser une piste mêlée dans le cas où on voudrait nous suivre. Mais, quand j'eus tellement brouillé la piste que c'est à peine si je la reconnaissais moi-même, Mang, la Chauve-Souris, vint en voletant parmi les arbres, et se suspendit au-dessus de moi :

— Le village du Clan des Hommes, d'où l'on a chassé le Petit d'Homme, bourdonne comme un nid de frelons, dit-elle.

— Oui, fit Mowgli avec un petit rire. C'est un joli caillou que je leur ai lancé là !

Il s'était souvent amusé à jeter des fruits mûrs de pawpaws dans les nids de frelons, quitte à courir à la mare la plus proche avant que les frelons pussent l'attraper.

— Je demandai à Mang ce qu'elle avait vu. Elle me répondit que la Fleur Rouge s'épanouissait à la barrière du village, et que les hommes armés de fusils étaient assis autour. Or, je sais et j'ai bonne raison de savoir — ici Akela regarda les vieilles cicatrices de ses flancs et de ses côtes que lorsqu'un homme porte un fusil, ça n'est pas seulement pour le plaisir. Tout à l'heure, Petit Frère, un homme armé d'un fusil suivra notre piste — s'il n'est pas, ma foi, déjà dessus.

— Et pourquoi ? Les hommes m'ont chassé. Que veulent-ils de plus ? dit Mowgli avec colère.

— Tu es un homme, Petit Frère, répartit Akela. Ce n'est pas à nous, les chasseurs libres, de t'apprendre ce que font tes frères, ou pourquoi.

Le temps à peine de ramasser sa patte, et le couteau se fichait profondément en terre juste au-dessous. Mowgli avait frappé si lestement que nul œil humain ordinaire n'eût pu suivre son geste. Mais Akela était un loup ; or, le chien lui-même, si dégénéré du loup, son ancêtre sauvage, s'éveille à temps du plus profond sommeil au contact d'une roue de charrette à son flanc, et, avant que la roue soit sur lui, s'est mis, d'un bond, hors de danger.

— Une autre fois, dit Mowgli tranquillement, en remettant le couteau dans sa gaine, tâche de parler du Clan des Hommes et de Mowgli en deux fois au lieu d'une.

— Phff ! Voilà une dent tranchante, dit Akela en flairant l'entaille que la lame avait faite dans le sol ; mais ton séjour dans le Clan des Hommes t'a gâté le coup d'œil, Petit Frère. J'aurais tué un chevreuil dans le temps que tu frappais.

Bagheera sauta sur ses pattes, leva la tête de toute la longueur de son cou, renifla, et chaque courbe de son corps sembla se figer. Frère Gris suivit lestement son exemple, en se tenant un peu sur la gauche pour prendre le vent qui venait de droite, tandis qu'Akela, en trois bonds, remontait le vent de cinquante mètres, et, à demi tapi sur le sol, tombait aussi en arrêt. Mowgli les

regardait avec envie. Il connaissait les choses à l'odorat comme peu d'êtres humains l'auraient pu faire, mais il n'atteignait pas à cette délicatesse d'un nez de la Jungle, aussi fine qu'une détente de gâchette à un cheveu près ; et ses trois mois dans le village enfumé l'avaient mis déplorablement en retard. Cependant, il mouilla son doigt, le frotta sur son nez, et se dressa, cherchant à prendre le vent le plus haut, le plus faible peut-être, mais le plus sûr.

— L'Homme ! gronda Akela, en se ramassant sur ses hanches.

— Buldeo ! dit Mowgli, en se rasseyant. Il suit notre trace, et voici, là-bas, son fusil qui brille au soleil. Regardez !

Ce n'avait été qu'une éclaboussure de lumière, pendant une fraction de seconde, sur les montures de cuivre du vieux mousquet ; mais rien, dans la Jungle, n'a proprement ce clignement d'éclair, sauf lorsque les nuages se poursuivent dans le ciel. Alors un éclat de mica, la moindre flaque d'eau, ou même une feuille d'arbre plus vernie, flamboieront comme un héliographe. Or, ce jour-là, il n'y avait pas de nuages ni de vent.

— Je savais bien que les hommes suivraient, dit Akela triomphant. Ce n'est pas pour rien que j'ai conduit le Clan !

Les quatre frères de Mowgli ne dirent rien, mais disparurent en rampant et semblèrent se fondre parmi les ronces et les broussailles vers le bas de la colline.

— Où allez-vous, vous autres, et sans ordres ? héla Mowgli.

— Chut ! nous roulerons son crâne ici avant midi ! répondit Frère Gris.

— Ici ! Ici ! et couchez là ! L'Homme ne mange pas l'Homme ! cria Mowgli à tue-tête.

— Qui donc était un loup tout à l'heure encore ? Qui donc m'a lancé le couteau parce que je l'avais pris pour un homme ? dit Akela, tandis que les Quatre revenaient et s'asseyaient d'un air maussade.

— Ai-je des raisons à donner pour tout ce qu'il me plaît de faire ? s'exclama furieusement Mowgli.

— Voilà l'Homme ! C'est bien l'Homme qui parle là ! murmura Bagheera dans ses favoris. C'est ainsi que les hommes parlaient devant les cages du roi, à Oodeypore. Nous autres, de la Jungle, nous savons que, de tous, l'Homme est le plus sage. Pourtant, à en croire nos oreilles, nous devrions juger qu'il n'y a pas d'être plus fou.

Élevant la voix, elle ajouta :

— En ceci le Petit d'Homme a raison. Les hommes chassent par bandes. En tuer un avant de savoir ce que feront les autres, c'est de mauvaise chasse. Allons voir d'abord ce que cet homme-là nous veut.

— Nous n'y allons pas, grommela Frère Gris. Chasse tout seul, Petit Frère. Nous

autres, nous savons ce que nous voulons ! Le crâne serait déjà prêt à rapporter maintenant !

Mowgli promenait son regard de l'un à l'autre de ses amis, la poitrine gonflée et les yeux pleins de larmes. Il fit un pas en avant, et, tombant sur un genou :

— Je ne sais donc pas ce que je veux ? dit-il. Regardez-moi.

Ils le regardèrent avec malaise ; puis, comme leurs yeux fuyaient les siens, il les provoqua de la voix, les rappelant et rappelant encore, jusqu'à ce que sur leur corps tout leur poil se hérissât et qu'ils tremblassent de tous leurs membres, tandis qu'il les fixait de plus en plus tenacement :

— Maintenant, dit-il, de nous cinq, qui est le chef ?

— Tu es le chef, Petit Frère, dit Frère Gris.

Et il lécha le pied de Mowgli.

— Suivez, alors !...

Et tous quatre suivirent sur ses talons, la queue entre les jambes.

— Voilà ce que c'est d'avoir vécu dans le Clan des Hommes, dit Bagheera, en se glissant derrière eux. Il y a maintenant dans la Jungle quelque chose de plus que la Loi de la Jungle, Baloo.

Le vieil Ours ne dit rien, mais il n'en pensait pas moins.

Mowgli coupa sans bruit à travers la Jungle comme pour tomber à angle droit sur le chemin de Buldeo, jusqu'au moment où, écartant la brousse, il vit le vieil homme, son mousquet sur l'épaule, qui remontait au petit trot la trace de l'avant-veille.

Vous vous rappelez sans doute qu'en quittant le village, Mowgli portait sur ses épaules la lourde peau saignante de Shere Khan, pendant qu'Akela et Frère Gris trottaient derrière ; la piste était donc des plus nettement marquée. En ce moment Buldeo arrivait à l'endroit où Akela était retourné, comme vous le savez, et l'avait brouillée à dessein. Alors, il s'assit, toussa et bougonna ; puis il poussa de petites pointes et tourna dans la Jungle, cherchant à relever la trace ; et, tout ce temps-là, il était à un jet de pierre de ceux qui l'épiaient. Personne ne fait moins de bruit qu'un loup lorsqu'il ne se soucie pas d'être entendu ; et, quant à Mowgli, bien que, de l'avis des loups, il se mût comme un lourdaud, il pouvait aller et venir plus léger qu'une ombre.

Ils cernaient le vieil homme, comme une bande de marsouins un steamer à toute vitesse ; et, ce faisant, ils ne se gênaient pas pour causer, car le diapason de leur langage vibrait au-dessous des sons les plus bas que, sans habitude, un être humain puisse entendre. À l'autre extrémité de la gamme, c'est le cri aigu de Mang, la Chauve-Souris, que beaucoup de gens ne peuvent percevoir : de là part l'échelle des sons qui servent de langage à tous les oiseaux, chauves-souris et insectes.

— C'est plus drôle que n'importe quelle chasse, dit Frère Gris, comme Buldeo se baissait, regardait attentivement le sol, et soufflait. Il a l'air d'un porc égaré dans les jungles du bord de l'eau. Que dit-il ?

Buldeo grommelait quelque chose d'un air féroce. Mowgli traduisit :

— Il dit qu'il faut que des meutes de loups aient dansé autour de moi ! Il dit qu'il n'a jamais vu de piste pareille de sa vie. Il dit qu'il est fatigué.

— Il a le temps de se reposer avant de retrouver la trace ! dit froidement Bagheera, en se coulant autour d'un arbre, dans cette partie de cache-cache qu'ils étaient en train de jouer. Éh ! mais, que fait-il avec ses doigts maigres ?

— Il mange ou bien il souffle de la fumée par la bouche. Les hommes jouent toujours avec leur bouche, dit Mowgli. Et les traqueurs silencieux virent le bonhomme bourrer une pipe à eau, l'allumer et en tirer une bouffée ; et ils prirent note de l'odeur du tabac pour être sûrs de reconnaître Buldeo, le cas échéant, par la nuit la plus noire.

Un petit groupe de charbonniers descendit alors le sentier et fit halte, naturellement, pour parler à Buldeo dont la renommée, comme chasseur, s'étendait à vingt milles à la ronde. Ils s'assirent tous pour fumer, tandis que Bagheera et les autres venaient tout près au guet, et que Buldeo se mettait à raconter d'un bout à l'autre l'histoire de Mowgli, l'Enfant-Démon, avec force embellissements et inventions : comment c'était lui, Buldeo, qui avait réellement tué Shere Khan ; comment Mowgli s'était changé en loup et avait lutté avec lui tout l'après-midi, puis avait repris sa forme de garçon et ensorcelé le fusil de Buldeo de façon que la balle déviât, lorsqu'il avait visé Mowgli, et allât tuer un de ses propres buffles ; comment enfin le village, le connaissant pour le chasseur le plus brave de Seeonee, l'avait envoyé pour tuer cet Enfant-Démon. Mais pendant ce temps-là le village avait empoigné Messua et son mari, qui étaient sans aucun doute le père et la mère de cet Enfant-Démon, et les avait barricadés dans leur propre hutte. On ne tarderait pas à les soumettre à la torture pour leur faire avouer qu'ils étaient sorcier et sorcière, et alors on les brûlerait vifs.

— Quand ? dirent les charbonniers, qui auraient fort aimé ne pas manquer la cérémonie.

Buldeo répondit qu'on ne ferait rien avant son retour, le village désirant qu'il commençât par tuer l'Enfant de Jungle. Cela fait on disposerait de Messua et de son mari, et le village se partagerait leurs terres et leurs buffles. Et les buffles du mari de Messua étaient même remarquablement beaux. C'était faire œuvre pie, pensait Buldeo, que de détruire les sorciers ; et des gens qui recevaient chez eux ces Enfants-Loups échappés de la Jungle appartenaient clairement à la pire espèce de sorciers.

Mais, disaient les charbonniers, qu'arriverait-il si les Anglais entendaient parler de cela ? Les Anglais, leur avait-on dit, étaient des gens absolument fous, qui ne laisseraient pas d'honnêtes fermiers tuer leurs sorciers en paix.

Éh bien, quoi ! disait Buldeo, le chef du village raconterait que Messua et son mari étaient morts de la dent d'un serpent. Tout était arrangé, la seule chose à

faire maintenant était de tuer l'Enfant-Loup. N'avaient-ils pas rencontré, par hasard, quelque chose d'approchant ?

Les charbonniers jetèrent autour d'eux des regards circonspects, et remercièrent leur bonne étoile de n'avoir rien rencontré de pareil ; mais ils ne doutaient pas qu'un homme aussi brave que Buldeo ne pût le découvrir, si cela était au pouvoir d'hommes au monde. Le soleil baissait déjà et ils avaient quelque idée de pousser jusqu'au village de Buldeo pour voir la méchante sorcière. Buldeo répondit que sans doute c'était son devoir de tuer l'Enfant-Démon, mais qu'il ne pouvait songer à laisser, sans les escorter, des gens désarmés traverser une Jungle d'où pouvait à chaque instant surgir le Loup-Diable. En conséquence, il les accompagnerait, et si l'Enfant des sorciers apparaissait, eh bien ! il leur montrerait comment le meilleur chasseur de Seonee traitait de pareils monstres. Le brahmane, affirmait-il, lui avait donné contre la créature un charme qui garantissait de tout accident.

— Que dit-il, que dit-il ? que dit-il ? répétaient les Loups toutes les deux minutes.

Et Mowgli traduisait, jusqu'à la partie de l'histoire un peu trop difficile pour lui, concernant les sorciers alors, il dit que l'homme et la femme qui avaient été si bons à son égard étaient pris dans une trappe.

— Les hommes prennent donc les hommes dans des trappes ? demanda Frère Gris.

— À ce qu'il dit ! Je ne comprends rien à leur conversation. Ce sont tous fous ensemble. Comment, à cause de moi, enferme-t-on Messua et son mari dans une trappe, et que signifie tout ce bavardage à propos de la Fleur Rouge ? Il faut que j'aie l'œil à cela. Quoi qu'ils veuillent faire à Messua, ils ne feront rien avant le retour de Buldeo. Aussi...

Mowgli réfléchit profondément, les doigts jouant avec le manche de son couteau, tandis que Buldeo et les charbonniers s'éloignaient très vaillamment en file indienne.

— Je rentre droit au Clan des Hommes, dit Mowgli à la fin.

— Et ceux-là ? dit Frère Gris, avec un regard affamé vers les dos bronzés des charbonniers.

— Chantez-leur une petite chanson pour les reconduire, ricana Mowgli. Je ne veux pas d'eux à la barrière du village avant la nuit. Pouvez-vous les garder ?

Frère Gris montra ses dents blanches avec une moue de mépris.

— Nous pouvons les faire tourner et retourner sur eux-mêmes comme des chèvres au piquet, si je connais l'Homme.

— Je n'en demande pas tant. Chantez-leur une petite chanson, de peur qu'ils ne s'ennuient en route ; et tu sais, Frère Gris, la chanson n'a pas besoin d'être des plus tendres. Va avec eux, Bagheera, pour renforcer cette chanson. À la tombée de la nuit, rejoignez-moi près du village. Frère Gris connaît l'endroit.

— Ce n'est pas une mince besogne que de traquer pour un Petit d'Homme. Quand vais-je dormir ? dit Bagheera, en bâillant, bien qu'on eût pu lire dans ses yeux combien le jeu la ravissait. Moi, chanter pour ces gaillards tout nus ! Bah ! essayons.

Elle baissa la tête pour donner au son toute sa portée et poussa un long, long « bonne chasse » — un appel de minuit en plein jour, très suffisamment redoutable pour commencer. Mowgli l'entendit rouler, monter, retomber et s'éteindre derrière lui en une sorte de plainte à faire froid dans le dos, et se mit à rire tout seul en courant à travers la Jungle.

Il pouvait voir les charbonniers serrés en peloton, tandis que le canon du fusil de Buldeo oscillait, comme une feuille de bananier, aux quatre points cardinaux. Frère Gris, alors, lança le *Yalahi ! Yalaha !* l'appel de la chasse au chevreuil, lorsque le Clan court le Nilghai, la grosse vache bleue, et cela semblait s'élever des confins de la terre, se rapprochait, se rapprochait, pour finir en un cri déchirant coupé net. Les trois autres répondirent, si bien que Mowgli même eût juré que le Clan tout entier donnait à pleine gorge ; puis tous à la fois entonnèrent la magnifique Chanson du Matin dans la Jungle, sans omettre une des variations, des fioritures et des notes d'agrément que sait moduler la voix bien timbrée d'un vrai loup du Clan. En voici une interprétation grossière, mais il faut en imaginer l'effet lorsqu'elle rompt le silence de l'après-midi dans la Jungle :

Mais aucune traduction n'en peut rendre l'effet, ni le glapissement de mépris dont les Quatre en soulignaient chaque note au craquement des branches dans les arbres, comme les hommes y grimpaient en hâte, et comme Buldeo commençait à répéter des formules d'incantations et de magie. Ensuite les frères se couchèrent pour dormir ; car pareils à tout ceux qui n'ont à compter, pour vivre, que sur leur propre effort, ils étaient d'esprit méthodique ; et personne ne travaille bien sans sommeil.

Entre-temps Mowgli dévorait les milles, à raison de neuf à l'heure, d'un trot preste et cadencé, heureux de se retrouver en forme après tant de longs mois à l'étroit parmi les hommes. Sa première idée était de tirer Messua et son mari de la trappe. Plus tard, se promit-il, il commencerait à payer ses dettes au village, et largement.

C'est à la lueur du crépuscule qu'il revit les pâturages bien connus, et le *dhâk* sous lequel Frère Gris l'avait attendu le matin du jour où il tua Shere Khan. Tout irrité qu'il fût contre la race entière des hommes et leur société, quelque chose lui serra la gorge et son souffle s'arrêta quand il aperçut les toits du village. Il remarqua que tout le monde était rentré des champs plus tôt que d'habitude, et qu'au lieu d'aller préparer leur repas du soir ils formaient un rassemblement sous l'arbre de la place, bavardant et criant.

— Il faut que les hommes soient toujours à tendre des trappes aux hommes, dit Mowgli, ou bien ils ne seraient pas contents. Il y a deux nuits, c'était Mowgli — mais cette nuit-là semble déjà vieille de plusieurs Pluies. Ce soir, c'est Messua et son homme. Demain, et beaucoup d'autres soirs encore, ce sera de nouveau le

tour de Mowgli.

Il se coula le long de la partie extérieure du mur, jusqu'à la hutte de Messua, et regarda par la fenêtre dans la chambre. Messua gisait, bâillonnée, pieds et mains liés, la poitrine oppressée, et poussant de sourds gémissements ; son mari était attaché au bois du lit peinturluré. La porte de la hutte, qui ouvrait sur la rue, était hermétiquement fermée, et trois ou quatre individus, assis devant, s'y tenaient le dos appuyé.

Mowgli connaissait fort bien les us et coutumes des villageois. Sa raison lui démontrait que tant qu'ils seraient en train de manger, de causer et de fumer, ils ne penseraient pas à faire autre chose, mais que, aussitôt repus, ils commenceraient à devenir dangereux. Buldeo serait de retour avant longtemps, et si son escorte avait fait son devoir, il aurait une histoire des plus intéressantes à raconter. Sur quoi il pénétra dans la hutte par la fenêtre, et, se penchant sur l'homme et sur la femme, il coupa leurs liens, les débarrassa de leurs bâillons, puis regarda autour de lui s'il n'y avait pas un peu de lait.

Messua était à moitié folle de souffrance et de peur (on l'avait battue et lapidée toute la matinée), et Mowgli n'eut que le temps de lui mettre la main sur la bouche pour étouffer son cri. Son mari n'était qu'abasourdi et furieux il restait assis à enlever la poussière et les débris de toutes sortes de sa barbe à demi arrachée.

— Je savais, je savais qu'il viendrait, sanglota enfin Messua. Maintenant, je vois bien qu'il est mon fils.

Et elle pressa Mowgli sur son cœur. Jusqu'alors Mowgli n'avait rien perdu de son sang-froid ; mais à ce moment il se mit, ce qui le surprit très fort, à trembler de la tête aux pieds.

— Que signifient ces liens ? Pourquoi t'ont-ils attachée ? demanda-t-il après une pause.

— Afin de la mettre à mort parce qu'elle a fait de toi son fils, rien de plus ! dit l'Homme d'un air sombre. Regarde ! Je saigne.

Messua ne dit rien, mais c'étaient ses blessures, à elle, que regardait Mowgli, et ils entendirent ses dents grincer lorsqu'il aperçut le sang.

— Qui a fait cela ? dit-il. Il faut qu'il le paie.

— C'est tout le village. J'étais trop riche. J'avais trop de bétail. Voilà comment nous sommes des sorciers, elle et moi, pour t'avoir donné asile.

— Je ne comprends pas. Laisse Messua me raconter la chose.

— Je t'ai donné du lait, Nathoo ; t'en souviens-tu ? dit Messua timidement. Parce que tu étais mon fils que le Tigre avait pris, et parce que je t'aimais très tendrement. Ils ont dit que j'étais ta mère, la mère d'un démon, et que pour cela je méritais la mort.

— Et qu'est-ce qu'un démon ? demanda Mowgli. La Mort, je l'ai vue.

L'Homme leva un regard lugubre sous ses sourcils ; mais Messua se prit à rire :

— Tu vois, dit-elle à son mari, je savais, je t'ai dit que ce n'était pas un sorcier ! C'est mon fils, mon fils !

— Fils ou sorcier, cela nous avance bien ! répondit l'Homme. Nous pouvons nous considérer déjà comme morts.

— Voici, là-bas, la route à travers la Jungle, dit Mowgli en étendant le bras par la fenêtre. Vos mains et vos pieds sont libres. Allez, maintenant.

— Nous ne connaissons pas la Jungle, mon fils, comme... comme tu la connais, commença Messua. Je ne crois pas que je pourrais aller loin.

— Et les hommes et les femmes seraient vite sur notre dos pour nous traîner ici de nouveau, dit le mari.

— Hum ! dit Mowgli, en chatouillant la paume de sa main avec la pointe de son couteau. Je ne veux de mal à personne de ce village, mais je crois qu'ils ne te retiendront pas. Dans un instant ils auront trop à penser. Ah !

Il leva la tête et prêta l'oreille à des cris et des piétinements au-dehors.

— Ils ont donc enfin laissé rentrer Buldeo !

— On l'a envoyé ce matin pour te tuer, pleura Messua. L'as-tu rencontré ?

— Oui, — nous — je l'ai rencontré. Il a une histoire à dire : et pendant qu'il jase on a le temps de faire beaucoup. Mais, d'abord, il faut que je connaisse leurs intentions. Voyez où vous voulez aller. Vous me le direz quand je reviendrai.

Il bondit par la fenêtre et longea de nouveau en courant le mur du village jusqu'à portée d'oreille de la foule rassemblée sous le pipal. Buldeo, couché sur le sol, toussait et gémissait, pendant que chacun lui posait des questions. Les cheveux tombés sur les épaules, les pieds et les jambes écorchés d'avoir grimpé aux arbres, il pouvait à peine parler ; mais il sentait vivement l'importance de sa situation. De temps en temps il disait quelque chose au sujet de diables, de chansons de diables et d'enchantements magiques, juste de quoi donner à la foule un avant-goût de ce qui allait suivre. Puis il demanda de l'eau.

— Bah ! dit Mowgli. Bavardage, bavardage ! Des mots et encore des mots. Les hommes sont frères des *Bandar-log*. D'abord il lui faut de l'eau pour se laver la bouche, ensuite de la fumée à souffler et, quand il en a fini avec cela, il a encore son histoire à raconter. Ce sont vraiment gens très sages, les hommes. Ils ne laisseront personne pour garder Messua tant qu'ils n'auront pas les oreilles farcies des contes de Buldeo. Et moi, voilà que je deviens aussi paresseux que ces gens-ci.

Il secoua sa torpeur et se glissa de nouveau jusqu'à la hutte. Au moment où il atteignait la fenêtre, il sentit qu'on lui touchait le pied.

— Mère, dit-il, car il connaissait bien la caresse de cette langue-là, que fais-tu, toi, ici ?

— J'ai entendu chanter mes enfants à travers les bois, et j'ai suivi celui que j'aime le mieux. Petite Grenouille, je me suis mis en tête de voir cette femme qui t'a donné du lait, dit Mère Louve tout humide de rosée.

— Ils l'ont liée, et ils veulent la tuer. J'ai coupé ses liens et elle s'en ira avec son homme à travers la Jungle.

— Je suivrai aussi. Je suis vieille, mais il me reste des dents.

Mère Louve se dressa sur ses pattes de derrière et regarda par la fenêtre dans l'obscurité de la hutte. Au bout d'une minute elle retomba sans bruit sur ses pattes, et tout ce qu'elle dit fut :

— Je t'ai donné ton premier lait, mais Bagheera a raison : l'Homme, à la fin, retourne à l'Homme.

— Possible ! dit Mowgli d'un air peu gracieux, mais, ce soir, je suis très loin de cette piste-là. Attends ici, et qu'elle ne te voie pas.

— Toi, tu n'as jamais eu peur de moi, Petite Grenouille, dit Mère Louve en reculant dans les herbes où elle disparut, soudain effacée, comme elle savait faire.

— Et maintenant, dit gaiement Mowgli en sautant de nouveau dans la hutte, les voilà tous assis autour de Buldeo qui leur raconte ce qui n'est pas arrivé. Quand il aura fini de bavarder, ils disent que sûrement ils viendront ici avec la Fleur, avec du feu pour vous brûler tous les deux. Et alors ?

— J'ai parlé à mon homme, dit Messua. Khanhiwara est à trente milles d'ici, mais à Khanhiwara nous pouvons trouver les Anglais...

— Et de quel Clan sont-ils ? demanda Mowgli.

— Je ne sais pas. Ce sont des Blancs, et on prétend qu'ils gouvernent tout le pays, et qu'ils ne souffrent pas qu'on s'entre-brûle ni qu'on se batte les uns les autres sans témoins. Si nous pouvons parvenir là cette nuit, nous vivrons. Autrement il nous faut mourir.

— Vivez alors. Personne ne passera la barrière ce soir. Mais lui, que fait-il ?

Le mari de Messua, à quatre pattes, était en train de creuser la terre dans un coin de la hutte.

— C'est son peu d'argent, dit Messua. Nous ne pouvons emporter rien d'autre...

— Ah, oui ! Cette chose qui passe de main en main et ne se réchauffe jamais. Est-ce qu'on en a besoin ailleurs aussi ? demanda Mowgli.

L'Homme le fixa d'un œil courroucé :

— C'est un fou, et non un démon, murmura-t-il. Avec l'argent je peux acheter un cheval. Nous sommes trop meurtris pour marcher bien loin, et le village sera sur nos talons dans une heure.

— Je vous dis qu'ils ne vous suivront pas jusqu'à ce qu'il me plaise ; mais l'idée du cheval a du bon, car Messua est fatiguée.

Le mari se releva et noua les dernières roupies dans sa ceinture. Mowgli aida Messua à franchir la fenêtre, et l'air frais de la nuit la raviva un peu. Mais la Jungle, à la lueur des étoiles, semblait aussi sombre que terrible.

— Vous connaissez le chemin de Khanhiwara ? chuchota Mowgli.

Ils firent signe que oui.

— Bien. Souvenez-vous, maintenant, qu'il ne faut pas avoir peur. Vous n'avez pas besoin non plus de vous presser. Seulement, seulement, il se peut que vous entendiez quelque petite chanson dans la Jungle devant et derrière vous.

— Crois-tu que, sans la peur d'être brûlés, nous nous risquerions la nuit dans la Jungle ? Il vaut mieux être tué par les bêtes que par les hommes, dit le mari de Messua.

Quant à Messua, elle regarda Mowgli et sourit.

— Je dis, continua Mowgli, sur le ton de Baloo répétant pour la centième fois à un petit inattentif quelque vieille Loi de Jungle, je dis que personne dans la Jungle ne montrera une dent ni n'avancera une patte contre vous. Homme ni bête ne vous arrêtera jusqu'à ce que vous soyez en vue de Khanhiwara. On montera la garde autour de vous.

Il se retourna vers Messua avec vivacité :

— Il ne me croit pas, lui ; mais toi, tu me crois, n'est-ce pas ?

— Oui, sûrement, mon fils. Homme, fantôme ou loup de la Jungle, je te crois.

— Il aura peur, lui, quand il entendra mon peuple chanter. Toi, tu sauras et tu comprendras. Allez maintenant, et doucement, car il est inutile de se dépêcher : les barrières sont closes.

Messua se jeta en sanglotant aux pieds de Mowgli, mais il la releva vivement avec un frisson. Alors elle se pendit à son cou en lui donnant tous les noms de tendresse et de bénédiction qu'elle pouvait retrouver, pendant que son mari, couvrant ses propres champs d'un regard d'envie, disait :

— *Si nous atteignons Khanhiwara, et que j'arrive à l'oreille des Anglais, je ferai au Brahmane, au vieux Buldeo et aux autres un procès qui mangera ce village jusqu'aux os. Ils me paieront deux fois mes champs en friche, et mes buffles mal nourris. Je veux une grande justice.*

Mowgli se prit à rire :

— Je ne sais pas ce que c'est que votre justice, mais... revenez aux Pluies prochaines voir ce qui restera.

Ils s'éloignèrent du côté de la Jungle, et Mère Louve bondit hors de sa cachette.

— Suis-les ! dit Mowgli, et veille à ce que toute la Jungle sache qu'ils doivent tous deux passer sains et saufs. Donne un peu de la voix. Je voudrais appeler Bagheera.

Long et grave un hurlement s'éleva, puis retomba, et Mowgli vit le mari de Messua hésiter et se retourner, prêt à courir pour regagner la hutte.

— Allez ! cria Mowgli avec bonne humeur. Je vous l'ai dit, qu'il y aurait peut-être de la musique. Cet appel vous suivra jusqu'à Khanhiwara. C'est la Faveur de la Jungle.

Messua exhorta son mari à marcher de l'avant, et l'obscurité se refermait sur eux et sur Mère Louve comme Bagheera se levait, presque sous les pieds de Mowgli, toute tremblante de délices à l'arrivée de la nuit qui rend le peuple des Jungles fou.

— J'ai honte de tes frères, dit-elle, en filant.

— Quoi ? N'ont-ils pas bien chanté pour Buldeo ? dit Mowgli.

— Oh ! trop bien ! trop bien ! Ils m'ont fait à moi-même oublier mon orgueil, et, par la Serrure Brisée qui m'a faite libre, je suis partie chantant à travers la Jungle comme si je quêtais l'amour au printemps ! Ne nous as-tu pas entendus ?

— J'avais d'autre gibier sur pied. Demande à Buldeo si la chanson lui a plu. Mais où sont les Quatre ? Je ne veux pas que personne du Clan des Hommes passe les barrières cette nuit.

— Quel besoin des Quatre, alors ? dit Bagheera, en levant les pattes l'une après l'autre, les yeux flamboyants, son rouet vibrant plus haut que jamais. Je peux les retenir, Petit Frère. Va-t-on tuer enfin ? Ces chansons, ces hommes qui grimpaient aux arbres, tout cela m'a mis en goût. Qu'est-ce que l'Homme pour qu'on s'en soucie, ce bêcheur brun, tout nu, sans poils ni crocs, ce mangeur de terre ! je l'ai suivi tout le jour, à midi, sous le soleil blanc. Je l'ai mené en troupeau, comme les loups mènent une harde. Je suis Bagheera ! Bagheera ! Bagheera ! Et comme je danse avec mon ombre, ainsi je dansais avec ces hommes. Regarde !

La grande Panthère sauta, comme saute un jeune chat pour attraper une feuille morte qui tournoie au-dessus de sa tête, frappa de droite et de gauche dans le vide, où l'air fouetté sonna, et elle retomba sans bruit sur ses pattes, pour ressauter de plus belle, tout en s'accompagnant d'un bruit, demi-ronron, demi-grondement, qui s'enflait de volume comme un ronflement de vapeur dans une chaudière.

— Je suis Bagheera, dans la Jungle, dans la nuit, et je sens ma force en moi. Qui

donc arrêterait mon élan ? Petit d'Homme, un coup de ma patte, et la tête écrasée serait là, aussi plate qu'une grenouille morte en été.

— Essaie donc ! fit Mowgli dans le dialecte du village, non plus, cette fois, dans le langage de la Jungle.

Les mots humains arrêtaient Bagheera court, ses hanches frissonnantes fléchies sous le poids de son corps, sa tête juste au niveau de celle de Mowgli. Une fois de plus Mowgli fixa son regard, comme il avait fait aux jeunes loups rebelles, en plein au fond des yeux de vert béryl, jusqu'à ce que la lueur rouge transparue derrière la prunelle verte s'éteignît comme le feu d'un phare qui s'éclipse à vingt milles en mer, jusqu'à ce que ces yeux s'abaissassent vers le sol, et avec eux, la grosse tête, plus bas, plus bas encore, et qu'une langue rouge vînt râper le cou-de-pied de Mowgli.

— Frère, Frère, Frère ! murmura le garçon, en promenant une caresse rythmée et légère tout le long du dos qui s'arquait. Calme-toi, calme-toi ! C'est la faute de la nuit, et non pas ta faute.

— C'étaient les senteurs de la nuit, dit Bagheera d'une voix contrite. Tout cet air parle à voix haute pour moi. Mais toi, comment sais-tu ?

L'air autour d'un village hindou est naturellement plein de toutes sortes de senteurs, et, pour des créatures qui ne pensent guère que par le nez, les odeurs sont aussi affolantes que pour les êtres humains la musique et les breuvages. Mowgli caressa, quelques minutes encore, Bagheera, laquelle se coucha sur le sol, tel un chat devant l'âtre, les pattes repliées sous la poitrine et les yeux mi-clos.

— Tu es de la Jungle, et tu n'es *pas* de la Jungle, dit Bagheera enfin. Et je ne suis qu'une panthère noire. Mais je t'aime, Petit Frère.

— Ils mettent le temps à leur conversation, sous l'arbre, dit Mowgli sans prêter attention à ces derniers mots. Buldeo doit leur avoir fait plus d'un conte. Bientôt ils vont venir pour tirer de la trappe la femme et son homme, et les mettre dans la. Fleur Rouge. Ils trouveront la trappe levée. Ah ! Ah !

— Bien mieux, écoute, dit Bagheera. Mon sang est maintenant calmé, je n'ai plus de fièvre. Que ce soit moi qu'ils trouvent là ! Il n'y en aura guère pour quitter leurs maisons après m'avoir vue. Ce n'est pas la première fois que j'aurai été en cage ; et je ne pense pas que moi, on m'attache avec des cordes.

— Sois sage, alors, dit en riant Mowgli.

Car il commençait à se sentir aussi téméraire que la Panthère qui se glissait dans la hutte.

— Pouah ! souffla Bagheera, cela empeste l'Homme ici ! Mais voici un lit tout pareil à celui qu'on me donnait pour dormir dans les cages du Roi à Oodeypore. Allons, je me couche.

Mowgli entendit les sangles craquer sous le poids de l'énorme bête.

— Par la Serrure Brisée qui m’a faite libre ! ils croiront avoir pris un gros gibier. Viens t’asseoir près de moi, Petit Frère ; nous serons deux à leur souhaiter bonne chasse !

— Non ; j’ai une autre idée en tête. Le Clan des Hommes ne saura point quelle part j’ai prise à ce jeu. Amuse-toi tout seul. Je ne tiens pas à les voir.

— Comme tu voudras, dit Bagheera. Les voilà qui viennent !

Sous le pipal, à l’autre bout du village, la conférence était devenue de plus en plus bruyante. La séance fut levée parmi des hurlements sauvages, et un torrent d’hommes et de femmes roula dans la rue, brandissant des gourdins, des bambous, des faucilles, des couteaux. Buldeo et le Brahmane marchaient en tête, et la foule les serrait de près, en criant :

— Le sorcier et la sorcière ! Voyons si des monnaies rougies au feu les feront avouer ! Brûlez la hutte sur leurs têtes ! Nous leur apprendrons à abriter des Loups-Démons ! Non, la bastonnade d’abord ! Des torches ! Encore des torches ! Buldeo, chauffe le canon du mousquet !

Une difficulté surgit devant le verrou de la porte : on l’avait solidement assujetti ; mais la foule l’arracha d’une pièce, et la lumière des torches inonda la chambre où, étendu tout du long sur le lit, les pattes croisées pendant négligemment à l’un des bouts, noire comme l’abîme, et terrible comme un démon, attendait Bagheera.

Il y eut une demi-minute de silence désespéré, tandis que les premiers rangs de la foule, près du seuil, se taillaient à coups d’ongles un chemin en arrière ; et, pendant cet instant, Bagheera leva la tête et bâilla — avec minutie, recherche et ostentation — comme elle avait coutume de bâiller pour insulter un égal. Les franges des lèvres se retroussèrent en s’écartant ; la langue rouge se frisa ; la mâchoire inférieure descendit, descendit tant, qu’on put voir à mi-chemin de la gorge fumante ; et les formidables canines se découvrirent jusqu’au creux des gencives, avant de se refermer, celles du haut contre celles du bas, avec le bruit métallique de pènes d’acier rentrant dans leurs gâches sur les bords d’un coffre-fort. L’instant d’après, la rue était vide ; Bagheera, d’un bond, avait repassé par la fenêtre, et se tenait aux côtés de Mowgli, tandis qu’un torrent d’hommes vociférants, hurlants, se grimpaient sur le dos et se passaient sur le corps, dans leur panique et leur hâte à regagner chacun sa hutte.

— Ils ne bougeront plus jusqu’au lever du jour, dit tranquillement Bagheera. Et maintenant ?

Le silence de la sieste semblait avoir surpris le village ; mais, en écoutant, on pouvait entendre le bruit de lourds coffres à grain traînés sur la terre battue des maisons et qu’on poussait contre les portes. Bagheera avait dit vrai : le village ne bouge-rait plus jusqu’au jour. Mowgli restait assis, immobile, réfléchissant ; et son visage, par degrés, devenait de plus en plus sombre.

— Qu’est-ce que j’ai fait ? finit par dire Bagheera en se caressant à lui.

— Rien que de très bien. Surveille-les maintenant jusqu'au jour. Moi, je dors.

Mowgli rentra dans la Jungle au pas de course, se laissa tomber en travers d'un rocher, et dormit tout le long du jour, et encore la nuit suivante.

Quand il s'éveilla, Bagheera était près de lui, et un chevreuil fraîchement tué gisait à ses pieds. La Panthère l'observa curieusement tout le temps qu'il travailla du couteau, mangea et but, pour se retourner enfin, le menton dans les mains.

— L'homme et la femme sont arrivés sains et saufs en vue de Khanhiwara, dit Bagheera. Ta mère l'a fait dire par Chil. Ils ont trouvé un cheval avant minuit, la nuit où tu les as délivrés, et ils sont allés très vite. Cela n'est-il pas bien ?

— C'est bien, fit Mowgli.

— Et ton Clan des Hommes, dans le village, n'a pas bougé jusqu'à ce que le soleil fût haut, ce matin. Alors ils ont mangé, et se sont dépêchés de rentrer dans leurs maisons.

— T'ont-ils aperçue, par hasard ?

— Cela se peut. Je me suis roulée dans la poussière devant la barrière, au point du jour, et il a pu m'arriver de me chanter aussi à moi-même quelque petite chanson. Maintenant, Petit Frère, il n'y a plus rien à faire. Viens chasser avec moi et Baloo ; il a de nouvelles ruches qu'il désire te montrer, et nous voulons tous te voir revenir parmi nous comme autrefois. Cesse d'avoir ce regard qui m'effraie moi-même. L'homme et la femme ne seront pas mis dans la Fleur Rouge, et tout va bien dans la Jungle. N'est-il pas vrai ? Oublions le Clan des Hommes.

— On les oubliera... dans un petit moment. Où Hathi mangera-t-il, cette nuit ?

— Où il lui plaît. Qui peut répondre pour le Silencieux ? Mais pourquoi ? Que peut donc Hathi, que nous ne puissions faire ?

— Prie-le, ainsi que ses trois fils, de venir me trouver ici.

— Mais, vraiment et en toute franchise, Petit Frère, ce n'est pas — ce n'est pas convenable, d'aller dire à Hathi « Viens » ou « Va ». Rappelle-toi qu'il est le Maître de la Jungle et qu'il t'enseigna un Maître-Mot de la Jungle avant que le Clan des Hommes eût changé le regard de tes yeux dans ton visage.

— Cela ne fait rien. Je connais un Maître-Mot pour Hathi lui-même. Prie-le de venir trouver Mowgli, — la Grenouille, et, s'il n'entend pas tout d'abord, prie-le de venir à cause du Sac des Champs de Bhurtpore.

— Le Sac des Champs de Bhurtpore, répéta deux ou trois fois Bagheera pour être sûre. J'y vais. En mettant les choses au pis, Hathi ne peut que montrer de l'humeur, et je donnerais une lune de chasse pour entendre un Maître-Mot qui fît obéir le Silencieux.

Elle partit, laissant Mowgli en train de larder la terre avec son couteau, à coups furieux. Mowgli, de sa vie, n'avait vu de sang humain jusqu'à l'instant où il avait

aperçu et — ce qui lui disait bien plus — senti le sang de Messua sur les liens dont on l'avait garrottée. Or, Messua avait été bonne pour lui et, autant qu'il pouvait savoir aimer, il aimait Messua aussi profondément qu'il haïssait le reste du genre humain. Mais quelle que fût son horreur des hommes, de leur bavardage, de leur cruauté et de leur couardise, il n'aurait pu, en échange de quoi que la Jungle lui pût offrir, se faire à l'idée de prendre une vie humaine, et sentir encore cette affreuse odeur de sang remonter à ses narines. Son plan se dessinait plus simple, mais avec plus d'ampleur ; et il riait en pensant que c'était un des contes du vieux Buldeo, le soir, sous le pipal, qui lui en avait donné l'idée.

— C'était bien un Maître-Mot, lui chuchota Bagheera à l'oreille. Ils broutaient près de la rivière, et ils ont obéi comme des bœufs. Regarde, les voici déjà.

Hathi et ses trois fils étaient apparus, selon leur coutume, sans bruit. La vase de la rivière était encore humide à leurs flancs, et Hathi mâchait pensivement la tige verte d'un jeune bananier qu'il venait d'arracher avec ses défenses. Mais chaque ligne de son vaste corps montrait à Bagheera, qui savait voir les choses une fois le nez dessus, que ce n'était plus le Maître de la Jungle s'adressant à un Petit d'Homme mais un être effrayé d'avoir à comparaître devant un autre qui ne l'était pas. Ses trois fils roulaient côte à côte derrière leur père.

Mowgli leva à peine la tête lorsque Hathi lui souhaita « Bonne chasse ». Il le laissa se bercer, se balancer, lever un pied après l'autre pendant longtemps, avant de prendre la parole et, quand il ouvrit la bouche, ce fut pour s'adresser à Bagheera, et non aux éléphants.

— Je vais raconter une histoire que je tiens du chasseur que vous avez chassé aujourd'hui, dit Mowgli. Elle concerne un éléphant très vieux et très sage, qui tomba dans une trappe, et que le pieu aigu dressé au fond de la fosse balaфра, depuis le talon, ou peu s'en faut, jusqu'au sommet de l'épaule. Il en reste une marque blanche.

Mowgli tendit le bras et, comme Hathi évoluait, une longue cicatrice blanche parut au clair de lune sur son flanc gris-ardoise, telle que l'aurait laissée un fouet d'acier brûlant.

— Les hommes vinrent le tirer de la trappe afin de l'emmenner, continua Mowgli, mais il brisa ses liens, car il était robuste, et s'en alla jusqu'à ce que sa blessure fût guérie. Alors il revint, plein de colère, la nuit, dans les champs de ces chasseurs. Et je me rappelle maintenant qu'il avait trois fils. Tout cela se passa il y a beaucoup, beaucoup de Pluies, et très loin d'ici, dans les Champs de Bhurtpore. Qu'arriva-t-il à ces champs au temps de la moisson, Hathi ?

— Ils furent moissonnés par moi et mes trois fils, dit Hathi.

— Et le labour qui suit la moisson ?

— Il n'y eut pas de labour.

— Et les hommes qui habitent auprès des cultures vertes ?

— Ils s'en allèrent.

— Et les huttes où ces hommes dormaient ?

— Nous mêmes les toits en pièces, et la Jungle engloutit les murs.

— Et quoi encore ?

— Autant de bonne terre que j'en peux parcourir en deux nuits de l'est à l'ouest, et du nord au sud en trois nuits, tout cela fut la proie de la Jungle. Nous fîmes descendre la Jungle sur cinq villages et, dans ces villages et sur leurs territoires, pâturages et terres de labour, il ne reste pas aujourd'hui un homme que nourrisse le sol. Tel fut le Sac des Champs de Bhurtpore, que nous fîmes, moi et mes trois fils. Et maintenant, Petit d'Homme, je te le demande, comment la nouvelle en est-elle venue jusqu'à toi ? dit Hathi.

— Elle me vient d'un homme ; et maintenant je m'aperçois que Buldeo lui-même peut dire vrai quelquefois. Ce fut bien fait, ô Hathi à la marque blanche ; mais, la seconde fois, ce sera mieux encore, car il y aura un homme pour diriger. Tu connais le village du Clan des Hommes qui m'ont chassé ? Les habitants en sont paresseux, absurdes et cruels ; ils ne font que jouer avec leurs bouches, et ils ne tuent pas les plus faibles d'entre eux pour se nourrir, mais en manière de passe-temps. Quand ils sont gavés, ils jetteraient leurs propres enfants dans la Fleur Rouge. Cela, je l'ai vu. Il ne sied point qu'ils continuent de vivre ici. Je les hais !

— Tue, alors, dit le plus jeune des trois fils, en cueillant du bout de sa trompe une touffe de gazon dont il secoua la poussière contre ses jambes de devant, et qu'il jeta au loin, tandis que ses petits yeux rouges lançaient des regards furtifs de côté.

— Des os blancs ! Qu'en ferais-je ? répondit Mowgli fougueusement. Suis-je le petit d'un loup pour jouer au soleil avec une tête de mort ? J'ai tué Shere Khan, et sa peau est à pourrir sur le Rocher du Conseil ; mais — mais je ne sais pas où Shere Khan est allé, et ma vengeance a toujours soif. Maintenant, je veux voir et toucher. Lâche la Jungle sur ce village, Hathi !

Bagheera frémit et s'aplatit contre terre. Elle pouvait concevoir, si les choses en venaient au pire, une charge brusque dans la rue du village, des coups de droite et de gauche dans la foule, ou bien la ruse, l'homme qu'on abat, à sa charrue, au crépuscule ; mais ce projet d'effacer de sang-froid un village tout entier de la vue des hommes et des bêtes l'épouvantait. Elle comprenait maintenant pourquoi Mowgli avait envoyé chercher Hathi. Hors l'Éléphant, avec ses longues années de vie, personne n'était en mesure de concerter et d'achever une telle guerre.

— Qu'ils fuient comme ont fui leurs pareils des Champs de Bhurtpore, que l'eau de pluie laboure, seule, où ils labouraient, et que le bruit de cette pluie sur les feuilles lourdes remplace le bruit des fuseaux — Bagheera et moi voulons gîter dans la maison du Brahmane — et que le Chevreuil vienne boire au réservoir du temple. Lâche la Jungle, Hathi !

— Mais je... mais nous ne sommes pas en querelle avec eux, et il faut la colère rouge où met une grande souffrance, pour détruire les abris où dorment les hommes, dit Hathi, en se balançant d'un air indécis.

— Êtes-vous les seuls Mangeurs d'Herbe de la Jungle ? Amenez tous les vôtres. Que le Cerf, le Sanglier et le *nilghai* s'en chargent. Vous n'avez pas besoin de montrer large comme la main de votre peau avant que les champs soient nus. Lâche la Jungle, Hathi !

— On ne tuera pas ? Mes défenses étaient rouges au Sac des Champs de Bhurtpore ; et je voudrais ne pas réveiller cette odeur-là.

— Pas plus que moi. Je ne veux même pas que leurs os salissent notre terre. Qu'ils aillent chercher un nouveau gîte. Ils ne peuvent pas rester ici ! j'ai vu et senti le sang de la femme qui m'a donné à manger, de la femme que, sans moi, ils auraient tuée. Il n'y a que l'odeur de l'herbe nouvelle sur le seuil de leurs portes qui puisse bannir cette odeur-là. Elle me brûle la bouche. Lâche la Jungle, Hathi !

— Ah ! dit Hathi. C'est ainsi que la balafre du pieu me brûlait la peau, jusqu'au jour où nous vîmes leurs villages mourir sous la poussée du printemps. Maintenant, je comprends. Ta guerre sera notre guerre. Nous lâcherons la Jungle.

Mowgli eut à peine le temps de reprendre souffle — il tremblait de la tête aux pieds de rage et de haine — que déjà la place occupée par les Éléphants était vide. Bagheera le contemplait avec terreur.

— Par la Serrure Brisée qui m'a faite libre, dit enfin la Panthère Noire, es-tu bien ce petit tout nu pour qui j'élevai la voix au Conseil jadis, lorsque tout était jeune ? Maître de la Jungle, quand ma force m'abandonnera, parle pour moi — parle pour Baloo — parle pour nous tous ! Nous sommes devant toi comme des petits ! Des brindilles craquant sous le pied ! Des faons qui ont perdu leur mère.

L'idée de Bagheera dans le personnage d'un faon égaré bouleversa complètement Mowgli ; il se mit à rire, reprit haleine, puis sanglota et rit encore, au point d'être obligé de sauter dans une mare pour s'arrêter. Alors il se mit à nager en rond, plongeant dans les rayons de lune pour ressortir dans l'ombre, comme la Grenouille, dont il portait le nom.

Pendant ce temps Hathi et ses trois fils s'étaient séparés dans la direction des quatre points cardinaux, et, un mille plus loin, descendaient les vallées à grands pas silencieux. Ils marchèrent, marchèrent deux jours durant — cela faisait soixante bons milles de Jungle ; et, pendant cette marche, chacun de leurs pas, chaque ondulation de leurs trompes, furent observés, notés et commentés par Mang, Chil, le Peuple Singe, et tous les oiseaux. Puis ils se mirent à brouter, et ils broutèrent tranquillement pendant une semaine à peu près. Hathi et ses fils ressemblent à Kaa, le Python de Rocher ; ils ne se hâtent jamais qu'une fois le moment venu.

Au bout de ce temps la rumeur — et personne ne sut d'où elle venait — se répandit dans la Jungle qu'on pouvait trouver une nourriture et une eau bien meilleures dans telle et telle vallée. Les Sangliers, qui, naturellement, iraient au bout du monde pour un bon repas, se mirent en mouvement d'abord, par compagnies, en se bousculant sur les rochers ; et les Cerfs suivirent, avec les petits Renards sauvages qui vivent des morts et des mourants que sèment les

hardes ; les *nilghais* trapus s'ébranlèrent en colonne parallèle aux cerfs, et les Buffles sauvages des marais vinrent derrière les *nilghais*. La moindre chose eût suffi à faire dévier les bandes éparses aux traînards innombrables qui paissaient, flânaient, buvaient et se remettaient à paître ; mais, à chaque velléité d'alarme, quelqu'un surgissait pour les calmer. Une fois, c'était Ikki, le Porc-Épic, plein de nouvelles au sujet de bonnes choses à manger juste un peu plus loin ; une autre fois, on voyait Mang battre de l'aile, avec des cris d'encouragement, en descendant une percée, pour montrer la voie libre ; ou bien Baloo, la bouche pleine de racines, clopinait le long d'une colonne hésitante, et moitié menaçant, moitié batifolant, la remettait gauchement en bonne route. Un grand nombre de bêtes revinrent sur leurs pas, ou s'enfuirent, ou renoncèrent à continuer, mais il en resta beaucoup pour aller de l'avant. Dix jours environ plus tard la situation était celle-ci : les Cerfs, les Sangliers et les *nilghais* broyaient tout à la ronde sur un cercle de huit à dix milles de rayon, tandis que les Mangeurs de Chair escarmouchaient sur les bords. Et le centre du cercle était le village autour duquel mûrissaient les récoltes ; et, parmi ces récoltes, se tenaient des hommes sur ce qu'ils appellent des *machans* — plates-formes assez semblables à des perchoirs à pigeons, faites de bâtons portés par quatre piquets — afin d'effaroucher les oiseaux et autres voleurs. Alors les Cerfs ne furent plus ménagés ; les Mangeurs de Chair les serrèrent de près et les forcèrent à marcher toujours de l'avant et vers le centre.

Ce fut par une nuit noire que Hathi et ses trois fils se glissèrent hors de la Jungle et rompirent, au moyen de leurs trompes, les piquets des *machans*.

Ceux-ci tombèrent, brisés d'un coup, comme des tiges cassées de ciguë en fleur, tandis que les hommes précipités à terre entendaient tout contre leurs oreilles le gargouillement sourd des éléphants. Alors l'avant-garde des armées de cerfs effarés céda, se répandit dans les pâturages et les cultures du village, et les inonda ; le sanglier fouisseur, au sabot tranchant, les accompagnait, et ce que le Cerf laissait debout il l'achevait. De temps en temps une alerte de loups ébranlait les hardes, qui se ruaient désespérément de tous côtés, foulant l'orge nouvelle, rasant les remblais des canaux d'irrigation. Avant l'aurore la pression sur le pourtour du cercle fléchit en un point. Les Mangeurs de Chair s'étaient repliés et laissaient du côté du sud un chemin ouvert par lequel fuyaient, bandes sur bandes, les Chevreuils. D'autres animaux, plus hardis, restaient en haut, dans les fourrés, pour finir leur repas la nuit suivante.

Mais l'ouvrage, en principe, était fait. Quand les villageois, au matin, regardèrent, ils virent leurs récoltes perdues. C'était pour eux la mort s'ils ne s'en allaient pas, car ils vivaient d'une année à l'autre aussi près de la famine que près d'eux la Jungle. Lorsqu'on envoya paître les Buffles, ces brutes affamées, en trouvant les pâturages rasés après le passage des Cerfs, s'égarèrent dans la Jungle et dérivèrent à la suite de leurs compagnons sauvages ; et, à la tombée du crépuscule, les trois ou quatre bidets qui appartenaient au village gisaient morts dans leurs écuries, la tête fracassée. Bagheera, seule, était capable d'avoir ainsi frappé, et seule Bagheera eût osé l'insolence de traîner ainsi la dernière carcasse au milieu de la rue.

Les villageois n'eurent pas le cœur d'allumer des feux dans leurs champs, cette nuit-là ; aussi Hathi et ses trois fils s'en furent-ils glanant parmi ce qui restait ;

et là où Hathi a glané, il est inutile de repasser. Les hommes décidèrent de vivre, jusqu'à la chute des Pluies, sur le blé réservé pour les semailles, quittes à chercher du travail comme domestiques avant de songer à rattraper cette année perdue ; mais, au moment où le marchand de grains pensait à ses mannes de blé bien pleines, et supputait le prix qu'il en pourrait tirer, les défenses aiguës de Hathi entamaient le pignon de sa maison de terre, et mettaient en pièces le gros coffre d'osier, luté de bouse de vache, où reposait le blé précieux.

Lorsqu'on découvrit cette dernière perte, ce fut au tour du Brahmane de parler. Il avait invoqué ses propres Dieux sans recevoir de réponse. Il se pouvait, disait-il, qu'inconsciemment le village eût offensé quelqu'un des Dieux de la Jungle, car il n'y avait pas de doute que la Jungle fût contre eux. Aussi envoyèrent-ils chercher le chef des tribus les plus proches de Gonds Nomades — petits chasseurs avisés à peau très noire qui vivent en pleine Jungle, et dont les aïeux descendent de la plus ancienne race de l'Inde — les propriétaires aborigènes du sol. Ils accueillirent de leur mieux le Gond avec ce qui restait. Lui se tenait sur une jambe, son arc à la main, deux ou trois flèches empoisonnées passées dans la touffe de cheveux qui couronnait son crâne, avec un air mêlé d'effroi et de mépris, devant les villageois anxieux et leurs champs dévastés. Ils voulaient savoir si les Dieux — les Anciens Dieux — étaient irrités contre eux, et quels sacrifices il convenait de leur offrir. Le Gond ne dit rien, mais il ramassa un sarment de Karela, cette liane rampante qui porte le fruit amer de la courge sauvage, et l'enchevêtra en travers de la porte du temple, devant le visage de l'idole hindoue, peinte en rouge, qui ouvrait ses yeux fixes. Puis il fit de la main un signe dans l'espace, vers la route de Khanhiwara, et s'en retourna dans sa Jungle, suivant des yeux le peuple d'animaux qui dérivait au travers. Il savait que lorsque la Jungle bouge, seuls les hommes blancs peuvent espérer en détourner la marche.

Nul besoin de demander l'intention de son geste. La courge sauvage pousserait là où ils avaient adoré leur Dieu. Il ne leur restait qu'à se sauver, et le plus tôt serait le mieux.

Mais un village ne brise pas si facilement ses amarres. Ils demeurèrent encore tant qu'il resta quelques vivres d'été ; ils essayèrent même de ramasser des noix dans la Jungle, mais des yeux ardents les épiaient, des ombres se mouvaient devant eux en plein midi, et lorsque, épouvantés, ils rentraient dans les murs en courant, au tronc des arbres près desquels ils avaient passé cinq minutes à peine auparavant, l'écorce pendait en lambeaux, déchiquetée par les griffes de quelque patte puissante. D'autre part, plus ils se confinaient dans le village, plus s'enhardissaient les créatures sauvages qui gambadaient et meuglaient sur les pâtis au bord de la Waingunga. Ils n'avaient pas le cœur de relever ni de replâtrer le mur extérieur de leurs étables vides, adossé à la Jungle ; les Sangliers en achevèrent la ruine ; les lianes aux racines noueuses se précipitèrent à leur suite, jetant leurs coudes avides sur la terre nouvellement conquise ; et derrière les lianes l'herbe drue foisonna.

Ceux qui n'avaient pas de femmes s'enfuirent les premiers, portant auprès et au loin la nouvelle que le village était condamné. Qui pourrait, disaient-ils, lutter contre la Jungle ou les Dieux de la Jungle, quand le Cobra du village, lui-même, a quitté son trou sous la plate-forme, à l'ombre du pipal !

Le peu de commerce qu'ils avaient jamais entretenu avec le monde extérieur se réduisit au fur et à mesure que s'effaçaient les sentiers battus à travers la clairière. Enfin Hathi et ses trois fils cessèrent de les troubler la nuit par leurs éclats de trompette ils n'avaient plus rien à faire ici. La graine sous terre et la récolte au-dessus avaient également disparu. Les champs les plus éloignés perdaient déjà leur forme. Il était temps d'aller à Khanhiwara s'en remettre à la charité des Anglais.

Suivant la coutume des indigènes, ils différèrent encore le départ d'un jour à l'autre. Bientôt les Premières Pluies les surprirent, et les toits à l'abandon livrèrent passage au déluge ; sur les pâturages l'eau montait à la cheville, et toutes les verdure se ruèrent, d'un élan, après les chaleurs de l'été. Alors ils sortirent dans la boue, hommes, femmes et enfants, à travers la chaude pluie aveuglante du matin, et ils se retournèrent, par un mouvement naturel, pour jeter un regard d'adieu sur leurs maisons.

Au moment où la dernière famille, ralentie par ses fardeaux, passait la barrière, on entendit derrière les murs un craquement de poutres et de chaume croulant. Un instant, dressée comme un reptile noir, une trompe polie apparut, qui éparpillait le chaume en bouillie ; elle plongea et on entendit un nouveau craquement suivi d'un cri farouche. Hathi venait d'arracher les toits des huttes comme on cueille dans l'eau une touffe de nénuphars ; mais une poutre, en rebondissant, l'avait piqué. Il n'avait besoin que de cela pour déchaîner toute sa force, car, de tous les hôtes de la Jungle, l'éléphant sauvage en fureur est le plus emporté dans ses destructions. Il culbuta d'une ruade un mur d'argile qui s'émietta sur le coup et fondit en boue jaune sous les torrents de pluie. Ensuite il vira, barrissant, se jeta dans les rues étroites, s'appuyant contre les huttes, à droite et à gauche, secouant les portes branlantes et les auvents rebroussés, tandis que ses trois fils faisaient rage derrière lui, comme naguère, au Sac des Champs de Bhurtpore.

— La Jungle engloutira ces coquilles, dit une voix calme parmi les décombres, c'est le mur d'enceinte qu'il faut jeter par terre.

Et Mowgli, la Pluie ruisselant sur ses épaules et ses bras nus, sauta d'un mur qui, pareil à un buffle fatigué, s'affaissait, cherchant son aplomb.

— Chaque chose en son temps, souffla Hathi. Oh ! à Bhurtpore, mes défenses étaient rouges ! Au mur d'enceinte, mes enfants ! La tête basse ! Ensemble ! Han !

Tous quatre poussèrent côte à côte ; le mur d'enceinte tomba, creva, s'effondra. Et les villageois, muets d'horreur, virent apparaître, dans les déchirures de la brèche, les têtes féroces, rayées d'argile, des dévastateurs. Alors ils s'enfuirent sans abri, sans pain, vers le bas de la vallée, tandis que leur village, haché, broyé, piétiné, s'évanouissait derrière eux.

Un mois plus tard un tertre onduleux, que recouvrait un manteau vert tendre de jeunes verdure, en marquait seul la place ; et, à la fin des Pluies, le plein tonnerre de la Jungle vive grondait sur cette terre, que la charrue avait labourée six mois à peine auparavant.

L'ankus du roi

(The King's Ankus)

Les Quatre qui jamais n'ont été remplis depuis la première Rosée, on les nomme

—
Gueule de Jacala, gésier de Vautour, mains de Singe, Œil d'Homme.

Dicton de la Jungle.

* * *

Kaa, le gros Python de Rocher, venait de changer de peau pour la deux centième fois peut-être depuis sa naissance ; et, Mowgli, se rappelant toujours qu'il lui devait la vie, à la suite de certaine nuit blanche aux Grottes Froides, dont vous vous souvenez peut-être, accourut l'en féliciter.

Un serpent, après avoir changé de peau, reste toujours quinteux et démoralisé jusqu'à ce que la nouvelle peau commence à reluire et à prendre apparence.

Kaa ne plaisantait plus Mowgli maintenant, mais, avec tout le Peuple de la Jungle, il l'acceptait comme le Maître de la Jungle, et lui portait toutes les nouvelles qu'un python pouvait naturellement apprendre. Ce qu'ignorait Kaa de la Moyenne Jungle, comme on l'appelle, la vie qui court à ras de terre ou sous terre, la vie des cailloux, des terriers et des racines, on aurait pu l'écrire sur la plus petite de ses écailles.

Cet après-midi Mowgli, assis au milieu des grands anneaux de Kaa, maniait la vieille peau flasque et déchirée, qui gisait toute nouée et tordue parmi les rochers, telle que Kaa venait de la quitter. Kaa s'était courtoisement tassé sous les larges épaules nues de Mowgli, de sorte que le garçon reposait en réalité dans un fauteuil vivant.

— Jusqu'aux écailles des yeux, c'est parfait, murmura Mowgli, en jouant avec la vieille peau. Singulière chose de voir ainsi l'enveloppe de sa tête à ses propres pieds.

— Oui, mais je n'ai pas de pieds, dit Kaa ; et, à la mode des miens, je ne le trouve pas étrange. Est-ce que tu ne te sens jamais la peau vieille et rugueuse ?

— Alors, je vais me laver, Tête Plate ; mais, c'est vrai, dans les grandes chaleurs j'ai parfois désiré pouvoir ôter ma peau sans douleur, et courir ainsi allégé.

— Moi aussi je me lave, et *de plus* je change de peau. Quel air a mon nouvel habit ?

Mowgli passa sa main sur la marqueterie en losanges de l'immense échine :

— La Tortue a le dos plus dur, mais moins gai à l'œil, prononça-t-il. La Grenouille, qui porte mon nom, l'a plus gai, mais moins dur. C'est très beau à voir, on dirait des marbrures dans la cloche d'un lis.

— Il lui faut de l'eau. Une peau neuve ne prend jamais tout son lustre avant le premier bain. Allons nous baigner.

— Je vais te porter, dit Mowgli.

Et il se baissa, en riant, comme pour soulever le grand corps de Kaa par le milieu, juste à l'endroit où le cylindre offrait le plus d'épaisseur. C'était comme si un homme eût essayé de soulever un conduit à eau de deux pieds de diamètre ; et Kaa restait immobile, pouffant de gaieté silencieuse. Puis ils commencèrent leur habituelle partie du soir : l'Adolescent, dans la fleur de sa jeune force, et le Python, en la somptueuse nouveauté de sa parure, face à face pour un match de lutte, épreuve d'adresse et de vigueur. Sans doute Kaa eût pu broyer une douzaine de Mowgli, s'il s'était laissé aller ; mais il jouait avec précaution, et ne donnait pas le dixième de sa puissance. Dès que Mowgli avait eu la force de supporter quelques façons un peu rudes, Kaa lui avait enseigné ce jeu, qui assouplissait les membres du garçon comme nul autre. Parfois Mowgli, garrotté jusqu'au menton par les anneaux mobiles de Kaa, s'efforçait de dégager un bras pour saisir le serpent à la gorge. Alors Kaa céda mollement, et Mowgli, d'un rapide mouvement des deux pieds, tâchait de paralyser la prise de l'énorme queue, tandis qu'elle cherchait en arrière, à tâtons, l'appui d'un rocher ou d'une souche. Ils oscillaient ainsi d'un côté et d'autre, tête contre tête, chacun épiant son moment jusqu'à ce que le beau groupe sculptural se fondît en un tourbillon de replis noirs et jaunes de jambes et de bras agités, pour se reformer et se défaire encore.

— Tiens ! Tiens ! Tiens ! disait Kaa, en faisant des feintes de tête, que la main preste de Mowgli n'arrivait point à parer. Vois ! Je te touche ici, Petit Frère ! Et là, et là ! As-tu les mains gourdes ? Et là encore !

Le jeu finissait toujours de la même manière, par un coup droit de bélier qui culbutait le garçon plusieurs fois sur lui-même. Jamais Mowgli ne put trouver une garde contre cette botte foudroyante, et, comme le disait Kaa, il ne valait pas la peine d'essayer.

— Bonne chasse ! grogna Kaa pour finir.

Et Mowgli, suivant l'habitude, fut lancé à une douzaine de mètres, suffoquant et riant. Il se releva, de l'herbe plein les doigts, et suivit Kaa vers la baignade favorite du sage python — mare profonde et noire comme l'encre, entourée de rochers, et qu'égayaient des moignons d'arbres sombres. Le garçon s'y glissa à la mode de la Jungle, sans un bruit, et plongea ; il reparut à l'autre bord, toujours sans bruit, et se retourna sur le dos, les bras derrière la tête, suivant des yeux la lune qui se levait au-dessus des rochers, et s'amusant, du bout des orteils, à en briser le reflet dans l'eau. La tête taillée en diamant de Kaa fendit la mare comme un rasoir, et vint se poser sur l'épaule de Mowgli. Ils restèrent immobiles ainsi, voluptueusement pénétrés par la fraîcheur de l'eau.

— C'est très, très bon ! dit enfin Mowgli d'une voix nonchalante. Éh bien ! à cette même heure, dans le Clan des Hommes, si je me rappelle bien, ils s'étendaient sur des morceaux de bois durs, dans des trappes de boue, et, après s'être soigneusement barricadés contre l'air pur, tiraient une étoffe sale pardessus leurs lourdes têtes, et chantaient de vilaines chansons par le nez. Il fait meilleur dans

la Jungle.

Un cobra pressé descendit le long d'un rocher, but, leur souhaita « Bonne chasse ! », et disparut.

— Sssh ! dit Kaa, comme si quelque chose lui revenait à l'esprit. Ainsi la Jungle te donne tout ce que tu as jamais désiré, Petit Frère ?

— Pas tout, dit Mowgli en riant ; ou il y aurait un autre Shere Khan aussi gros à tuer une fois par lune. *Maintenant*, je pourrais tuer avec mes propres mains, sans l'aide de buffles. Et puis aussi j'ai souhaité voir briller le soleil au milieu des Pluies, et les Pluies cacher le soleil au fort de l'été ; et je ne me suis jamais levé le ventre vide, sans désirer avoir tué une chèvre ; et je n'ai jamais tué une chèvre sans désirer que ce fût un daim, ni un daim sans désirer que ce fût un *nilghai*. Mais c'est ainsi que nous sentons tous.

— Tu n'as pas d'autre désir ? demanda le grand serpent.

— Que puis-je désirer de plus ? J'ai la Jungle, et la Faveur de la Jungle ! Y a-t-il quelque chose de plus entre l'aurore et le couchant ?

— Pourtant le Cobra disait... commença Kaa.

— Quel Cobra ? Celui qui vient de filer n'a rien dit. Il était en chasse.

— C'est un autre.

— As-tu donc beaucoup de rapports avec le Peuple du Poison ? Pour moi je leur laisse leur chemin. Ils portent la mort dans leur dent de devant, et cela n'est pas juste... car ils sont si petits. Mais quel est ce capuchon avec qui tu as causé ?

Kaa se mit à rouler lentement dans l'eau, comme un steamer pris par le travers.

— Il y a trois ou quatre lunes, dit-il, je chassais aux Grottes Froides, un endroit que peut-être tu n'as pas oublié. Et ce que je chassais s'enfuit en criant, au-delà des citernes, jusqu'à cette maison dont j'enfonçai jadis un mur à cause de toi, et disparut sous terre.

— Mais les gens des Grottes Froides ne logent pas dans des terriers.

Mowgli savait que Kaa parlait du Peuple Singe.

— Celui-là ne logeait pas, mais cherchait à se loger, repartit Kaa avec un petit frisson de la langue. Il entra dans un terrier qui menait très loin. Je le suivis, puis, ayant tué, je dormis. Lorsque je m'éveillai je m'avançai encore.

— Sous terre ?

— Tu l'as dit. Je tombai enfin sur un Capuchon Blanc (un Cobra Blanc), qui me parla de choses au-delà de mon entendement, et m'en montra beaucoup que je n'avais jamais vues.

— Un nouveau gibier ? Était-ce de bonne chasse ?

— Ce n'était pas du gibier, et je m'y serais cassé toutes les dents ; mais le Capuchon Blanc me dit qu'un homme — il parlait comme s'il connaissait l'espèce — qu'un homme eût donné le sang chaud de ses veines pour la seule contemplation de ces choses.

— Nous irons voir, dit Mowgli. Je me souviens maintenant d'avoir été un homme.

— Doucement, doucement. Trop de hâte a perdu le Serpent Jaune qui voulait manger le Soleil. Nous causâmes donc sous terre, et je parlai de toi, en te désignant comme un homme. Le Capuchon Blanc (il est, en vérité, aussi vieux que la Jungle) dit : « Il y a longtemps que je n'ai vu un homme. Qu'il vienne, et il verra toutes ces choses pour la moindre desquelles beaucoup d'hommes donneraient leur vie. »

— Cela ne *peut* être qu'un nouveau gibier. Et cependant le Peuple du Poison ne nous le dit pas, lorsqu'il y a du gibier sur pied. Ce sont gens peu serviables.

— Ce n'est *pas* du gibier, te dis-je. C'est... c'est... je ne peux te dire ce que c'est.

— Nous irons. Je n'ai jamais vu de Capuchon Blanc, et j'ai envie de voir les autres choses. Est-ce qu'il les a tuées ?

— Ce sont toutes des choses mortes. Il prétend qu'il est leur gardien à toutes.

— Ah ! comme un loup se tient sur la chair qu'il a portée à son gîte. Allons-y.

Mowgli nagea vers le bord, se roula dans l'herbe pour se sécher, et tous deux se mirent en route pour les Grottes Froides, la cité abandonnée dont vous avez déjà entendu parler. Mowgli, à cette époque, n'avait plus peur du Peuple Singe, mais le Peuple Singe gardait la plus vive horreur de Mowgli. Cependant leurs tribus étaient en expédition dans la Jungle, de sorte que les Grottes Froides apparurent vides et silencieuses dans le clair de lune. Kaa ouvrit la marche vers les ruines du pavillon de la reine, qui s'élevaient sur la terrasse, se coula par-dessus les décombres et plongea dans l'escalier à demi bouché qui, du centre du pavillon, s'enfonçait sous terre. Mowgli lança l'appel des serpents : « Nous sommes du même sang, vous et moi », et suivit, sur les mains et les genoux. Ils se traînèrent ensuite, sur un long parcours, dans un passage en pente, qui tournait et revenait plusieurs fois sur lui-même ; et, à la fin, ils atteignirent un endroit où la racine de quelque arbre géant, qui jaillissait du sol à trente pieds au-dessus, avait descélé une des lourdes pierres du mur. Ils rampèrent par cette brèche et se trouvèrent dans un vaste caveau, dont le toit en forme de dôme avait été pareillement disjoint par des racines d'arbre, de telle sorte que de rares traînées de lumière en balafrèrent l'obscurité.

— Voilà un gîte sûr, dit Mowgli, en se redressant et se campant sur ses jambes, mais trop loin pour y venir tous les jours. Et maintenant, qu'allons-nous voir ?

— Je ne compte donc pour rien ? dit une voix au milieu du caveau.

Et Mowgli vit bouger quelque chose de blanc, et, petit à petit, se dresser le cobra

le plus monstrueux sur lequel ses yeux se fussent jamais posés, un être long de huit pieds ou presque, et devenu, à force de vivre dans l'obscurité, d'un blanc de vieil ivoire. La marque des lunettes elle-même sur le capuchon éployé avait tourné au jaune pâle. Ses yeux étaient aussi rouges que des rubis ; tout l'ensemble présentait l'aspect le plus surprenant.

— Bonne chasse ! dit Mowgli, qui n'oubliait pas plus ses bonnes manières que son couteau, et celui-ci ne le quittait jamais.

— Quelles nouvelles de la cité ? demanda le Cobra Blanc, sans répondre au salut. Quelles nouvelles de la grande cité aux formidables murs — la cité des cent éléphants, des vingt mille chevaux et du bétail sans nombre — la cité du Roi de vingt Rois ? Je deviens sourd ici, et il y a longtemps que je n'ai entendu les gongs de guerre.

— Il n'y a que la Jungle sur nos têtes, répondit Mowgli. Parmi les éléphants, je ne connais que Hathi et ses fils. Bagheera a égorgé tous les chevaux dans un village ; et qu'est-ce que c'est qu'un Roi ?

— Je t'ai déjà dit, fit Kaa doucement, s'adressant au Cobra, je t'ai dit, il y a quatre lunes, que ta cité n'existait pas.

— La cité — la grande cité de la forêt, dont les portes sont gardées par les tours du Roi — ne passera point. Ils l'ont bâtie avant que sortît de l'œuf le père de mon père, et elle durera encore que les fils de mon fils seront aussi blancs que moi. Salomdhi, fils de Chandrabija, fils de Viyeja, fils de Yegasuri, l'a bâtie aux jours de Bappa Rawal. Quel bétail êtes-vous, vous autres, et à quel maître ?

— C'est une piste perdue, dit Mowgli, en se tournant vers Kaa. Je ne comprends pas ce qu'il dit.

— Moi non plus. Il est très vieux. Père des Cobras, il n'y a ici que la Jungle, comme il en a toujours été depuis le commencement.

— Alors, quel est celui-ci, dit le Cobra Blanc, assis en face de moi, sans peur, qui ne connaît pas le nom du Roi, et qui parle notre langage avec ses lèvres d'homme ? Quel est-il avec son couteau et sa langue de serpent ?

— On m'appelle Mowgli, fut la réponse. Je suis de la Jungle. Les loups sont mon peuple, et Kaa ici présent est mon frère. Père des Cobras, qui es-tu ?

— Je suis le Gardien du Trésor du Roi. Kurrin Rajah bâtit la voûte au-dessus de ma tête, aux jours où ma peau était sombre encore, afin que j'enseigne la mort à ceux qui viendraient voler. Puis on descendit le trésor par un trou, et j'entendis les chants des brahmanes mes maîtres.

— Hem ! dit Mowgli en lui-même. J'ai déjà eu affaire à un brahmane dans le Clan des Hommes, et... je sais ce que je sais. Cela va mal tourner tout à l'heure.

— Cinq fois depuis ma garde la pierre a été levée, mais toujours pour en descendre davantage, et jamais pour rien retirer. Il n'y a pas de richesses comme ces richesses, trésors de cent rois. Mais il y a longtemps, bien longtemps, que la pierre a bougé pour la dernière fois, et je pense que ma ville oublie...

— Il n’y a pas de ville. Lève les yeux. Les racines des grands arbres, là-haut, éventrent les pierres. Arbres et hommes ne poussent pas ensemble, insista Kaa.

— Deux ou trois fois, des hommes ont trouvé leur chemin jusqu’ici, répondit féroce le Cobra Blanc ; mais ils ne disaient rien jusqu’à ce que j’arrivasse sur eux, tandis qu’ils tâtonnaient dans l’ombre, et alors ils ne criaient qu’un peu de temps. Mais vous, vous venez avec des mensonges, tous les deux, Homme et Serpent, et vous voudriez me faire croire que ma cité n’existe pas, et que ma garde est finie. Peu changent les hommes au cours des années. Et moi, je ne change jamais ! Jusqu’à ce que la pierre soit levée, et que les brahmanes descendent en chantant les chants que je connais, et me nourrissent de lait chaud, et me ramènent à la lumière, moi, moi, moi, et pas un autre, je reste le Gardien du Trésor du Roi ! La cité est morte, dites-vous, et voici les racines des arbres ? Baissez-vous alors, et prenez ce que vous voulez. La terre n’a pas de trésors comme ceux-ci. Homme à langue de serpent, si tu repasses vivant le chemin que tu as pris pour entrer ici, les Rois jusqu’au dernier seront tes esclaves !

— De nouveau la piste est perdue, dit froidement Mowgli. Quelque chacal aurait-il poussé son terrier si profond, et mordu ce grand Capuchon Blanc ? Il est fou sûrement. Père des Cobras, je ne vois ici rien à emporter.

— Par les Dieux du Soleil et de la Lune, la folie de la mort est sur ce garçon ! siffla le Cobra. Avant que tes yeux se ferment, je vais t’accorder cette faveur. Regarde, et vois ce qu’auparavant nul homme n’a jamais vu !

— Ils ont tort, dans la Jungle, ceux qui parlent à Mowgli de faveur, dit le garçon entre ses dents ; mais l’obscurité change tout, comme je le vois. Je regarderai, si cela peut te faire plaisir.

Du regard, en clignant les yeux, il fit le tour du caveau, puis ramassa sur le sol une poignée de quelque chose qui brillait.

— Oh ! oh ! dit-il, dans le Clan des Hommes ils aimaient à jouer avec quelque chose de pareil ; seulement, ceci est jaune, et l’autre chose était brune.

Il laissa retomber les pièces d’or, et fit quelques pas en avant. Le sol du caveau disparaissait sous quelque cinq ou six pieds de monnaies d’or et d’argent qui avaient jailli des sacs où on les avait primitivement enfermées. Au cours des siècles le métal avait fini par se tasser et s’agglomérer comme fait le sable à marée basse. Dessus, au milieu, ou bien en trouant la surface, comme des épaves bosselant la grève, se voyaient des howdahs à éléphants, en argent repoussé, incrustés de plaques en or martelé, enrichis d’escarboucles et de turquoises. Il y avait des litières et des palanquins pour transporter les reines, encadrés et cerclés d’argent et d’émaux, avec des bâtons à poignées de jade et des anneaux d’ambre pour les rideaux ; des chandeliers d’or à pendeloques d’émeraudes percées qui frissonnaient sur les branches des images de dieux oubliés, hautes de cinq pieds, en argent, avec des yeux de pierreries ; des cottes de mailles damasquinées d’or sur acier, frangées d’un semis de perles gâtées et noircies par le temps ; des casques à cimiers et à filets de rubis sang de pigeon, des boucliers de laque, d’écaille et de peau de rhinocéros, à bandes et à bosses

d'or rouge, ornés d'émeraudes sur les bords ; des faisceaux d'épées, de dagues et de couteaux de chasse à poignées de diamant ; des vases et des cuillers d'or pour les sacrifices, et des autels portatifs d'une forme qui ne voit jamais la lumière du jour ; des coupes et des bracelets de jade ; des cassolettes, des peignes, des pots à parfums, pour le henné, pour le khôl, tous en or repoussé ; des anneaux de nez, des bracelets, des diadèmes, des bagues et des ceintures sans nombre ; des baudriers larges de sept doigts, en diamants et rubis taillés en pyramide ; des coffres à triple armature de fer, dont le bois tombé en poudre laissait voir, à l'intérieur des piles de saphirs étoilés, opales, œils-de-chat, saphirs ordinaires, diamants, émeraudes et grenats cabochons.

Le Cobra Blanc avait raison. Aucune somme n'aurait pu seulement commencer à payer la valeur de ce trésor, butin trié de siècles de guerre, de pillage, de commerce et d'impôts. Les monnaies seules, pierres précieuses mises à part, étaient sans prix, et le poids brut de l'or et de l'argent pouvait atteindre deux ou trois cents tonnes. Tout prince indigène dans l'Inde d'aujourd'hui, si pauvre qu'il soit, possède une réserve cachée qu'il grossit toujours ; et, bien qu'une fois, de loin en loin, il arrive à un prince éclairé d'expédier quarante ou cinquante chariots à bœufs chargés d'argent pour recevoir en échange des titres de rentes, la plupart d'entre eux gardent jalousement leur trésor et son secret.

Mais naturellement Mowgli ne comprenait pas ce que tout cela voulait dire. Les couteaux l'intéressaient un peu, mais ils n'étaient pas aussi bien en main que le sien, et il eut tôt fait de les laisser retomber. À la fin il découvrit un objet vraiment captivant, posé sur le fronton d'un howdah à demi enseveli dans les monnaies. C'était un ankus ou aiguillon à éléphant, de deux pieds de long, quelque chose comme une petite gaffe. Un rubis cabochon unique en formait le sommet, et sur une longueur de huit pouces, au-dessous, le manche était clouté de turquoises brutes dont le semis rapproché fournissait une prise des plus satisfaisantes. Au-dessous encore régnait un rebord de jade sur lequel courait une guirlande de fleurs, seulement les feuilles de ces fleurs étaient d'émeraude, et les corolles de rubis sertis à même la fraîche et verte pierre. Le manche se continuait par une tige de l'ivoire le plus pur, tandis que l'extrémité — la pointe et le croc — était d'acier avec des nielles d'or qui représentaient une chasse à l'éléphant. Les dessins attirèrent l'attention de Mowgli, qui s'aperçut de quelque rapport entre eux et son ami Hathi.

Le Cobra Blanc l'avait suivi de près.

— Tout cela ne vaut-il pas la peine de mourir pour le voir ? dit-il. Ne t'ai-je pas fait une grande faveur ?

— Je ne comprends pas, dit Mowgli. Ce sont choses dures et froides, et en aucune manière bonnes à manger. Ceci, cependant — il souleva l'ankus — je désire le prendre, afin de le voir au soleil. Tu dis que tout cela t'appartient. Veux-tu me le donner ? je t'apporterai des grenouilles à manger.

Le Cobra Blanc frissonna tout entier d'une joie diabolique.

— Assurément, je te le donnerai, dit-il. Tout ce qui est ici, je te le donnerai... jusqu'à ce que tu t'en ailles.

— Mais je m'en vais maintenant. Il fait sombre et froid dans ce trou, et je voudrais emporter la chose à pointe d'épine dans la Jungle.

— Regarde à tes pieds ! Qu'est-ce que cela ?

Mowgli ramassa quelque chose de blanc et de poli.

— C'est l'os d'une tête d'homme, dit-il avec calme... En voici deux autres.

— Ils vinrent, il y a nombre d'années, pour emporter le Trésor. Je leur parlai dans l'ombre et ils ne bougèrent plus.

— Mais qu'ai-je besoin de ce qu'on appelle un trésor ? Si tu veux seulement me donner l'ankus à emporter, c'est une assez bonne chasse. Sinon, c'est bonne chasse tout de même. Je ne me bats pas avec le Peuple du Poison, et l'on m'a enseigné aussi le Maître-Mot de ta tribu.

— Il n'y a qu'un Maître-Mot ici. C'est le mien !

Kaa s'élança, les yeux flambants.

— Qui m'a prié d'amener l'Homme ? siffla-t-il.

— Moi, évidemment, dit du bout des dents le vieux Cobra. Il y a longtemps que je n'avais vu d'Homme, et celui-ci parle notre langue...

— Mais il n'était pas question de tuer. Comment puis-je retourner à la Jungle et dire que je l'ai conduit à la mort ? dit Kaa.

— Je ne te parle pas de tuer, jusqu'à ce qu'il en soit temps. Et quant à ce qui est, pour toi, de rester ou de partir, il y a le trou dans le mur. Silence, maintenant, gros tueur de singes ! Je n'ai qu'à te toucher au cou, et la Jungle n'entendra plus parler de toi. Jamais homme n'est venu ici, qui s'en soit allé respirant encore. Je suis le Gardien du Trésor de la Cité du Roi.

— Mais je te déclare, à toi, ver blanc des ténèbres, qu'il n'y a ni roi ni cité ! La Jungle est là tout autour de nous ! cria Kaa.

— Il y a toujours le Trésor. Mais nous pouvons faire une chose... Attends un peu, Kaa des Rochers, et regarde le garçon courir. Il y a place, ici, pour se divertir. La vie est bonne. Cours çà et là pour un moment, amuse-toi, mon garçon !

Mowgli posa tranquillement la main sur la tête de Kaa.

— Jusqu'alors la créature blanche n'a eu affaire qu'aux hommes du Clan des Hommes... Elle ne me connaît pas, murmura-t-il... Elle a voulu cette chasse. Qu'on la lui donne !

Mowgli se tenait debout, l'ankus à la main, la pointe tournée vers la terre. D'un geste rapide il le lança devant lui, et l'ankus retomba sur le gros Serpent, en travers et juste en arrière du capuchon, et le cloua sur le sol. En un éclair Kaa tombait de tout son poids sur le corps qui se tordait, le paralysant du capuchon à la queue. Les yeux rouges flamboyaient, et les six pouces de tête libres battaient

furieusement de droite et de gauche.

— Tue, dit Kaa, comme Mowgli portait la main à son couteau.

— Non, dit Mowgli, en tirant la lame ; je ne tuerai plus, sauf pour vivre. Mais regarde, Kaa !

Il saisit le Serpent derrière le capuchon, ouvrit de force la bouche avec la lame de son couteau, et montra les terribles crocs venimeux de la mâchoire supérieure, qui apparaissaient noirs et desséchés dans la gencive. Le Cobra Blanc avait survécu à son poison, comme il arrive aux serpents.

— *Thuu* (c'est tout sec)¹, dit Mowgli.

Et, faisant un signe de départ à Kaa, il ramassa l'ankus, rendant au Cobra Blanc la liberté.

— Le Trésor du Roi réclame un nouveau Gardien, dit-il gravement. *Thuu*, tu as tort. Cours partout çà et là, et amuse-toi, *Thuu* !

— Je suis déshonoré. Tue-moi ! siffla le Cobra Blanc.

— Il a été trop question de tuer ici. Nous allons partir. Je prends la chose à pointe d'épine, *Thuu*, comme prix du combat et de ma victoire.

— Prends garde, alors, que cette chose ne finisse par te tuer toi-même. C'est la Mort ! Souviens-t'en, c'est la Mort ! Il y a, dans cette chose, assez pour faire périr les hommes de toute ma cité. Tu ne la garderas pas longtemps, Homme de la Jungle, pas plus que celui qui te la prendra. Ils tueront, tueront, et tueront à cause d'elle ! Ma force est desséchée, mais l'ankus fera mon ouvrage. C'est la Mort ! la Mort ! la Mort !

Mowgli se traîna par le trou pour regagner le passage, et sa dernière vision fut celle du Cobra Blanc frappant furieusement de ses crocs désarmés les faces d'or indifférentes des dieux couchés sur le sol, et sifflant :

— C'est la Mort !

Ils se retrouvèrent avec joie une fois de plus à la lumière du jour, et, lorsqu'ils furent rentrés dans leur propre Jungle, et que Mowgli fit étinceler l'ankus au soleil du matin, il se sentit presque aussi content que de la trouvaille d'un bouquet de fleurs nouvelles pour mettre dans sa chevelure.

— C'est encore plus brillant que les yeux de Bagheera, dit-il avec ravissement comme il faisait miroiter le rubis. Je le lui montrerai... Mais que voulait dire le *Thuu* en parlant de mort ?

— Je ne sais pas. Jusqu'au fin bout de ma queue je suis fâché que tu ne lui aies point fait tâter de ton couteau. Il y a toujours du mal aux Grottes Froides, sur terre et dessous. Mais j'ai faim maintenant. Chasses-tu avec moi, ce matin ? dit Kaa.

— Non ; il faut que Bagheera voie ceci. Bonne chasse !

Mowgli s'en alla, dansant, brandissant le grand ankus, et s'arrêtant de temps à autre pour l'admirer, jusqu'à la partie de la Jungle que Bagheera fréquentait de préférence ; et il la trouva en train de boire après une chasse un peu dure. Mowgli lui conta ses aventures depuis le commencement jusqu'à la fin, et Bagheera, entre-temps, reniflait l'ankus. Lorsque Mowgli en vint aux derniers mots du Cobra Blanc, Bagheera fit entendre un ronron approbateur.

— Alors le Capuchon Blanc a dit la vérité ? demanda Mowgli vivement.

— Je suis née dans les cages du Roi, à Oodeypore, et je me flatte de connaître un peu l'Homme. Beaucoup d'hommes tueraient trois fois dans une seule nuit rien que pour cette pierre rouge.

— Mais la pierre ne fait qu'alourdir la chose à la main. Mon petit couteau brillant vaut bien mieux ; et vois ! la pierre rouge n'est pas bonne à manger. Alors, pourquoi tueraient-ils ?

— Mowgli, va dormir. Tu as vécu parmi les hommes, et...

— Je me souviens. Les hommes tuent parce qu'ils ne chassent pas — par oisiveté et pour le plaisir. Réveille-toi, Bagheera. Pour quel usage a-t-on fabriqué cette chose à pointe d'épine ?

Bagheera ouvrit à demi les yeux — elle avait une grande envie de dormir — en un clignement malicieux.

— Les hommes l'ont fabriquée pour l'enfoncer dans la tête des fils de Hathi, afin que le sang coule. J'ai vu cela dans les rues d'Oodeypore, devant nos cages. Cette chose a goûté au sang de beaucoup d'éléphants comme Hathi.

— Mais pourquoi l'enfoncent-ils dans la tête des éléphants ?

— Pour leur apprendre la Loi des Hommes. N'ayant ni griffes ni dents, les hommes fabriquent ces choses — et de pires encore.

— Toujours du sang quand on approche le Clan des Hommes ou seulement leur ouvrage ! dit Mowgli avec dégoût.

Le poids de l'ankus commençait à le fatiguer.

— Si j'avais su cela, je ne l'aurais pas pris. D'abord le sang de Messua sur ses liens, et maintenant celui de Hathi. Je ne veux plus m'en servir. Regarde !

L'ankus vola parmi des étincelles, et s'enterra lui-même, la pointe en bas à cinquante mètres de là parmi les arbres.

— De cette façon, mes mains sont lavées de la mort, dit Mowgli en frottant ses mains sur la terre humide et fraîche. Le Thuu a dit que la Mort me suivrait. Il est vieux, il est blanc et il est fou.

— Blanc ou noir, mort ou vie, moi, je vais dormir, Petit Frère. Je ne peux pas

chasser toute la nuit et hurler tout le jour, comme certaines gens.

Bagheera s'en alla vers un gîte d'affût de sa connaissance, à environ deux milles de là. Mowgli grimpa sans peine sur un arbre commode, noua trois ou quatre lianes ensemble, et en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, se balançait dans un hamac à cinquante pieds du sol. Bien qu'il n'eût pas d'objections positives contre le grand jour, Mowgli suivait la coutume de ses amis, et en usait le moins possible. Lorsqu'il s'éveilla parmi les bruyantes peuplades qui vivent dans les arbres, c'était de nouveau le crépuscule, et il venait de rêver aux beaux cailloux qu'il avait jetés.

— Il faut au moins que je revoie la chose, dit-il.

Et il se laissa glisser le long d'une liane jusqu'à terre ; mais Bagheera était devant lui. Mowgli put l'entendre flairer dans le demi-jour.

— Où est la chose à pointe d'épine ? cria Mowgli.

— Un homme l'a prise. Voici sa trace.

— Nous allons voir maintenant si le Thuu dit vrai. Si la chose pointue est la Mort, cet homme-là mourra. Suivons.

— Il faut tuer d'abord, dit Bagheera. À ventre vide, œil négligent. Les hommes vont très lentement, et la Jungle est assez humide pour garder la plus légère empreinte.

Ils tuèrent aussitôt que possible, mais il ne s'écoula pas moins de trois heures avant qu'ils eussent fini leur repas, bu à leur soif, et pris la piste pour de bon. Le Peuple de la Jungle sait que rien ne répare le dommage d'un repas bousculé.

— Penses-tu que la chose pointue va se retourner dans la main de l'homme pour le tuer ? demanda Mowgli. Le Thuu a dit que c'était la Mort.

— Nous verrons cela quand nous y serons, dit Bagheera, en trottant la tête basse. C'est un pied seul (elle voulait dire qu'il n'y avait qu'un homme), et le poids de la chose a imprimé son talon profondément dans la terre.

— Oui ! Cela se voit aussi bien qu'un éclair de chaleur, répondit Mowgli.

Et ils prirent l'allure vite et hachée du trot de chasse, à travers le clair de lune et les taches d'ombre, en suivant les empreintes de ces deux pieds nus.

— À présent il court vite, dit Mowgli. Les orteils sont écartés.

Ils continuèrent leur course sur un terrain détrempe.

— À présent, pourquoi tourne-t-il ici tout à coup ?

— Attends ! dit Bagheera.

Et un bond superbe l'emporta aussi loin que possible en avant. La première

chose à faire lorsqu'une piste cesse d'être claire, c'est de se jeter en avant, d'un seul coup, sans la brouiller davantage de ses propres empreintes. Bagheera, en touchant terre, se retourna et fit face à Mowgli, en criant :

— Voici une autre piste qui vient à sa rencontre. C'est un pied plus petit, cette seconde trace, et les orteils tournent en dedans.

Mowgli accourut et regarda.

— Le pied d'un chasseur Gond, dit-il. Regarde ! Ici, il a traîné son arc sur l'herbe. Voilà ce qui explique pourquoi la première piste avait tourné si brusquement. Le Grand Pied voulait se cacher du Petit Pied.

— C'est vrai, dit Bagheera. Éh bien ! de peur de brouiller les empreintes en croisant nos foulées, suivons chacun une piste. Je suis le Grand Pied, Petit Frère, et toi, tu es le Petit Pied, le Gond.

Bagheera retourna d'un bond à la première piste, laissant Mowgli penché sur la curieuse trace aux orteils en dedans du petit sauvage des bois.

— Maintenant, dit Bagheera, en avançant pas à pas le long de la chaîne que formaient les empreintes, moi, le Grand Pied, je tourne ici. Puis, je me cache derrière un rocher, et me tiens immobile, sans oser changer mes pieds de place. Crie-moi ta voie, Petit Frère.

— Maintenant, moi, le Petit Pied, j'arrive au rocher, dit Mowgli, en remontant rapidement sa piste. Puis je m'assois sous le rocher, appuyé sur ma main droite, et mon arc entre les orteils. J'attends longtemps, car la marque de mes pieds, ici, est profonde.

— Moi aussi, dit Bagheera, derrière le rocher, j'attends, en laissant reposer le bout de la chose à pointe d'épine sur une pierre. Elle glisse, car voici sur la pierre une égratignure. Crie ta voie, Petit Frère.

— Une, deux petites branches et une grosse, ici brisées, dit Mowgli à demi-voix. Mais comment expliquer cela ! Ah ! c'est clair maintenant. Moi, le Petit Pied, je m'en vais en faisant du bruit et en piétinant, pour que le Grand Pied m'entende.

Il s'éloigna du rocher, pas à pas, parmi les arbres, en élevant la voix, selon la distance, à mesure qu'il approchait d'une petite cascade.

— Je — m'en vais — très loin — là-bas — où — le — bruit — de — l'eau — qui tombe — couvre — le — bruit — que je — fais ; et — ici — j'attends. Crie ta trace, Bagheera, Grand Pied !

La Panthère avait sondé le bois dans toutes les directions pour voir comment la trace du Grand Pied l'éloignait du revers du rocher. Enfin, elle donna de sa voix. — J'arrive de derrière le rocher sur les genoux en traînant la chose à pointe d'épine. Ne voyant personne, je cours. Moi, le Grand Pied, je cours très vite. La trace est claire. Que chacun de nous suive la sienne. Je cours toujours.

Bagheera bondit le long des nettes empreintes, et Mowgli suivit les pas du Gond.

Pour un moment, il n'y eut que silence dans la Jungle.

— Où es-tu, Petit Pied ? cria Bagheera.

La voix de Mowgli lui répondit à cinquante mètres à peine sur la droite.

— Hum ! dit la Panthère avec une toux grave. Tous deux coururent l'un à côté de l'autre en se rapprochant.

Ils galopèrent encore un demi-mille, en gardant toujours à peu près la même distance, jusqu'à ce que Mowgli, dont la tête n'était pas aussi près de terre que celle de Bagheera, criât :

— Ils se sont rencontrés. Bonne chasse, regarde ! Ici se tenait le Petit Pied, son genou sur un rocher, et là-bas est le Grand Pied.

À dix mètres à peine, en face d'eux, étendu en travers d'un monceau de pierrailles, gisait le corps d'un villageois du district, le dos et le flanc transpercés par la petite flèche empennée d'un Gond.

— Le Thuu était-il si vieux et si fou, Petit Frère ? dit Bagheera doucement. Voici toujours un mort.

— Suivons. Mais où est la chose qui boit le sang d'éléphant, l'épine à l'œil rouge ?

— Le Petit Pied l'a... peut-être. Il n'y a plus, de nouveau, qu'un seul pied maintenant.

La trace unique d'un homme agile qui avait couru vite, un fardeau sur l'épaule gauche, persistait autour d'une longue bande basse de gazon sec en forme d'éperon, où chaque empreinte, aux yeux perçants des traqueurs, semblait marquée au fer rouge.

Ils ne parlèrent ni l'un ni l'autre jusqu'à ce que la trace aboutît aux cendres d'un feu de camp, caché dans un ravin.

— Encore ! dit Bagheera, en s'arrêtant net, comme si on l'avait changée en pierre.

Le corps recroquevillé d'un petit Gond gisait là, les pieds dans les cendres, et Bagheera interrogea Mowgli du regard.

— On a fait cela avec un bambou, dit le garçon après un coup d'œil. J'en usais avec les Buffles lorsque je servais le Clan des Hommes. Le Père des Cobras — je regrette de m'être moqué de lui — connaissait bien la race, comme j'aurais dû la connaître. N'ai-je pas dit que les hommes tuaient pour le plaisir ?

— En vérité, ils ont tué pour avoir des pierres rouges et bleues, répondit Bagheera. Souviens-t'en, j'ai logé moi-même dans les cages du Roi, à Oodeypore.

— Une, deux, trois, quatre pistes, dit Mowgli, en se penchant sur les cendres. Quatre pistes d'hommes aux pieds chaussés. Ils ne vont pas aussi vite que les Gonds. Mais quel mal leur avait fait le petit homme des bois ? Vois, ils ont parlé ensemble, tous les cinq, debout, avant de le tuer. Bagheera, retournons. Mon cœur est lourd en moi, quoiqu'il danse de haut en bas comme un nid de loriote au bout de sa branche.

— C'est mauvaise chasse que de laisser gibier sur piste. Suivons ! dit la Panthère. Ces huit pieds chaussés ne sont pas allés loin.

Ils ne parlèrent plus pendant une grande heure, tandis qu'ils relevaient la large voie des quatre hommes.

Le soleil était déjà clair et chaud lorsque Bagheera dit :

— Je sens de la fumée.

— Les hommes ont toujours plus envie de manger que de courir, répondit Mowgli, en décrivant des lacets parmi les buissons ras de la nouvelle Jungle qu'ils étaient en train d'explorer.

Bagheera, un peu sur la gauche, fit entendre un indescriptible bruit de gorge.

— En voici un qui ne mangera plus, dit-elle.

Un paquet de vêtements aux couleurs vives gisait en tas sous un buisson, et, alentour, de la farine s'était répandue.

— Cela a été fait à l'aide du bambou, dit Mowgli. Regarde ! Cette poudre blanche est ce que les hommes mangent. Ils ont pris sa proie à celui-là — il portait leurs vivres — et ils l'ont livré comme proie lui-même à Chil le Vautour.

— C'est le troisième, dit Bagheera.

— J'irai porter de grosses grenouilles fraîches au Père des Cobras pour l'engraisser, se dit Mowgli. Cette chose qui boit le sang d'éléphant, c'est la Mort même, et, cependant, je ne comprends toujours pas !

— Suivons, dit Bagheera.

Ils n'avaient pas fait un mille de plus qu'ils entendirent Ko, le Corbeau, en train de chanter un chant de mort au sommet d'un tamaris, à l'ombre duquel trois hommes étaient couchés. Un feu mourant fumait au centre du cercle, sous un plat de fer qui contenait une galette noircie et brûlée de pain sans levain. Près du feu gisait flamboyant au soleil l'ankus de rubis et de turquoises.

— La chose va vite en besogne. Tout se termine ici, dit Bagheera. Comment ceux-ci sont-ils morts, Mowgli ? Ils ne portent ni marque ni meurtrissure.

Un habitant de jungle arrive à en savoir, par expérience, aussi long que la plupart des médecins sur les plantes et les baies vénéneuses. Mowgli flaira la fumée qui montait du feu, rompit un morceau de pain noirci, le goûta, et, le

recrachant :

— La pomme de mort, toussa-t-il. Le premier a dû la mêler aux aliments destinés à ceux qui l'ont tué comme ils avaient tué d'abord le Gond.

— Bonne chasse, en vérité ! Les meurtres se suivent de près, dit Bagheera.

La « pomme de mort » est le nom que la Jungle donne à la pomme épineuse ou datura, le poison le plus prompt de toute l'Inde.

— Et quoi, maintenant ? dit la Panthère. Allons- nous nous entre-tuer, toi et moi, pour cet égorgé à l'œil rouge, là-bas ?

— Parle-t-il ? murmura Mowgli. L'ai-je offensé en le jetant ? Entre nous deux il ne peut faire de mal, car nous n'avons pas les mêmes désirs que les hommes. Si on le laisse ici, il continuera certainement à tuer les hommes, l'un après l'autre, aussi vite que les noix tombent par le grand vent. Je ne souhaiterais pas cependant les voir mourir six par nuit.

— Qu'importe ! Ce ne sont que des hommes. Ils se sont entre-tués, et ils ont été contents, dit Bagheera. Le premier petit homme des bois chassait bien.

— Ce n'en sont pas moins des enfants, et un enfant se noierait pour mordre un rayon de lune dans l'eau. Toute la faute est à moi, dit Mowgli, qui parlait comme s'il savait le fond de toutes choses. Je n'apporterai plus jamais de choses étrangères dans la Jungle, fussent-elles aussi belles que des fleurs. Ceci — il souleva l'ankus avec méfiance — va retourner au Père des Cobras. Mais il faut d'abord que nous fassions un somme, et nous ne pouvons nous coucher auprès de ces dormeurs-là. Il nous faut aussi l'enterrer, lui, de peur qu'il ne se sauve et n'en tue six encore. Creuse-moi un trou sous cet arbre.

— Mais, Petit Frère, dit Bagheera, en se dirigeant vers l'endroit indiqué, je t'assure que ce n'est pas sa faute, à ce buveur de sang. Tout le mal vient des hommes.

— C'est tout un, répondit Mowgli. Creuse le trou profond. Lorsque nous nous réveillerons, je le reprendrai pour le rapporter.

Deux nuits plus tard, tandis que le Cobra Blanc honteux, spolié, solitaire, roulait des pensées de deuil dans les ténèbres du caveau, l'ankus de turquoises vola en sifflant par le trou du mur, et s'abattit avec fracas sur la couche de monnaies d'or.

— Père des Cobras, dit Mowgli (il avait soin de rester de l'autre côté du mur), tâche de trouver dans ton peuple quelqu'un de jeune et de bien armé qui t'aide à garder le Trésor du Roi, afin que nul homme ne sorte plus vivant d'ici.

— Ah ! ah ! ainsi, le voilà de retour. Je l'avais bien dit, que c'était la Mort. Comment se fait-il que tu sois encore vivant ? marmotta le vieux Cobra, en s'enroulant amoureuxment autour du manche de l'ankus.

— Par le Taureau qui me racheta, je n'en sais rien ! Cette chose a tué six fois en une nuit. Ne la laisse plus sortir.

* * *

Ce fut après la descente de la Jungle que commença la période la plus agréable de la vie de Mowgli. Il avait cette paix de conscience qui suit le règlement d'un juste compte ; et toute la Jungle lui était amie, car toute elle le craignait. Les choses qu'il fit, vit et entendit, en vaquant de l'un chez l'autre, avec ou sans ses quatre compagnons, fourniraient matière à beaucoup, beaucoup d'histoires aussi longues, chacune, que celle-ci. Par exemple vous ne saurez jamais comment il échappa à l'éléphant enragé de Mandla, celui qui tua vingt-deux bœufs traînant onze chariots de monnaie d'argent à destination du Trésor et dispersa dans la poussière les roupies neuves ; comment il combattit Jacala, le Crocodile, toute une longue nuit, dans les Marais du Nord, et brisa son couteau de chasse sur le dos cuirassé du monstre ; comment il trouva un autre couteau, neuf et plus long, au cou d'un homme qui avait été tué par un sanglier, et comment il traqua le sanglier et le tua en juste paiement du couteau ; comment, pendant la grande famine, il se trouva pris dans la migration des Cerfs et faillit périr écrasé parmi le reflux des hordes fumantes ; comment il sauva Hathi le Silencieux d'une fosse dont le fond était armé d'un pieu, et comment, le jour suivant, il tomba lui-même dans une trappe à léopards des plus ingénieuses, dont Hathi brisa autour de lui les épais madriers ; comment il alla traire les buffles sauvages dans les marécages et, comment...

Mais il faut raconter une histoire à la fois.

Père Loup et Mère Louve moururent, et Mowgli roula une grosse pierre contre la bouche de la caverne et pleura sur eux le Chant de Mort. Baloo devint très vieux et tout raide, et Bagheera même, dont les nerfs étaient d'acier et les muscles de fer, semblait plus lente à tuer. Akela tourna du gris au blanc de lait par l'effet de l'âge ; ses côtes saillaient, il marchait comme s'il eût été en bois, et Mowgli tuait pour lui. Mais les jeunes loups, les fils du Clan débandé de Seeonee, croissaient et multipliaient, et, lorsqu'ils atteignirent le chiffre d'une quarantaine, tous loups de cinq ans, sans maître, de pied net, Akela leur dit qu'ils devraient se réunir et suivre la Loi, et courir sous les ordres d'un chef, comme il convenait au Peuple Libre.

En cela Mowgli se garda bien de donner son avis ; il avait, disait-il, mangé du fruit amer, et il savait sur quel arbre il poussait ; mais lorsque Phao, fils de Phaona (son père était le Traqueur Gris au temps où Akela menait le Clan), eut gagné par une série de combats le droit de conduire le Clan suivant la Loi de la Jungle, et lorsque les vieux appels et les vieilles chansons se reprirent à sonner sous les étoiles, Mowgli revint au Rocher du Conseil en souvenir de l'ancien temps. S'il lui plaisait de parler, le Clan attendait qu'il eût fini, et sa place était sur le Rocher, au-dessus de Phao, à côté d'Akela. Ce furent des jours de bonne chasse et de bon sommeil. Nul étranger ne se souciait de pénétrer dans les jungles qui appartenaient au peuple de Mowgli, comme on appelait le Clan, et les jeunes loups devenaient gras et forts, et on apportait une foule de petits à l'examen. Mowgli ne manquait jamais une séance d'Examen, car il se souvenait de la nuit où une panthère noire avait donné au Clan un bébé brun tout nu, et le long appel : « Regardez, regardez bien, ô Loups ! » remuait dans son cœur d'étranges émotions. Le reste du temps, il était au loin dans la Jungle, à goûter, toucher, voir et sentir des choses toujours nouvelles.

Un soir, au crépuscule, il s'en allait, trottant sans hâte à travers les collines, porter au vieil Akela la moitié d'un daim fraîchement tué, ses quatre loups sur les talons, se chamaillant un peu et se culbutant par pure joie de vivre, lorsqu'il perçut un cri qu'il n'avait pas entendu depuis les mauvais jours de Shere Khan. C'était ce qu'on appelle dans la Jungle le *Pheéal*, une sorte de hurlement que pousse le chacal lorsqu'il chasse derrière un tigre ou lorsqu'il y a quelque riche curée sur pied. Imaginez un mélange de haine, de triomphe, de crainte et de désespoir, au travers duquel loucherait une sorte de discordance, vous aurez quelque idée du *Pheéal*, qui s'éleva, retomba, frémit et s'étrangla dans le lointain au-delà de la Waingunga. Les Quatre aussitôt se hérissèrent en grondant. La main de Mowgli se porta à son couteau, et lui aussi fit halte comme si on l'eût changé en pierre.

— Pas un Rayé n'oserait tuer ici, dit-il enfin.

— Ce n'est pas le cri de l'Avant-Courrier, dit Frère Gris. Il s'agit d'une grosse curée. Écoute !

Le cri monta de nouveau, moitié sanglot, moitié rire, absolument comme modulé par de flexibles lèvres humaines. Alors Mowgli respira profondément, et prit sa course vers le Rocher du Conseil, joignant sur sa route nombre de loups du Clan qui arrivaient en hâte. Phao et Akela siégeaient ensemble sur le Rocher, et, au-dessous d'eux, chaque nerf tendu, se tenaient assis les autres. Les Mères et les louvarts regagnaient au petit galop leurs liteaux ; car, lorsque le *Pheéal* résonne, ce n'est pas le moment, pour les faibles, de rester dehors.

Ils n'entendaient plus rien que le murmure de la Waingunga dans l'ombre et les vents du soir parmi les hautes branches, quand, tout à coup, de l'autre côté de la rivière, s'éleva l'appel d'un loup. Ce n'était pas un loup du Clan, car ceux-ci entouraient tous le Rocher. L'appel se changea en un long aboiement désespéré : « Dhole ! » disait-il, « Dhole ! Dhole ! Dhole ! » Au bout de quelques minutes ils entendirent un bruit de pas harassés sur les roches, et un loup décharné, tout dégouttant d'eau, les flancs rayés de rouge, la patte droite de devant hors de service, les mâchoires blanches d'écume, se jeta au milieu de l'assemblée et vint se coucher, haletant, aux pieds de Mowgli.

— Bonne Chasse ! Sous quel chef ? demanda gravement Phao.

— Bonne chasse ! Je suis Won-tolla, fut la réponse.

Il voulait dire qu'il était un solitaire, pourvoyant à lui-même, à sa femelle et à ses petits, au fond de quelque gîte isolé. Won-tolla signifie un indépendant — qui ne relève d'aucun Clan. Tandis qu'il haletait, on pouvait suivre le va-et-vient de sa carcasse sous les grands coups de son cœur.

— Qui bouge ? demanda Phao.

C'est la question que pose toute la Jungle, après le *Pheéal*.

— Le dhole, le dhole du Dekkan¹... le Chien Rouge, le Tueur ! Ils sont remontés du sud au nord, déclarant leur Dekkan vide, et tuant tout sur leur passage. Lorsque cette lune était nouvelle j'avais quatre des miens : ma femelle et mes

trois petits. Elle leur enseignait à tuer sur les plaines de gazon, à se cacher pour rabattre le daim, comme nous faisons, nous autres du plat pays. À minuit, je les entendis ensemble à pleine gorge sur la voie. Au petit vent de l'aube je les trouvai raides sur l'herbe — tous quatre, Peuple Libre, les quatre que j'avais à cette lune nouvelle ! Alors j'ai requis mon Droit de Sang, et j'ai marché au dhole.

— Combien sont-ils ? demanda Mowgli.

Le Clan grondait sourdement de la gorge.

— Je n'en sais rien. Tout ce que je peux dire, c'est que trois d'entre eux ne tueront plus ; mais, à la fin, ils m'ont mené comme un daim, forcé de courir sur trois pattes. Regardez, Peuple Libre !

Il avança une patte meurtrie, toute noire de sang coagulé. Il portait, en outre, de cruelles morsures aux flancs, près du ventre, et des plaies dans le poil ravagé de son cou.

— Mange, dit Akela, en se levant de dessus la proie que Mowgli lui avait apportée.

Le Loup Franc se jeta sur elle d'un air affamé.

— Ce ne sera pas perdu, dit-il humblement, lorsque fut émoussé l'aiguillon de sa faim. Qu'on me rende un peu de ma force, Peuple Libre, et je tuerai, moi aussi ! Mon liteau est vide, que vit plein cette lune, lorsqu'elle était nouvelle, et la Dette de Sang n'est pas toute payée.

Phao entendit ses dents craquer sur un fémur et grogna d'un air approbateur.

— Nous aurons besoin de ces mâchoires-là. Le dhole a-t-il ses petits avec lui ?

— Non, non. Tous chasseurs rouges : chiens adultes du Clan, lourds et forts.

Cela signifiait que le dhole, le Chien Rouge, le chien-chasseur du Dekkan, s'était mis en campagne, et les loups savaient bien que le tigre lui-même abandonne au dhole sa proie toute fraîche. Ils poussent droit devant eux à travers la Jungle, et ce qu'ils rencontrent, ils l'abattent et le mettent en pièces. Quoiqu'ils ne soient pas aussi gros ni moitié aussi rusés que le loup, ils sont très forts et très nombreux. Les dholes, par exemple, ne prendront pas le nom de clan à moins d'être une centaine d'individus solides, alors que quarante loups font un clan très sortable. Les courses errantes de Mowgli l'avaient mené au bord des hauts plateaux gazonnés du Dekkan, et il avait souvent vu les dholes dormir, jouer et se gratter sans crainte parmi les petits creux et les mottes qu'ils utilisent comme gîtes. Il n'avait pour eux que haine et mépris, parce qu'au flair ils ne sentaient pas comme le Peuple Frère, parce qu'ils n'habitaient pas dans des cavernes, et surtout parce qu'ils avaient du poil entre les doigts de pied, tandis que lui et ses amis avaient le pied net. Mais il savait, car Hathi le lui avait dit, il savait quelle terrible chose est un clan de dholes en chasse. Hathi lui-même s'écarte de leur route. Et, jusqu'à ce qu'ils soient tous morts, ou que le gibier se fasse rare, ils vont de l'avant, et tuent comme ils vont.

Akela, lui aussi, savait quelque chose des dholes ; il dit à Mowgli avec calme :

— Il vaut mieux mourir dans les rangs du Clan que sans chef et tout seul. C'est une belle chasse, et — ma dernière. Mais, au temps que dure la vie de l'homme, tu as encore devant toi beaucoup de nuits et de jours. Petit Frère, va-t'en vers le nord, couche- toi et attends s'il reste un loup vivant après que le dhole aura passé, il te portera des nouvelles de la bataille.

— Ah ! dit Mowgli avec une gravité parfaite, faut-il que je m'en aille aux marais attraper des petits poissons et dormir dans un arbre, ou dois-je demander secours aux *bandar-log*, et croquer des noix dans les branches, tandis que le Clan se bat au-dessous ?

— C'est une lutte à mort, dit Akela. Tu n'as jamais rencontré le dhole — le Tueur Rouge. Le Rayé lui- même...

— Aowa ! Aowa ! dit Mowgli avec un geste d'humeur. J'en ai tué, un singe rayé, dans le temps. Écoute un peu : j'ai eu un loup pour père, une louve pour mère, j'ai eu aussi pour père et mère à la fois un vieux loup gris (pas très sage ; il est blanc maintenant). Donc je dis — il éleva la voix — je dis que, lorsque le dhole viendra, si le dhole vient, Mowgli et le Peuple Libre sont de même poil pour cette chasse ; et je dis, par le Taureau qui me racheta, le taureau dont Bagheera me paya au vieux temps que vous autres du Clan ne vous rappelez pas, je dis, moi, pour que les Arbres et la Rivière l'entendent et s'en souviennent, si je l'oublie ; je dis, moi, que ce couteau, le mien, fera la besogne d'un croc pour le Clan — et il n'est pas trop émoussé, je pense. J'ai dit. Telle est ma Parole, ma Parole qui ne m'appartient plus.

— Tu ne connais pas le dhole, homme à langue de loup, cria Won-tolla. Je cherche seulement à leur payer ma Dette de Sang avant qu'ils me mettent en mille pièces. Ils vont lentement, tuant tout sur leur route. Mais, dans deux jours, j'aurai repris quelque force, et je ferai tête de nouveau, pour ma Dette de Sang. Quant à vous, Peuple Libre, je vous conseille de gagner le nord, et de vous contenter de peu pour un certain temps, jusqu'à ce que le dhole soit passé. C'est une chasse où il n'y a guère de sommeil.

— Écoutez l'Étranger ! s'écria Mowgli avec un éclat de rire. Peuple Libre, il nous faut aller au nord vivre de lézards et de rats d'eau, de peur que par hasard nous rencontrions le dhole ! Il faut lui laisser tuer tout sur nos réserves, tandis que nous resterons cachés dans le Nord, jusqu'à ce qu'il lui plaise de nous rendre notre bien. Ce n'est qu'un chien — et le petit d'un chien — rouge, à ventre jaune, sans gîte, avec du poil entre chaque doigt de pied ! Il compte sa portée par six et huit, comme Chikai, le petit rat sauteur. Sûrement, il nous faut fuir, Peuple Libre, et aller mendier chez les gens du Nord des issues de bétail pourri ! Vous connaissez le dicton : « Au nord, la vermine ; au sud, les poux. » Nous, nous sommes la Jungle. Choisissez, vous autres. Oh ! choisissez. Il s'agit d'une belle chasse ! Au nom du Clan — de tout le Clan — au nom du liteau et de la portée, par le gibier d'ici, par le gibier d'ailleurs, par la biche qui mène le daim, et le petit, petit louveteau dans la caverne, c'est juré — juré — juré !

Le Clan répondit par un aboiement profond, dont le fracas retentit dans la nuit comme la chute d'un arbre.

— C'est juré ! crièrent-ils.

— Restez avec eux, dit Mowgli à ses quatre loups. Nous n'aurons pas une dent de trop. Que Phao et Akela préparent tout pour la bataille. Je m'en vais compter les chiens.

— Mais, c'est la mort ! s'écria Won-tolla en se levant à demi. Que peut celui-ci, tout nu, contre le Chien Rouge ? Le Rayé lui-même, rappelle-toi...

— Il faut que tu sois d'ailleurs, vraiment, jeta Mowgli par-dessus son épaule. Mais nous causerons quand les dholes seront morts. Bonne chasse, tous !

Il plongea en hâte dans l'obscurité, ivre de surexcitation sauvage, regardant à peine où il mettait le pied, et, par une conséquence naturelle, trébucha et vint tomber tout de son long sur les grands anneaux de Kaa, dans un endroit où le python surveillait une coulée de cerfs, au bord de la rivière.

— Kssha ! dit Kaa en colère. Est-ce là métier de Jungle que de piétiner, de sauter et de gâcher ainsi toute une nuit de chasse — et quand le gibier donne si bien ?

— C'est ma faute, dit Mowgli, en se relevant. Justement je te cherchais, Tête Plate ; mais, chaque fois que nous nous rencontrons, tu es plus long et plus large de la longueur de mon bras. Il n'y a personne comme toi dans la Jungle, ô sage, vénérable, ô fort, ô le plus beau des Kaas.

— Bon, voilà une nouvelle piste maintenant. Où mène-t-elle ? dit Kaa d'une voix radoucie. Il n'y a pas une lune que certaine graine d'homme, armée d'un couteau, me jetait des pierres à la tête et me miaulait de vilains noms de chat sauvage parce que je dormais en plaine.

— Oui, et que tu faisais tourner à tous vents les Cerfs sur pied, et que Mowgli était en train de chasser, et que ce même Tête Plate avait l'oreille trop dure pour l'entendre siffler et pour s'ôter ainsi du chemin des cerfs, repartit Mowgli posément, en s'installant au milieu des anneaux bigarrés.

— Et, à l'heure qu'il est, cette même Graine d'Homme vient avec des paroles caressantes et flatteuses vers ce même Tête Plate, lui dit qu'il est sage, fort et beau, tant que ce vieil innocent de Tête Plate finit par le croire et se replie pour faire place, comme ceci, à cette Graine d'Homme qui jette des pierres, et... Es-tu à l'aise maintenant ? Est-ce Bagheera qui pourrait t'offrir un si bon lit de repos ?

Kaa s'était, comme d'habitude, moulé en une sorte de demi-hamac qui cédait moelleusement sous le poids de Mowgli. À tâtons, dans l'ombre, le garçon se pelotonna dans la courbe souple du cou pareil à un câble, jusqu'à ce que la tête de Kaa reposât sur son épaule ; et alors il lui raconta tout ce qui était arrivé cette nuit-là dans la Jungle.

— Il se peut que je sois sage, dit Kaa à la fin du récit, mais sourd, je le suis sans conteste. Autrement j'aurais entendu le *Pheeah*. Je ne m'étonne plus que les mangeurs d'herbe soient sur l'œil. Combien sont les dholes ?

— Je n'ai pas vu encore. Je suis venu d'un trait. Tu es plus vieux que Hathi. Mais,

oh ! Kaa — ici Mowgli frétille de joie, — quelle belle chasse ce sera ! Peu d'entre nous verront une autre lune.

— Est-ce que tu vas donner, toi aussi, dans cette affaire ? Rappelle-toi que tu es un homme, et quel clan t'a rejeté. Laisse le loup s'arranger avec le chien. Toi, tu es un homme.

— Les noix de l'an dernier sont du terreau cette année, dit Mowgli. C'est vrai, je suis un homme, mais je crois bien avoir dit cette nuit que je suis un loup. J'ai fait appel aux Arbres et à la Rivière pour qu'ils se souviennent. Je suis du Peuple Libre, Kaa, jusqu'à ce que le dhole ait passé.

— Peuple Libre, grogna Kaa. Voleurs libres ! Et tu t'es lié par ce nœud de mort, en mémoire de loups qui ne sont plus ! Cela n'est pas de bonne chasse.

— Il s'agit de ma Parole que j'ai donnée. Les Arbres savent, la Rivière sait. Jusqu'à ce que le dhole ait passé, elle ne peut m'être rendue.

— Ngssh ! Cela brouille toutes les pistes. J'avais pensé à t'emmener avec moi dans les Marais du Nord, mais parole donnée — même la parole d'un Petit d'Homme, tout nu, sans poil — est parole donnée. Maintenant, moi, Kaa, je dis...

— Réfléchis bien, Tête Plate, avant de te lier aussi toi-même par le nœud de mort. Je n'ai pas besoin de ta Parole, à toi, car je sais bien...

— Soit, dit Kaa. Je n'engagerai pas ma Parole ; mais qu'as-tu l'intention de faire lorsque le dhole va venir ?

— Il faut qu'ils traversent à la nage la Waingunga. J'ai songé à les attendre couteau en main sur les hauts-fonds, le Clan derrière moi ; et ainsi frappant et daguant nous pourrions les rabattre en aval, ou leur rafraîchir un peu la gorge.

— Le dhole ne tourne pas tête et il a la gorge chaude, dit Kaa. Il n'y aura ni Petit d'Homme ni louveteau après cette chasse-là rien que des os secs.

— Ah la la ! si nous mourons nous mourrons. Ce sera une tout à fait belle chasse, mon cœur est jeune et je n'ai pas vu beaucoup de Pluies. Je ne suis ni sage ni fort. As-tu un meilleur plan, Kaa ?

— J'ai vu cent et cent Pluies. Hathi n'avait pas perdu ses dents de lait que ma trace était déjà large dans la poussière. Par le Premier Œuf ! je suis plus vieux que beaucoup d'arbres, et j'ai vu tout ce que la Jungle a fait.

— Mais cette chasse est nouvelle, dit Mowgli. Jamais encore le dhole n'a croisé notre piste.

— Ce qui est déjà été. Ce qui sera n'est rien de plus qu'une année oubliée qui frappe en arrière. Reste tranquille pendant que je les compte, mes années.

Durant le long espace d'une heure, Mowgli resta étendu parmi les anneaux, jouant avec son couteau, pendant que Kaa, la tête immobile au ras du sol, pensait à tout ce qu'il avait vu et connu depuis le jour où il était sorti de l'œuf. La lumière semblait s'être évanouie de ses yeux et les avoir laissés comme des

opales mortes ; et, de temps en temps, il faisait, avec la tête, de petites passes saccadées à droite et à gauche, comme s'il chassait en rêve. Mowgli somnolait tranquillement : il savait que rien ne vaut un somme avant de se mettre en chasse, et il pouvait, par entraînement, s'endormir à son gré, quelle que fut l'heure du jour ou de la nuit.

Puis il sentit Kaa s'allonger et s'enfler sous lui, comme le gigantesque python se dilatait en sifflant avec le bruit d'une épée tirée d'un fourreau d'acier.

— J'ai revu toutes les saisons mortes, dit-il enfin, et les grands arbres et les vieux éléphants et les rochers dont les pointes étaient nues avant que la mousse y vînt croître. Es-tu encore vivant, *toi*, Petit d'Homme ?

— La lune vient seulement de se lever, répondit Mowgli. Je ne comprends pas...

— Hssh ! Me voici Kaa de nouveau. Je savais bien qu'il n'y avait que peu de temps. Maintenant, allons à la rivière, et je te montrerai ce qu'il y a à faire contre le dhole.

Il se dirigea, droit comme la flèche, vers le large courant de la Waingunga, et plongea un peu au-dessus de l'eau qui recouvrait le Roc de la Paix, Mowgli toujours à ses côtés.

— Non, ne nage pas. Je vais aller vite. Sur mon dos, Petit Frère.

Mowgli assujettit son bras gauche autour du cou de Kaa, laissa pendre son bras droit le long du corps et joignit ses pieds allongés. Alors Kaa se mit à remonter le courant comme lui seul pouvait le faire, tandis que les rides de l'eau refoulée se relevaient en fraise autour du cou de Mowgli, et que ses pieds ondulaient de-ci de-là dans les remous qui fouettaient les flancs du python. Un mille à peu près au-dessus du Roc de la Paix, la Waingunga s'étrangle dans une gorge dont les parois de marbre ont quatre-vingts ou cent pieds de haut, et le courant file comme un canal de moulin par-dessus et parmi toutes sortes de vilaines pierres. Mais Mowgli ne s'inquiétait guère de l'eau : aucune eau du monde n'eût pu lui donner un moment de frayeur. Il examinait les parois de la gorge et reniflait avec malaise à cause d'une odeur aigre et douceâtre dans l'air, assez semblable à celle d'une grosse fourmilière par un jour de chaleur. Instinctivement il se baissa dans l'eau, ne sortant la tête que tout juste pour respirer, et Kaa vint jeter l'ancre, d'une double torsion de queue, autour d'un rocher du fond, en maintenant Mowgli au creux d'un anneau, tandis que l'eau fuyait le long de leurs corps.

— C'est la demeure de la Mort ! dit le garçon. Pourquoi venir ici ?

— Elles dorment, répondit Kaa. Hathi ne ferait point un pas pour éviter le Rayé. Cependant, Hathi et le Rayé évitent tous deux le dhole et rien, dit-on, n'écarte le dhole de son chemin. Cependant, pour qui le Petit Peuple des Rochers s'écarterait-il de sa route ? Dis-moi, maître de la Jungle, qui est le maître de la Jungle ?

— Elles ! murmura Mowgli. C'est la Demeure de la Mort. Allons-nous-en.

— Non, regarde bien, car elles dorment. Rien n'est changé depuis le temps où je n'avais pas encore la longueur de ton bras.

Les rochers de cette gorge de la Waingunga, fendus comme ils l'étaient, rongés par les intempéries, servaient, depuis le commencement de la Jungle, de demeure au Petit Peuple des Rochers, aux abeilles noires sauvages de l'Inde, toujours affairées et furieuses ; et, comme Mowgli le savait bien, sur un espace d'un demi-mille autour de leur patrie toute trace s'écartait. Depuis des siècles le Petit Peuple s'y était fixé, essaimant de fissure en fissure, sans se lasser d'essaimer encore ; des traînées de miel desséché tachaient le marbre blanc, tandis que, hauts, profonds et noirs, les rayons s'étageaient dans l'obscurité des grottes. Et ni homme, ni bête, ni feu, ni eau ne les avaient jamais atteintes. La gorge, dans toute sa longueur, semblait, sur les deux côtés, tendue de velours sombre à reflets miroitants, et Mowgli se laissa couler davantage en regardant, car c'étaient les millions d'abeilles agglomérées, qui dormaient. On voyait encore des blocs et des festons et comme des troncs d'arbres pourris, bossuant la paroi du rocher : vieux rayons des années passées, ou nouvelles cités bâties dans l'ombre de la gorge abritée ; et des masses de débris spongieux et pourris avaient roulé et restaient suspendus parmi les arbres et les lianes qui s'attachaient à la paroi. En écoutant, il entendit maintes fois le bruissement et le glissement des rayons trop chargés comme ils versaient ou s'en allaient tomber quelque part à travers les galeries sombres ; puis un grondement d'ailes irritées, et le monotone goutte-goutte-goutte du miel perdu s'écoulant jusqu'au moment où il débordait d'une saillie à l'air libre et filtrait lourdement parmi les petites branches. Il y avait une grève minuscule, large de cinq pieds à peine, d'un côté de la rivière, où s'étaient haut amoncelés les détritiques d'innombrables années. Là gisaient des abeilles mortes, des bourdons, des rayons vides, des ailes de phalènes et de scarabées maraudeurs qui s'étaient égarés là en quête de miel, tout cela confondu en tas arrondis de fine poussière noire. L'âcre odeur qui s'en dégagait eût suffi pour épouvanter tout ce qui n'avait pas d'ailes et n'ignorait pas ce qu'était le Petit Peuple.

Kaa remonta le courant de nouveau jusqu'à un banc de sable à l'entrée de la gorge.

— Voici le gibier de la saison, dit-il. Regarde ! Sur le bord de la rivière gisaient les squelettes d'une couple de jeunes cerfs et d'un buffle. Mowgli voyait bien que ni loup ni chacal n'avaient touché aux os, qui avaient gardé leur disposition naturelle.

— Ils ont dépassé la ligne, ils ne savaient pas, murmura Mowgli, et le Petit Peuple les a tués. Allons-nous-en avant qu'elles s'éveillent.

— Elles ne s'éveillent pas avant l'aurore, dit Kaa. Maintenant je vais te dire. Il y a de cela beaucoup, beaucoup de Pluies, un daim poursuivi vint du sud jusqu'ici, ne connaissant pas la Jungle, un clan sur les talons. Aveuglé par la terreur il sauta. Le Clan chassait à vue, chaud sur la piste et sans voir ailleurs. Le soleil était haut, le Petit Peuple était nombreux et très en colère. Nombreux également furent ceux du Clan qui sautèrent dans la Waingunga, mais ils étaient morts avant de toucher l'eau. Ceux qui ne sautèrent pas moururent aussi dans les rochers là-haut. Mais le daim vécut.

— Comment ?

— Parce qu'il arriva le premier, courant pour sa vie ; parce qu'il sauta avant que le Petit Peuple fût en garde, et parce qu'il était déjà dans la rivière quand elles se rassemblèrent pour tuer. Mais le Clan qui suivait fut tout entier accablé sous le poids du Petit Peuple, qu'avaient éveillé les pieds de ce daim.

— Le daim vécut ? répéta lentement Mowgli.

— Du moins, ce n'est pas alors qu'il mourut, quoiqu'il n'eût personne pour épier sa chute, ni le renfort d'un corps vigoureux contre la violence de l'eau, pas même certain vieux Tête Plate, jaune, pesant et lourd, tel qu'en pourrait attendre, par exemple, certaine Graine d'Homme — oui, quand elle aurait sur sa trace tous les dholes du Dekkan. Qu'est-ce que tu en penses ?

La tête de Kaa reposait sur l'épaule mouillée de Mowgli, et sa langue vibrait à l'oreille du garçon. Après un long silence Mowgli murmura :

— C'est aller tirer la Mort par la barbe, mais, Kaa, tu es, en vérité, le plus sage de toute la Jungle.

— Beaucoup l'ont dit. Comprends, maintenant, si les dholes te suivent...

— Comme sûrement ils me suivront. Oh ! oh ! J'ai sous la langue beaucoup de petites épines à leur enfoncer dans la peau.

— S'ils te mènent chaud et vite, à l'aveugle, sans yeux que pour tes épaules, ceux qui ne mourront pas là-haut prendront l'eau ici, ou plus bas, car le Petit Peuple se lèvera et les couvrira. Or, l'eau de la Waingunga a toujours faim, et ils n'auront pas de Kaa pour les maintenir à la surface ; ils seront emportés, ceux du moins qui survivront, vers les hauts-fonds qui avoisinent les liteaux de Seeonee, et là, ton Clan peut les cueillir à la gorge.

— Ahai ! Eowawa ! Rien ne pourrait tomber mieux, sauf les Pluies en temps de sécheresse. Il n'y a plus maintenant que la petite affaire de la course et du saut. Je vais me faire connaître des dholes, de telle façon qu'ils me suivent de très près.

— As-tu vu les rochers au-dessus de toi ? Du côté de la terre ?

— Non, c'est vrai. J'avais oublié cela.

— Va voir. C'est du terrain pourri, tout en crevasses et en trous. Un de tes maladroits pieds posé sans bien voir où, et ce serait fini de la chasse. Écoute, je te laisse ici, et pour toi, rien que pour toi, je vais prévenir le Clan afin qu'il sache où trouver le dhole. Quant à moi, je ne fais peau commune avec aucun loup.

Lorsque Kaa n'aimait pas quelqu'un de sa connaissance il savait se montrer plus désagréable que personne dans la Jungle, sauf peut-être Bagheera. Il descendit le courant à la nage, et, en face du Roc, il tomba sur Phao et Akela en train d'écouter les bruits de la nuit.

— Hssh ! chiens, dit-il d'un air jovial. Le dhole descendra le courant. Si vous n'avez pas peur, vous pourrez les tuer sur les hauts-fonds.

— Quand viendront-ils ? demanda Phao.

— Et où donc est mon Petit d'Homme ? réclama Akela.

— Ils viendront quand ils viendront, répondit Kaa. Attendez pour voir. Quant à *ton* Petit d'Homme, dont tu as accepté la Parole et que tu livres ainsi de sang-froid à la mort, c'est avec *moi* qu'il est, *ton* Petit d'Homme, et s'il n'est pas déjà mort, ce n'est pas de ta faute, chien blanchi que tu es ! Attends le dhole ici, et tiens-toi heureux que le Petit d'Homme et moi combattions de ton bord.

Kaa, filant à contre-courant, vint, rapide comme l'éclair, s'amarrer de nouveau au milieu de la gorge, les yeux fixés en haut sur la ligne des falaises. Bientôt il vit la tête de Mowgli se profiler sur les étoiles, un sifflement passa dans l'air, suivi du *schloup* mordant et net d'un corps qui tombe les pieds les premiers ; et, l'instant d'après, le corps se retrouvait au repos dans la boucle du corps de Kaa.

— Ce n'est rien à sauter la nuit, dit tranquillement Mowgli. J'ai sauté de deux fois plus haut pour mon plaisir ; mais le terrain est mauvais, là-haut — rien que buissons ras et crevasses profondes — tout cela plein du Petit Peuple. J'ai empilé de grosses pierres à côté de trois crevasses. Je les renverserai avec mes pieds en courant, et le Petit Peuple se lèvera furieux derrière moi.

— Voilà des ruses d'homme, dit Kaa. Tu es très sage, mais le Petit Peuple est *toujours* en colère.

— Non, au crépuscule, toutes les ailes à la ronde se reposent pour un temps. Or, c'est au crépuscule que je m'amuserai avec le dhole, car c'est en plein jour qu'il chasse le mieux. En ce moment il suit, au sang, la trace de Won-tolla.

— Le dhole n'abandonne pas une trace de sang, pas plus que Chil un bœuf mort, dit Kaa.

— Éh bien ! il faut que je lui donne à suivre une trace de sang neuve — du sien, si je peux, et je lui ferai manger la poussière. Tu vas rester ici, Kaa, jusqu'à ce que j'arrive avec mes dholes !

— Oui, mais quoi, s'ils te tuent dans la Jungle ou si le Petit Peuple te tue avant que tu puisses sauter dans la rivière ?

— Vienne demain, nous tuerons demain ! dit Mowgli en citant un dicton de Jungle. Quand je serai mort, il sera temps de chanter le Chant de Mort. Bonne chasse, Kaa !

Il détacha son bras du cou du python, et descendit la gorge comme une poutre dans une crue d'orage, pagayant obliquement vers l'autre rive où le courant s'apaisait, et riant tout haut de bonheur. Il n'était rien que Mowgli préférât au plaisir de « tirer la Mort par la barbe », comme il disait, et de faire sentir à la Jungle entière qu'il était son seigneur et maître. Il avait souvent, avec l'aide de Baloo, volé des nids d'abeilles dans des arbres isolés, et il savait que le Petit

Peuple déteste l'odeur de l'ail sauvage. Aussi en cueillit-il un petit bouquet qu'il noua d'un lien d'écorce. Puis il suivit la trace sanglante de Won-tolla, qui courait des liteaux vers le sud, pendant quelque cinq milles, regardant les arbres, la tête de côté et riant à gorge déployée.

— Mowgli la Grenouille ai-je été, se dit-il, Mowgli le Loup ai-je dit que je suis. C'est Mowgli le Singe qu'il me faut être maintenant, avant que je sois Mowgli le Daim. À la fin, je serai Mowgli l'Homme. Ho !

Et il glissa son doigt tout le long des dix-huit pouces de lame de couteau.

La trace de Won-tolla, toute criblée de taches de sang noir, s'enfonçait dans une forêt d'arbres touffus, aux troncs serrés, qui s'étendait vers le nord-est, et se clairsemait peu à peu jusqu'à deux milles environ des Rochers aux Abeilles.

Du dernier arbre à la brousse naine des Rochers aux Abeilles s'étendait un espace libre où il y avait de couvert à peine pour cacher un loup. Mowgli trotta sous les arbres, évaluant les distances d'une branche à l'autre, grimpant de temps en temps à un tronc, et s'essayant à bondir d'arbre en arbre, jusqu'au terrain découvert qu'il étudia avec le plus grand soin durant une heure. Après quoi il s'en retourna, reprit la trace de Won-tolla où il l'avait laissée, s'installa dans un arbre dont une branche s'allongeait horizontalement à huit pieds environ du sol, accrocha son bouquet d'ail à la fourche de deux branches, et resta là, tranquillement, à aiguïser son couteau sur la plante de son pied.

Un peu avant midi, dans la grande chaleur du soleil, il entendit un bruit de pattes sur le sol et sentit l'abominable odeur du dhole, dont le Clan trottait, sans trêve ni merci, sur la trace de Won-tolla. Vu d'en l'air le Dhole Rouge ne paraît pas moitié aussi gros qu'un loup. Mais Mowgli savait de quelle force étaient doués ses pieds et ses mâchoires. Il guetta le museau pointu d'un chien bai, le conducteur, en train de flairer la piste, et lui cria :

— Bonne chasse !

L'animal leva la tête, et ses compagnons firent halte derrière lui : des chiens rouges par douzaines et par douzaines, à queues bas attachées, à solide encolure, à faible arrière-train, et à gueules ensanglantées. Les dholes sont d'ordinaire gens fort silencieux, et ils manquent de manières même dans leur Dekkan natal. Ils devaient être plus de deux cents rassemblés au-dessous de lui, mais Mowgli pouvait voir que les chefs de file flairaient avidement la piste de Won-tolla et tâchaient d'entraîner le Clan en avant. Il ne fallait pas de cela, ou bien ils seraient aux liteaux en plein jour encore, et Mowgli voulait les retenir sous son arbre jusqu'à la tombée de la nuit.

— Qui est-ce qui vous a donné la permission de venir ici ? demanda Mowgli.

— Toutes les jungles sont à nous ! fut la réponse.

Et le dhole qui la fit montra ses dents blanches. Mowgli, du haut de l'arbre, le regarda en souriant et imita à la perfection le pépiement aigu de Chikai, le rat sauteur du Dekkan, voulant laisser entendre aux dholes qu'il n'avait pas pour eux

plus de considération que pour Chikai. Le Clan se referma autour du tronc, et le chef aboya sauvagement, traitant Mowgli de singe grimpeur. Pour toute réponse Mowgli allongea une de ses jambes et agita les doigts de son pied nu juste au-dessus de la tête du chef. C'était assez, et plus qu'il n'en fallait, pour éveiller dans tout le Clan une rage aveugle : les gens qui ont du poil entre les doigts de pied n'aiment pas qu'on le leur rappelle. Mowgli retira sa jambe au moment où le chef sautait, et dit suavement :

— Chien, chien rouge ! Retourne au Dekkan manger des lézards. Va retrouver Chikai, ton frère, chien, chien, chien rouge ! Il y a du poil entre chaque doigt de pied !

Il agita ses doigts de pied une seconde fois.

— Descends, avant que nous ne te délogions par la famine, singe sans poil ! hurla le Clan.

C'était justement ce que Mowgli voulait. Il se coucha tout le long de la branche, la joue contre l'écorce, le bras droit libre, et pendant cinq minutes au moins raconta au clan ce qu'il pensait et savait de lui, de ses façons, de ses mœurs, de ses femelles et de ses petits. Il n'est pas au monde de langage plus âcre et plus blessant que celui dont se sert le Peuple de la Jungle pour montrer son dédain ou son mépris. Quand il vous arrivera d'y penser, vous verrez comment il n'en peut être qu'ainsi. Comme Mowgli l'avait dit à Kaa, il avait sous la langue beaucoup de petites épines, et graduellement, délibérément, il fit éclater les dholes silencieux en grognements, puis en hurlements, et finalement en rauques clameurs de rage écumante. Ils essayèrent bien de riposter à ses sarcasmes, mais c'était comme si un nouveau-né eût essayé de répondre à Kaa dans sa fureur et, tout le temps, la main droite de Mowgli pendait croisée à son côté, prête l'action, ses deux pieds refermés autour de la branche.

Le gros chien bai, chef du Clan, avait sauté plusieurs fois en l'air, mais Mowgli n'osait pas risquer un coup douteux. À la fin, la fureur décuplant ses forces, le dhole bondit à sept ou huit pieds au-dessus du sol. Alors la main de Mowgli se détendit comme la tête du serpent grimpeur, et l'agrippa par la peau du cou ; la branche fléchit sous le poids au retombé du corps, et peu s'en fallut que Mowgli ne fût précipité en bas. Mais, sans lâcher prise, pouce à pouce, il hissa jusqu'à la branche l'animal qui pendait à son poing comme un chacal noyé. De la main gauche il chercha son couteau et trancha la rouge queue touffue ; puis il rejeta le dhole à terre.

Il n'avait plus besoin d'autre chose : les dholes ne suivraient plus la trace de Won-tolla maintenant avant d'avoir tué Mowgli, ou que Mowgli les eût tués. Il les vit s'installer en cercle, avec un frisson des hanches, qui signifiait revanche à mort. Là-dessus il grimpa plus haut à la fourche des deux branches, s'adossa confortablement le dos, et s'endormit.

Au bout de trois ou quatre heures il s'éveilla et compta le Clan. Ils étaient tous là, muets, hérissés, la gorge sèche, avec des yeux d'acier. Le soleil commençait à baisser. Dans une demi-heure le Petit Peuple des Rochers aurait terminé son labeur, et, comme vous le savez, le dhole combat mal au crépuscule.

— Je n'avais pas besoin de gardiens si vigilants, dit Mowgli en se levant sur une branche ; pourtant je me souviendrai de ceci : vous êtes de vrais dholes, mais, à mon avis, trop nombreux de la même espèce. Pour cette dernière raison je ne rendrai point sa queue au gros mangeur de lézards. N'es-tu pas content, Chien Rouge ?

— C'est moi-même qui t'éventrerai, hurla le chef, en mordant l'arbre au pied.

— Non, mais songe à ceci, ô le plus sage entre les rats du Dekkan ! Il va naître maintenant, l'une après l'autre, des portées de petits chiens rouges sans queue, oui, avec des moignons rouges à vif, qui piquent lorsque le sable est chaud. Retourne au logis, Chien Rouge, et plains-toi qu'un singe t'a fait cela. Vous ne voulez pas vous en aller ? Venez avec moi, alors ; je veux faire de vous des sages.

Il gagna l'arbre voisin, à la façon des singes, continua de même, gagnant le prochain, puis l'autre, suivi du Clan d'où se levaient des têtes affamées. Parfois il feignait de tomber, et les dholes se culbutaient les uns par-dessus les autres dans leur hâte d'être à l'hallali. C'était un spectacle étrange : le garçon dont le couteau luisait aux rayons obliques du soleil filtrant à travers les hautes branches, et, au-dessous, la meute silencieuse, avec des reflets d'incendie sur les pelages roux, se pressant à sa poursuite. Arrivé au dernier arbre, il prit le bouquet d'ail et s'en frotta soigneusement tout entier, tandis que les chiens poussaient des hurlements de dérision.

— Singe à langue de loup, penses-tu déguiser ton fumet ? dirent-ils. Nous te suivrons à mort.

— Prends ta queue ! dit Mowgli, en la jetant dans la direction du chemin qu'il venait de suivre.

Le Clan, naturellement, à l'odeur du sang, se rua de quelques pas en arrière.

— Et suivez maintenant — à mort !

Il avait glissé le long du tronc de l'arbre, et filait comme le vent, sur ses pieds nus, vers les Rochers aux Abeilles, avant que les dholes se fussent aperçus de ce qu'il allait faire.

Ils poussèrent ensemble un hurlement profond et prirent, pour ne plus le quitter, ce petit galop, patient et régulier, qui met finalement aux abois toute créature en vie. Mowgli savait qu'en bande leur allure est beaucoup plus lente que celle des loups, sans quoi il n'eût jamais risqué une course de deux milles en terrain découvert. Ils étaient convaincus que le garçon finirait par leur appartenir ; et lui se sentait sûr de les mener au gré de son caprice. Son unique soin était de les garder assez ardents sur sa trace pour les empêcher de faire demi-tour trop tôt. Il courait d'un pas net, égal, élastique, le chef sans queue à cinq mètres à peine de ses talons, et, en arrière, le Clan égrené sur une longueur d'un quart de mille, peut-être, aveuglé du délire et de la furie du meurtre. Il conserva ainsi sa distance au juger, se fiant à son oreille, et réservant son dernier effort pour l'élan à travers les Rochers aux Abeilles.

Le Petit Peuple s'était endormi à la tombée du crépuscule, car ce n'était pas la saison des fleurs qui s'ouvrent tard ; mais, aux premières foulées de Mowgli sur le sol creux et sonore, le garçon entendit comme un bourdonnement de la terre tout entière. Alors il courut comme il n'avait jamais couru de sa vie, renversa d'un coup de pied une, deux, trois des piles de pierres dans les crevasses obscures d'où s'échappait une odeur douce ; il entendit un mugissement pareil au mugissement de la mer dans une grotte, vit du coin de l'œil l'air s'assombrir derrière lui, aperçut le courant de la Waingunga tout au-dessous, et, dans l'eau, une tête plate en forme de diamant ; puis il sauta en avant de toute sa force, les dents du dhole sans queue claquant dans le vide contre son épaule, et, les pieds les premiers, tomba en sûreté dans la rivière, haletant et triomphant. Il n'avait pas une piqûre sur le corps, car l'odeur de l'ail avait arrêté le Petit Peuple juste les quelques secondes qu'il avait mises à traverser les rochers.

Lorsqu'il reparut la surface de l'eau, les anneaux de Kaa le maintenaient d'aplomb, et l'on voyait d'étranges objets bondir par-dessus le bord de la falaise — de gros blocs, semblait-il, d'abeilles en grappes, qui tombaient comme des plombs de sonde ; et, dès que le bloc touchait l'eau, les abeilles remontaient, et le corps d'un dhole tournoyait au fil du courant. Au-dessus de leurs têtes ils pouvaient entendre de courts aboiements de fureur étouffés sous un grondement pareil à celui du tonnerre — le grondement des ailes du Petit Peuple des Rochers. Quelques-uns des dholes étaient même tombés dans les crevasses communiquant avec les grottes souterraines, et là, suffoquaient, luttaient et mordaient à vide parmi les rayons de miel écroulés, pour, à la fin, cadavres portés sur les vagues d'abeilles soulevées au-dessous d'eux, être vomis de quelque trou dominant la rivière, et s'en aller rouler sur le tas de décombres noirs. D'autres avaient sauté trop court, et, dans les arbres sur les falaises, on voyait les abeilles estomper leur silhouette : mais le plus grand nombre d'entre eux, affolés par les piqûres, s'étaient jetés dans la rivière, et, comme l'avait dit Kaa, l'eau de la Waingunga avait toujours faim.

Kaa maintint étroitement Mowgli jusqu'à ce que le garçon eût repris haleine.

— Nous ne pouvons rester ici, dit-il. Le Petit Peuple est réveillé pour de bon. Viens !

Mowgli, son couteau à la main, descendit la rivière, nageant au ras de l'eau et plongeant aussi souvent qu'il pouvait.

— Doucement, doucement, dit Kaa. Un seul croc n'en tuerait pas cent, à moins d'être celui d'un cobra ; or, beaucoup de dholes se sont promptement jetés à l'eau en voyant le Petit Peuple se lever, et ils n'ont, ceux-là, aucun mal.

— Autant de travail de plus pour mon couteau, alors... Phai ! Comme le Petit Peuple suit !

Mowgli plongea de nouveau. La surface de l'eau était tapissée d'abeilles sauvages bourdonnantes de colère et piquant tout ce qu'elles trouvaient.

— Le silence n'a jamais rien gâté, dit Kaa. (Nul aiguillon ne pouvait pénétrer ses écailles.) Et tu as toute la nuit devant toi pour cette chasse. Écoute-les hurler !

La moitié presque du Clan avait vu le piège où se précipitaient leurs camarades, et, tournant subitement de côté, s'était jetée dans l'eau, à l'endroit où la gorge s'évasait en berges escarpées. Leurs cris de rage et leurs menaces contre le « singe-grimpeur » qui les avait conduits à la honte se mêlaient aux hurlements et aux grondements de ceux que le Petit Peuple avait punis. Rester sur la rive, c'était la mort : pas un dhole ne l'ignorait. Le Clan fut balayé par le courant, de plus en plus bas, jusqu'aux rochers qui s'élevaient dans l'Étang de la Paix ; mais, là aussi, le Petit Peuple en colère suivit les dholes et les força de se remettre à l'eau. Mowgli pouvait entendre la voix du chef sans queue exhortant ses compagnons à tenir bon jusqu'à ce qu'il ne restât plus un loup dans Seeonee. Mais il ne perdit pas de temps à écouter.

— Quelqu'un tue dans l'obscurité derrière nous, jappa un dhole. Voilà du sang dans l'eau !

Mowgli avait plongé de l'avant comme une loutre, saisi brusquement par en dessous, avant qu'il pût ouvrir la gueule, un dhole qui se débattait, et des cercles huileux et noirâtres s'élargissaient à la surface de l'étang ; puis le corps émergea avec un *plouf*, en se tournant sur le côté. Les dholes essayèrent de retourner, mais la force du courant les emportait, et le Petit Peuple criblait leurs têtes et leurs oreilles, tandis qu'en avant ils pouvaient entendre le défi du Clan de Seeonee s'élever, plus haut et plus menaçant toujours, dans l'ombre compacte où ils s'enfonçaient. Mowgli plongea de nouveau, de nouveau un dhole disparut pour reparaitre mort, et une nouvelle clameur monta de l'arrière-garde, les uns hurlant qu'il valait mieux gagner la rive, les autres sommant leur chef de les ramener au Dekkan, et d'autres enfin criant à Mowgli de se montrer, pour qu'on le tuât.

— Ils arrivent au combat divisés d'intentions et de paroles, dit Kaa. Le reste regarde tes frères, là-bas, en aval. Le Petit Peuple s'en retourne se coucher, et je vais m'en retourner aussi. Je n'aide pas les loups.

Un loup s'en vint courant sur trois pattes le long de la berge, tantôt sautant de haut en bas, tantôt rampant sur le flanc, ou bien arquant le dos, puis battant un entrechat à deux pieds en l'air, comme s'il était en train de jouer avec ses petits. C'était Won-tolla, l'Étranger, et il continuait, sans un mot, son horrible jeu tout le long des dholes. Il y avait longtemps qu'ils étaient dans l'eau, et ils nageaient laborieusement, avec le poids de leurs fourrures trempées, leurs queues touffues traînant derrière eux, pareilles à des éponges, si las et si rompus qu'ils se tassaient aussi, maintenant, les yeux sur la paire d'yeux qui flambaient de front avec eux.

— Mauvaise chasse que celle-ci ! dit enfin l'un d'eux.

— Bonne chasse, au contraire ! dit Mowgli, qui se leva hardiment à côté de la bête, et lui fixa le long couteau au défaut de l'épaule, en poussant dur pour éviter le coup de dent de l'agonie.

— Est-ce toi, Petit d'Homme ? demanda Won-tolla de la rive.

— Demande aux morts, Étranger, répondit Mowgli. N'en as-tu pas vu descendre le courant ? J'ai fait mordre la poussière à ces chiens ; je les ai bafoués en plein

jour, et leur chef n'a plus de queue ; mais il en reste quelques-uns pour toi. Où veux-tu que je les mène ?

— Je vais attendre, dit Won-tolla. J'ai la longue nuit devant moi, et je verrai bien.

Les aboiements des loups de Seeonee se rapprochaient de plus en plus.

— Pour le Clan, pour tout le Clan, c'est juré ! Puis, en tournant un coude de la rivière, les dholes, parmi les sables et les hauts-fonds, échouèrent vis-à-vis des liteaux de Seeonee.

Alors, ils s'aperçurent de leur faute. Ils auraient dû aborder un demi-mille plus haut, et charger les loups en terrain sec. Maintenant il était trop tard. Une ligne d'yeux de braise bordait la rive, et, sauf l'horrible cri du *Pheeah* qui ne s'était pas arrêté depuis le coucher du soleil, on n'entendait aucun bruit dans la Jungle. On eût dit que Won-tolla leur faisait des grâces pour les attirer vers la berge. Soudain :

— Par le flanc, et d'attaque ! commanda le chef. Le Clan tout entier s'élança vers la rive, barbotant et clapotant dans l'eau basse ; la surface de la Waingunga blanchit, fouettée d'écume, et de grandes rides s'en allèrent de bord à bord onduler comme les vagues sous l'étrave d'un bateau. Mowgli suivit la charge, pointant et tranchant dans la masse des dholes dont l'élan escaladait la grève comme un flot. Alors commença la longue bataille. Ondulant, peinant, rompue, dispersée, mêlée ou par groupes, elle roulait à travers les sables rouges du rivage détrempe, les racines enchevêtrées des arbres, l'intervalle et l'épaisseur des buissons, et les mottes gazonnées ; car, même à présent, les dholes étaient deux contre un. Mais ils avaient devant eux des loups unis pour défendre tout ce qui faisait la force du Clan, non seulement les chasseurs à solide carrure, à long souffle et à crocs blancs, mais les *lahinis* aux yeux sauvages — les louves des repaires, comme on dit — luttant pour leurs portées, avec, par-ci par-là, quelque louveteau de l'année, son premier poil tout laineux encore, halant et crochant à leurs côtés. Un loup, vous devez le savoir, saute à la gorge ou happe au flanc, tandis qu'un dhole mord bas de préférence ; aussi les dholes, obligés de relever la tête en grimpant hors de l'eau, donnèrent-ils d'abord l'avantage aux loups ; en terrain sec les loups eurent à souffrir ; mais sur terre comme dans l'eau le couteau de Mowgli se levait et frappait de même. Les Quatre, accourus à son aide, s'étaient frayé un chemin jusqu'à lui. Frère Gris, tapi entre les genoux du garçon, lui protégeait le ventre, alors que les autres le gardaient par derrière et sur les côtés, ou le couvraient de leurs corps si le choc d'un dhole hurlant, venu d'un bond s'enferrer sur la lame, venait à les jeter bas. Pour le reste, ce n'était que pêle-mêle et confusion — cohue compacte et moutonnante qui oscillait de droite à gauche et de gauche à droite, le long de la berge, et tournait également avec lenteur, d'un mouvement de meule, autour de son propre centre. Ici s'élevait un tertre mouvant de corps, qui s'enflait comme une bulle dans l'eau d'un tourbillon, puis éclatait comme elle, en rejetant quatre ou cinq chiens mutilés, dont chacun s'efforçait de regagner le centre ; là un loup isolé, étouffé sous deux ou trois dholes, les traînait avec lui, cédant à mesure sous leur poids ; ailleurs un louveteau de l'année surnageait, soulevé par la pression environnante, quoiqu'il eût été tué au début du combat, tandis que sa mère, folle de rage muette, fonçait de l'avant, mordant tout au passage ; au plus épais de la mêlée il arrivait qu'un loup et un dhole, oubliant tout le reste, dans leurs

manœuvres à qui planterait ses crocs le premier, se trouvaient soudain balayés par un flot hurlant de combattants. Une fois Mowgli croisa Akela, un dhole à chaque flanc, et ses mâchoires, aux trois quarts édentées, refermées sur les reins d'un troisième ; une autre fois il vit Phao, les crocs plantés dans la gorge d'un dhole, remorquant la bête rétive jusqu'aux louveteaux qui l'achèveraient. Mais le gros du combat n'était que mêlée aveugle, étouffement dans les ténèbres, chaos de coups, de pieds trébuchants, de culbutes, de glapissements, de plaintes et de Pille ! Pille ! Pille ! autour de Mowgli, derrière lui et au-dessus.

À mesure que la nuit avançait, le mouvement de rotation augmentait de vitesse. Les dholes fatigués craignaient d'attaquer les loups plus vigoureux, bien qu'ils n'osassent pas encore abandonner le terrain ; mais Mowgli sentait que la lutte touchait à sa fin, et il se contentait de mettre hors de combat. Les louveteaux commençaient à s'enhardir ; on avait le temps de respirer ; et maintenant le simple éclair du couteau suffisait quelquefois à écarter un dhole.

— La viande touche à l'os, haleta Frère Gris.

Le sang lui sortait par vingt blessures.

— Mais l'os est encore à craquer, dit Mowgli. Eowawa ! *Voilà* comme nous sommes, dans la Jungle !

La lame courut comme une flamme le long des flancs d'un dhole dont l'arrière-train disparaissait sous le poids d'un loup cramponné.

— Il est à moi ! grogna le loup à travers ses narines froncées. Laisse-le-moi.

— As-tu donc le ventre encore vide, Étranger ? dit Mowgli.

Won-tolla expiait cruellement sa victoire, mais son étreinte avait paralysé le dhole, qui ne pouvait se retourner pour l'atteindre.

— Par le Taureau qui me racheta, s'écria Mowgli avec un rire amer, c'est le sans-queue !

Et c'était en effet le gros chef à poil bai.

— Il n'est pas prudent de tuer les petits et les *lahinis*, continua Mowgli philosophiquement, en essuyant le sang qui avait rejailli dans ses yeux, si l'on manque le père de famille ; et, si je ne me trompe, ce père de famille est en train de te tuer.

Un dhole bondit au secours de son chef, mais, avant que ses crocs eussent touché le flanc de Won-tolla, le couteau de Mowgli se fichait dans sa gorge, et Frère Gris se chargeait du reste.

— Et voilà comme nous sommes dans la Jungle ! fit Mowgli.

Won-tolla ne dit pas un mot, mais ses mâchoires se rejoignaient peu à peu sur l'échine à mesure que la vie s'en allait. Le dhole tressaillit, sa tête retomba, il ne bougea plus, et Won-tolla s'affaissa sur lui.

— Chut ! La Dette de Sang est payée, dit Mowgli. Entonne la chanson, Won-tolla.

— Il ne chassera plus, dit Frère Gris ; et Akela aussi se tait, depuis un bon moment.

— L'os est craqué ! tonna Phao, fils de Phaona. Ils s'en vont. Tuez, exterminatez, chasseurs du Peuple Libre !

Les dholes s'esquivaient l'un après l'autre, abandonnant les sables noirs de sang, pour la rivière, la Jungle épaisse, en amont ou en aval, selon qu'ils voyaient la route libre.

— La dette ! La dette, cria Mowgli. Qu'ils paient la dette ! Ils ont égorgé le Solitaire ! N'en laissez pas échapper un !

Il volait vers la rivière, le couteau à la main, prêt à clouer sur place tout dhole qui eût osé prendre l'eau, quand, d'un monceau de neuf cadavres, se dressa la tête d'Akela, puis son poitrail. Mowgli tomba sur les genoux à côté du Solitaire.

— N'ai-je pas dit que ce serait mon dernier combat ? haleta le loup. C'est une belle chasse. Et toi, Petit Frère ?

— Je vis encore, et j'en ai tué beaucoup.

— C'est bien. Je meurs, et je voudrais — je voudrais mourir à côté de toi, Petit Frère.

Mowgli prit sur ses genoux la terrible tête balafrée, et jeta ses bras autour du cou déchiré.

— Où est-il, le temps de Shere Khan et du Petit d'Homme qui roulait tout nu dans la poussière ? toussa Akela.

— Non, non, je suis un loup. Je fais peau commune avec le Peuple Libre, pleura Mowgli. Ce n'est pas de mon plein gré que je suis un homme.

— Tu es un homme, Petit Frère, louveteau de mes soucis. Tu es tout entier un homme, ou autrement le Clan aurait fui devant le dhole. Ma vie, je te la dois, et aujourd'hui tu as sauvé le Clan, comme une fois je t'ai sauvé moi-même. As-tu oublié ? Toutes les dettes sont payées maintenant. Retourne à ton peuple. Je te le répète, œil de mes yeux, cette chasse est finie. Retourne à ton peuple.

— Je n'y retournerai jamais. Je chasserai seul dans la Jungle. J'ai dit.

— Après l'été viennent les Pluies, et après les Pluies arrive le printemps. Va-t'en avant d'être forcé de partir.

— Qui donc me chassera ?

— Mowgli chassera Mowgli. Retourne à ton peuple. Retourne vers l'Homme.

— Quand Mowgli chassera Mowgli, j’irai.

— J’ai fini ce que j’avais à te dire, reprit Akela. Maintenant je voudrais parler aux miens. Petit Frère, peux-tu me lever sur mes pattes ? Moi aussi je suis le chef du Peuple Libre.

Avec un soin et une douceur infinis Mowgli mit Akela sur ses pattes, les bras noués autour de lui, et le Solitaire aspira une longue gorgée d’air et commença le Chant de Mort qu’un Chef de Clan doit chanter lorsqu’il va mourir. La voix prit peu à peu de la force, s’éleva graduellement, retentissant au loin par-dessus la rivière, jusqu’au dernier « Bonne Chasse ! »

Alors Akela se dégagea de Mowgli un instant, fit un bond et retomba en arrière, mort, sur sa dernière et plus redoutable proie.

Mowgli s’assit, la tête sur les genoux, sans faire attention à rien, tandis que les derniers dholes, rejoints par les impitoyables *lahinis*, succombaient sous leurs coups. Petit à petit les cris s’éteignirent, et les loups revinrent en boitant, tout raides de leurs plaies durcies, pour compter les morts.

Quinze loups du Clan et une demi-douzaine de *lahinis* gisaient le long de la rivière. Des autres, pas un qui n’eût été touché. Mowgli ne bougea pas jusqu’au petit jour ; alors, le museau humide et rouge de Phao se posa sur sa main, et Mowgli recula en démasquant le corps décharné d’Akela.

— Bonne chasse ! dit Phao, comme si Akela était encore vivant.

Et s’adressant aux autres par-dessus son épaule en lambeaux :

— Hurlez, chiens ! Un loup est mort cette nuit !

Mais du Clan tout entier de deux cents dholes combattants, Chiens Rouges du Dekkan, qui se vantent que nul être vivant dans la Jungle n’ose tenir devant eux, pas un ne retourna au Dekkan porter la nouvelle.

* * *

La course de printemps

Deux ans après la grande bataille de Chien Rouge et la mort d'Akela, Mowgli devait compter presque dix-sept ans. Il paraissait davantage, car les exercices violents, la nourriture succulente, et les bains à la moindre occasion de chaleur ou de poussière, lui avaient donné une force et une croissance bien au-dessus de son âge. Il pouvait se balancer d'une main à une branche haute pendant une demi-heure de suite, à l'occasion, le long des routes d'arbres. Il pouvait arrêter un jeune daim en plein galop, l'empoigner par les cornes et le jeter de côté. Il pouvait même culbuter les gros sangliers bleus qui habitaient les Marais du Nord. Le Peuple de la Jungle, habitué à le craindre pour son intelligence, le redoutait maintenant pour sa seule force ; et, lorsqu'il vaquait tranquillement à ses affaires, le murmure avant-coureur de son arrivée suffisait à déblayer les sentiers des bois. Cependant ses yeux n'avaient pas perdu la douceur de leur regard. Même au fort d'un combat ils ne flamboyaient jamais comme ceux de Bagheera ; ils prenaient seulement un air d'intérêt et de surexcitation croissante, et c'était une des choses que Bagheera elle-même ne comprenait pas.

Elle questionna à ce sujet Mowgli, et le garçon se mit à rire en disant :

— Lorsque je manque mon coup, j'en suis fâché. Lorsqu'il me faut aller deux jours le ventre vide, j'en suis plus fâché encore. Est-ce que mes yeux, alors, ne le disent pas ?

— Ta bouche a faim, répartit Bagheera, mais tes yeux ne disent rien. Chasser, manger, se baigner, c'est tout un pour toi — telle une pierre dans la pluie ou le soleil.

Mowgli la regarda nonchalamment par-dessus ses longs cils, et, comme toujours, la tête de la Panthère s'inclina. Bagheera reconnaissait son maître.

Ils étaient couchés à l'écart, très haut, sur le flanc d'une colline qui dominait la Waingunga, et les brumes du matin s'étendaient au-dessous d'eux en bandes blanches et vertes. À mesure que le soleil montait elles devinrent les flots bouillonnants d'une mer de pourpre et d'or, puis fouettées de lumière, s'évanouirent, tandis que les rayons venaient obliquement zébrer les gazons desséchés sur lesquels reposaient Mowgli et Bagheera. C'était la fin de la saison fraîche, les feuilles et les arbres paraissaient vieux et fanés, et l'on entendait un bruissement accompagné d'un tic-tac saccadé lorsque le vent soufflait. Une petite feuille tapotait furieusement contre une branche, comme fait une feuille isolée dans un courant d'air. Elle réveilla Bagheera, qui flaira l'air matinal d'un reniflement creux et profond, se jeta sur le dos et se mit à donner des coups de pattes en l'air, dans la direction de la feuille qui dansait au-dessus.

— C'est le tournant de l'année, dit-elle. La Jungle se met en route. Le Temps du Nouveau Parler approche. Cette feuille le sait. Comme c'est bon !

— L'herbe est sèche, répondit Mowgli, qui en arracha une touffe. *L'Œil-du-Printemps* lui-même (c'est une fleurette rouge, on dirait de cire, au calice en forme de trompette, qui pointe ou se blottit parmi les herbes) — *l'Œil-du-Printemps* lui-même n'est pas encore ouvert, et, Bagheera, est-ce convenable pour la Panthère Noire de se coucher ainsi sur le dos, et de battre l'air avec ses

pattes comme un chat sauvage ?

— Aowh ! dit Bagheera, la pensée ailleurs.

— Je te demande si c'est convenable pour la Panthère Noire de bâiller, de tousser, de hurler et de se coucher ainsi. Rappelle-toi que nous sommes les Maîtres de la Jungle, toi et moi.

— Oui, oui ; je t'entends bien, Petit d'Homme. Bagheera reprit son aplomb d'un rapide tour de reins, et secoua la poussière de ses flancs noirs dépouillés. (Sa robe d'hiver était en train de tomber.)

— Certainement nous sommes les Maîtres de la Jungle ! Qui peut se dire aussi fort que Mowgli ? Qui peut se dire aussi sage ?

Il y avait dans la voix un traînement singulier, qui fit se retourner Mowgli pour voir si par hasard la Panthère Noire se moquait de lui. La Jungle, en effet, est pleine de mots qui sonnent d'une manière et s'expliquent d'une autre.

— Je disais que nous sommes, sans conteste, les Maîtres de la Jungle, répéta Bagheera. Ai-je fait quelque chose de mal ? Je ne savais pas que le Petit d'Homme ne se couchait plus jamais par terre. Est-ce qu'il vole, alors ?

Mowgli assis, les coudes sur les genoux, regardait à travers la vallée la lumière naissante du jour. Quelque part au-dessous, dans les bois, un oiseau essayait, d'une voix de flûte enrouée, les premières notes de sa chanson printanière. Ce n'était qu'une esquisse du bruyant appel en cascade qu'il lancerait bientôt à plein gosier, mais Bagheera l'entendit.

— Je disais bien que le Temps était proche du Nouveau Parler, gronda la Panthère, en fouettant ses flancs de sa queue.

— J'entends, répondit Mowgli. Bagheera, pourquoi tout ton corps frissonne-t-il ainsi ? Le soleil est chaud.

— C'est Ferao, le Pivert écarlate, dit Bagheera. Il n'a pas oublié, lui. Maintenant, moi aussi, il faut que je me rappelle ma chanson.

Et elle se mit à filer et à roucouler, en s'écoutant et s'interrompant d'un air de moins en moins satisfait.

— Il n'y a pas de gibier sur pied, dit Mowgli paresseusement.

— Petit Frère, es-tu sourd des *deux* oreilles ? Ceci n'est pas un cri de chasse, mais ma chanson, que je prépare en cas de besoin.

— J'avais oublié. Je le saurai bien quand sera venu le Temps du Nouveau Parler, car toi et les autres irez au loin courir et me laisserez seul.

Mowgli parlait sur un ton rageur.

— Mais, en vérité, Petit Frère, commença Bagheera, ce n'est pas toujours que

nous...

— Je dis que oui, repartit Mowgli en brandissant l'index avec colère. Vous allez au loin courir, parfaitement ! et moi, qui suis le Maître de la Jungle, il me faut aller tout seul. Qu'est-il arrivé, à la saison dernière, lorsque j'ai voulu ramasser des cannes à sucre dans les champs d'un Clan d'Hommes ? Je dus envoyer un messenger — je dus t'envoyer, toi, parbleu ! — vers Hathi, pour lui demander de venir, telle nuit, cueillir pour moi avec sa trompe l'herbe sucrée.

— Il ne vint que deux nuits plus tard, dit Bagheera en baissant un peu la tête, et, de ces longs roseaux sucrés, il t'a cueilli plus qu'aucun Petit d'Homme au monde n'en pourrait manger pendant toutes les nuits des Pluies. Je ne suis pas responsable de sa faute.

— Il ne vint pas la nuit où je lui avais envoyé le mot. Non, il était en train de trompeter, de galoper et de rugir à travers les vallées au clair de lune. Sa trace ressemblait à celle de trois éléphants, car il ne se cachait pas alors sous les arbres. Il dansait au clair de lune devant les maisons du Clan des Hommes. Je le voyais bien, et pourtant il ne venait pas à moi, à moi qui suis le Maître de la Jungle !

— C'était le Temps du Nouveau Parler, dit la Panthère toujours très humble. Peut-être que, cette fois-là, tu ne l'as pas appelé du vrai maître-mot ? Écoute Ferao.

La mauvaise humeur de Mowgli semblait s'être évaporée. Il s'étendit sur le dos, les bras sous la tête, les yeux clos.

— Je ne sais — et cela m'est bien égal, dit-il comme en rêve. Dormons, Bagheera. Mon cœur est lourd. Fais-moi un oreiller.

La Panthère se recoucha, en poussant un soupir, car elle entendait Ferao étudier et recommencer de plus belle sa chanson pour le Temps du Nouveau Parler, comme ils disaient.

Dans la Jungle indienne les saisons glissent de l'une à l'autre presque sans transition. Il semble qu'il n'y en ait que deux — la saison des Pluies et la saison sèche — mais, à regarder attentivement, vous vous apercevez que, sous les torrents de pluies, les nuages de poussière et les verdure torréfiées, on peut les découvrir toutes quatre se succédant selon leur ordre accoutumé. Le Printemps est la plus merveilleuse, parce que sa besogne n'est pas d'habiller de fleurs nouvelles des champs dépouillés et nus, mais de chasser devant lui, d'écartier un tas de choses à moitié vertes, qui s'attachent, ne veulent pas mourir, et que le doux hiver a laissées vivre, et de faire en sorte que la terre caduque, à demi vêtue, se sente neuve et jeune une fois de plus. Et cette tâche, il l'accomplit si bien qu'il n'est pas de printemps au monde comparable à celui de la Jungle.

Il arrive un jour où tout paraît là, où les parfums même que charrie l'air pesant se traînent vieillis et sans force. On ne se l'explique pas, mais l'on sent ainsi. Puis vient un autre jour — en apparence rien n'a changé — où tous les parfums sont frais et délicieux, où le Peuple de la Jungle sent frissonner ses moustaches jusqu'en leurs racines, et où le poil d'hiver s'effiloche des flancs en longues mèches. Parfois alors il tombe un peu de pluie, et tous les arbres, les buissons,

les bambous, les mousses et les plantes aux feuilles juteuses s'éveillent en une poussée de sève dont on croit presque entendre le bruit, un bruit sous lequel, nuit et jour, court la basse d'un faux bourdon. C'est cela, le bruit du printemps — cette vibration intense qui ne vient ni des abeilles ni des cascades, ni du vent dans les cimes, mais qui est simplement le voluptueux murmure du monde réjoui dans la tiédeur et la lumière.

Avant cette année-là Mowgli avait toujours pris plaisir aux changements de saisons. C'était lui qui, généralement, découvrait le premier *Œil-du-Printemps* enfoui sous les herbes, et la première bande de ces nuages printaniers qui ne ressemblent à rien d'autre dans la Jungle. On pouvait entendre sa voix dans toutes sortes d'endroits humides pleins de fleurs et de clartés d'étoiles, renforçant le chorus des grosses grenouilles, ou moquant les petites chouettes qui huent dans les nuits blanches.

À l'exemple de ses sujets, c'était le printemps la saison où il opérait de préférence ses escapades — parcourant, pour l'unique joie de fendre en courant l'air tiède, trente, quarante ou cinquante milles entre le crépuscule et l'étoile du matin. Puis il revenait, essoufflé, riant et couronné de fleurs étranges. Les Quatre ne le suivaient pas dans ces folles randonnées à travers la Jungle, mais s'en allaient chanter des chansons avec d'autres loups. Les habitants de la Jungle sont très affairés au printemps, et Mowgli pouvait les entendre grogner, crier, siffler, selon leur espèce. Leur voix, à cette époque, diffère de celle qu'ils ont aux autres moments de l'année, et c'est une des raisons pour lesquelles on appelle le printemps le Temps du Nouveau Parler.

Mais, ce printemps-là, comme il le disait à Bagheera, il sentait en lui un cœur nouveau. Dès le jour où il avait vu les rejetons du bambou tourner au brun tacheté, il s'était mis à attendre le matin où changeraient les parfums. Mais lorsque arriva ce matin-là, quand Mor, le Paon, éblouissant de bronze, d'azur et d'or, l'eut proclamé très haut le long des bois embrumés, et que Mowgli ouvrit la bouche pour reprendre le cri, les mots s'étranglèrent dans sa gorge, et il se sentit envahi du bout des pieds à la racine des cheveux par une sensation de misère profonde, au point qu'il s'examina scrupuleusement pour voir s'il n'avait pas marché sur une épine. Mor cria les nouveaux parfums ; les autres oiseaux reprirent l'appel ; et, du côté des rochers de la Waingunga, Mowgli entendait la voix rauque de Bagheera — quelque chose entre le cri d'un aigle et le hennissement d'un cheval. Des piailllements, une fuite de *bandar-log*, secouèrent les bourgeons des branches au-dessus de Mowgli qui restait là, debout, sa poitrine gonflée, pour répondre à Mor, se contractant à mesure que, chassé par cette misère envahissante, l'air, à petits souffles, s'en échappait.

Il regarda autour de lui, mais il ne vit rien que les *bandar-log* fuyant à travers les arbres, et Mor, la queue déployée en toute sa splendeur, qui dansait au-dessous, sur les pentes.

— Les parfums ont changé, cria Mor. Bonne chasse, Petit Frère ! Qu'as-tu fait de ta réponse ?

— Petit Frère, bonne chasse ! sifflèrent Chil, le Vautour, et sa femelle, en fondant côte à côte d'une grande embardée à travers l'espace. Tous deux plongèrent sous le nez de Mowgli, si près qu'une pincée de plumes blanches duveteuses

s'envolèrent.

Une légère averse de printemps — une pluie d'éléphant, comme ils l'appellent — tomba à travers la Jungle sur un cercle d'un demi-mille, laissa derrière elle les jeunes feuilles mouillées qui dansaient en s'égouttant, et s'évanouit dans un double arc-en-ciel et un léger roulement de tonnerre. Le bourdonnement du printemps éclata pendant une minute, puis se tut ; mais tous les habitants de la Jungle semblèrent donner de la voix en même temps — tous — sauf Mowgli.

— Je n'ai rien mangé de mauvais, se dit-il. L'eau que j'ai bue était bonne. Ma gorge ne brûle pas non plus, ni ne semble se rétrécir, comme le jour où je mordis à la racine tachetée de bleu que Oo, la Tortue, m'avait dit être bonne à manger. Mais j'ai le cœur gros, et, sans raison, j'ai fort mal répondu à Bagheera et aux autres, aussi bien au Peuple de la Jungle qu'à mes amis. En outre, je me sens chaud et froid tour à tour, ou bien je n'ai ni froid ni chaud, mais je suis mécontent sans comprendre pourquoi. Huhu ! Il est grand temps de faire une course de printemps jusqu'aux Marais du Nord et revenir. J'ai chassé trop longtemps sans me donner assez de mal. Les Quatre vont m'accompagner, ils deviennent gras comme des vers blancs.

Il appela, mais pas un des Quatre ne répondit. Ils étaient loin, hors de portée de voix, en train de reprendre les chansons du printemps — *La Chanson de la Lune* et *La Chanson du Sambhur* — en compagnie des loups du Clan : car, au printemps, les habitants de la Jungle ne font guère de différence entre le jour et la nuit. Il lança l'aboiement impérieux de l'appel familial, et ne reçut pour réponse que le *miaou* moqueur du petit chat sauvage moucheté, qui se glissait parmi les branches à la recherche de nids précoces. Alors il trembla tout entier de rage, et tira à demi son couteau. Puis il prit un air hautain, bien qu'il n'y eût là personne pour le voir, et descendit à grands pas sévères le flanc de la montagne, le menton en l'air et les sourcils froncés. Mais personne de son peuple ne lui fit de question, tant ils étaient tous occupés à leurs propres affaires.

— Oui, se dit Mowgli, bien qu'au fond du cœur il sentît qu'il n'avait pas raison. Que le Dhole Rouge arrive du Dekkan, ou que la Fleur Rouge danse parmi les bambous, et toute la Jungle accourt en pleurnichant aux pieds de Mowgli, et lui donne de grands noms d'éléphant. Mais, à l'heure qu'il est, il suffit que l'*Œil-du-Printemps* rougisse, et il faut à Mor, parbleu, exhiber ses pattes déplumées dans quelque danse de printemps, la Jungle devient folle comme Tabagui... Par le Taureau qui me racheta, suis-je ou non le Maître de la Jungle ? Silence ! Qu'est-ce que vous faites là ?

Deux jeunes loups du Clan descendaient un sentier au petit galop, à la recherche d'un terrain libre pour se battre. (On se rappelle que la Loi de la Jungle défend le duel en vue du Clan.) Ils avaient les poils du cou aussi raides que des fils de fer, et ils aboyaient furieusement, en rampant l'un vers l'autre, chacun guettant l'avantage du premier coup de dent.

Mowgli ne fit qu'un bond, saisit de chaque main les gorges tendues, comptant bien terrasser les deux bêtes, comme il avait fait maintes fois par jeu ou dans les chasses du Clan. Mais jamais encore il n'était intervenu dans un duel de printemps. Les deux loups s'élançèrent en avant, le jetèrent de côté si violemment qu'il tomba, et, sans mots inutiles, roulèrent étroitement enlacés.

Mowgli s'était remis sur pied presque avant de tomber, son couteau nu, comme ses dents blanches ; et à cette minute il les eût tués tous deux, sans motif, simplement parce qu'ils se battaient alors qu'il les voulait en paix, bien que la loi confère plein droit à tous les loups de se battre librement. Il dansa autour d'eux, les épaules ramassées, et la main frémissante prête à lancer un double coup de pointe, aussitôt tombée la première fièvre de l'assaut ; mais, pendant qu'il attendait, la force parut abandonner son corps, la pointe du couteau s'abaissa, il le remit dans sa gaine, et resta là.

— J'ai mangé du poison, dit-il enfin. Depuis que j'ai dispersé le conseil avec la Fleur Rouge — depuis que j'ai tué Shere Khan, personne, dans le Clan, n'avait osé m'écarter. Et ceux-ci ne sont que des loups de dernier rang, de petits chasseurs. Ma force s'en est allée, et je vais mourir. Oh ! Mowgli, pourquoi ne les as-tu pas tués tous deux ?

La lutte continua jusqu'à ce que l'un des loups s'enfuît, et Mowgli demeurait assis tout seul sur l'herbe foulée et sanglante, promenant ses regards de son couteau à ses jambes, et de ses jambes à ses bras, tandis que cette sensation de misère, jusqu'alors inconnue, l'inondait comme l'eau couvre un tronc d'arbre flottant.

Il tua de bonne heure, ce soir-là, et mangea peu, afin d'être bien en point pour sa course de printemps ; et il mangea seul, car tout le Peuple de la Jungle était au loin, à chanter et se battre. C'était une de ces admirables nuits blanches, comme ils les appellent. Toutes les verdurees semblaient avoir pris un mois de croissance depuis le matin. Telle branche, qui portait des feuilles jaunes le jour précédent, laissait couler la sève quand Mowgli la cassait. Les mousses, épaisses et chaudes, frisaient sous ses pieds ; l'herbe jeune ne coupait pas encore ; et toutes les voix de la Jungle grondaient comme une corde basse de harpe qu'aurait touchée la lune — la pleine lune du Nouveau Parler, qui éclaboussait du flot de sa lumière la roche et l'étang, glissait entre le tronc de l'arbre et la liane, et filtrait au travers des millions de feuilles. Malheureux comme il était, Mowgli chantait tout haut de ravissement, en se mettant en route. Sa marche ressemblait plus au vol d'un grand oiseau qu'à autre chose, car il avait choisi la longue rampe descendante qui mène aux Marais du Nord par le cœur même de la maîtresse Jungle, où le sol élastique amortissait le bruit de ses pas. Un homme élevé parmi les hommes ne s'y fût frayé un chemin qu'en trébuchant à chaque pas dans le clair de lune trompeur, mais les muscles de Mowgli, entraînés par des années d'exercice, l'emportaient comme une plume. Quand une souche pourrie ou une pierre invisible tournaient sous son pied, il se remettait d'aplomb sans jamais ralentir, sans effort, inconsciemment. Lorsqu'il était fatigué de courir sur le sol, il saisissait des mains, à la façon des singes, la liane la plus proche, et semblait flotter plutôt que grimper vers les branches minces d'où il faisait route par les cimes, jusqu'à ce qu'au gré d'un nouveau caprice il se lançât, décrivant une longue courbe descendante parmi les feuillages, et reprît pied sur le sol. Il y avait des creux chauds et silencieux, entourés de roches humides, où il pouvait à peine respirer, tant y pesaient les parfums des fleurs nocturnes et des boutons qui s'ouvraient le long des lianes ; des avenues sombres où le clair de lune dormait en bandes de lumière aussi régulièrement tracées qu'un dallage de marbre dans une nef d'église ; des fourrés humides où les jeunes pousses lui montaient à mi-corps et nouaient leurs rameaux autour de sa taille ; et des faîtes de collines couronnées de roches brisées, où il sautait de pierre en pierre par-

dessus les terriers des petits renards effarés. Parfois il entendait, très loin, le *chug-drug* affaibli d'un porc sauvage en train d'aiguiser ses défenses sur une souche ; et, quelque temps après, il arrivait sur la grosse brute solitaire en train de labourer et de lacérer l'écorce rouge d'un arbre, l'écume au groin et les yeux comme deux flammes. Ou bien il faisait un détour en entendant cliqueter des cornes parmi des grognements sifflants, et dépassait un groupe de *sambhurs* furieux qui zigzaguaient çà et là, têtes basses, tigrés de sang que noircissait le clair de lune. Ou bien encore, dans les rapides d'un gué, il entendait Jacala, le Crocodile, mugir comme un taureau ; ou il dérangeait un nœud de serpents venimeux, mais ils n'avaient pas le temps de frapper qu'il était déjà loin, de l'autre côté des galets luisants, de nouveau replongé au cœur même de la Jungle.

Il courut ainsi, tantôt criant, tantôt se chantant à lui-même, le plus heureux, cette nuit-là, des êtres de la Jungle, jusqu'à ce que le parfum des fleurs l'avertît qu'il approchait des Marais, dont la région s'étendait hors du rayon de ses plus lointaines chasses.

Ici, encore, un homme élevé parmi ses semblables se serait enfoncé jusqu'au cou au bout de trois enjambées ; mais les pieds de Mowgli avaient des yeux et le portaient de touffe en touffe, d'une motte branlante à une autre, sans réclamer l'aide des yeux de sa tête. Il se dirigea vers le milieu du marécage, en effarouchant les canards au passage, et s'assit sur un tronc d'arbre moussu, émergé de l'eau noire. Le marais était éveillé tout autour de lui, car, au printemps, le monde des oiseaux dort très légèrement, et, toute la nuit, leurs compagnies sillonnent l'air de leurs allées et venues. Mais personne ne prenait garde à Mowgli, assis parmi ses grands roseaux murmurant des chansons sans paroles, et qui examinait la plante dure de ses pieds bruns pour voir si, par hasard, quelque épine n'y serait pas restée. Il semblait avoir laissé derrière lui, dans sa Jungle, toute sa mélancolie, et il commençait une chanson, quand tout revint — dix fois pire qu'auparavant. Pour comble de malheur la lune se couchait.

Cette fois, Mowgli fut atterré.

— C'est la même chose ici ! dit-il à mi-voix. Cela m'a suivi.

Et il regarda par-dessus son épaule pour voir si *Cela* n'était pas debout derrière lui.

— Il n'y a personne ici.

Les bruits de la nuit continuaient dans le marais, mais ni bête ni oiseau ne lui parlait, et de nouveau la sensation de misère grandit.

— J'ai mangé du poison, dit-il d'une voix terrifiée. Oui, j'aurai, sans prendre garde, mangé du poison, et ma force s'en va de moi. J'ai eu peur — et cependant ce n'était pas moi qui avais peur — Mowgli a eu peur lorsque les deux loups se battaient. Akela, ou même Phao, les aurait séparés et pourtant Mowgli a eu peur. C'est une preuve certaine que j'ai mangé du poison. Mais, que leur importe, dans la Jungle ! Ils chantent, ils hurlent, ils se battent et courent par bandes sous la lune, et moi — *Hai mai !* — je vais mourir dans les marais, de ce poison que j'ai mangé.

Il s'attendrit tellement sur lui-même qu'il pleurait presque.

— Et après, continua-t-il, ils me trouveront étendu dans l'eau noire. Non, je vais retourner à ma Jungle et j'irai mourir sur le Rocher du Conseil ; et Bagheera que j'aime, si elle n'est pas en train de miauler dans la vallée, Bagheera peut-être veillera sur le peu qui pourra rester, de crainte que Chil ne me traite comme il fit d'Akela.

Large et chaude une larme vint s'écraser sur son genou ; et, tout malheureux qu'il fût, Mowgli se sentit heureux d'être à ce point malheureux, si vous pouvez comprendre cette sorte de bonheur à rebours.

— Comme Chil, le Vautour, fit d'Akela, répéta-t-il, la nuit où je sauvai le Clan du Chien Rouge.

Il resta un instant tranquille, réfléchissant aux derniers mots du Solitaire, que, sans doute, vous vous rappelez.

— Tout de même Akela m'a dit beaucoup de choses déraisonnables avant de mourir. Lorsqu'on meurt les idées changent. Il m'a dit... « Pas moins, je suis de la Jungle ! »

Dans son exaltation, au souvenir de la bataille sur la rive de la Waingunga, il lança les derniers mots à haute voix, et parmi les joncs une vache de buffle sauvage se leva sur les genoux, et renâcla :

— Un homme !

— Uhh ! dit Mysa, le Buffle sauvage (Mowgli pouvait l'entendre se retourner dans la vase), ce n'est pas un homme. Ce n'est que le loup sans poil du Clan de Seeonee. Les nuits comme celles-ci, il court çà et là.

— Uhh ! dit la Vache, en laissant retomber sa tête pour paître, je croyais que c'était un homme.

— je dis que non. Hé ! Mowgli, y a-t-il du danger ? beugla Mysa.

— Hé ! Mowgli, y a-t-il du danger ? répéta le garçon se moquant. C'est tout à quoi pense Mysa : y a-t-il du danger ? Mais quant à Mowgli qui court la Jungle, la nuit, tout éveillé, personne ne s'en préoccupe.

— Comme il crie fort ! dit la Vache.

— C'est ainsi, répondit Mysa avec dédain, que crient ceux qui, après avoir arraché l'herbe, ne savent pas comment la manger.

— Pour moins que cela, gémit tout bas Mowgli, pour moins que cela, aux dernières Pluies, j'aurais jeté Mysa, en lui piquant la croupe, hors de son trou de vase, je l'aurais monté et mené avec une bride de jonc du haut en bas des marécages.

Il allongea le bras pour briser un des roseaux plumeux ; mais il le laissa

retomber avec un soupir. Mysa, sans s'émouvoir, continuait à ruminer, et l'herbe longue se mit à grincer à l'endroit où la Vache paissait.

— Je ne veux pas mourir ici, dit Mowgli avec colère. Mysa, qui est du même sang que Jacala et le Porc, se moquerait de moi. Allons au-delà du marais voir ce qui s'y passe. Je n'ai jamais fait une pareille course de printemps — chaude et froide à la fois. Allons, Mowgli !

Il ne put résister à la tentation de se glisser parmi les bambous jusqu'à Mysa, et de le piquer de la pointe de son couteau. Le grand Taureau ruisselant saillit hors de son trou comme un obus qui éclate, tandis que Mowgli riait à en être obligé de s'asseoir.

— Tu pourras dire maintenant que le loup sans poil du Clan de Seeonee t'a mené, Mysa, cria-t-il.

— Un loup ! *Toi ?* renâcla le Taureau, en frappant du pied dans la boue. Toute la Jungle sait que tu as été berger de bétail — un marmot d'homme, comme ceux qui crient dans la poussière, là-bas, du côté des récoltes. *Toi*, de la Jungle ! Quel est le chasseur qui se serait traîné comme un serpent parmi les sangsues, et, par un tour fangeux — un tour de chacal — m'aurait fait honte devant ma Vache ? Viens en terrain ferme, que je te — que je te...

Mysa écumait, car personne peut-être n'a plus mauvais caractère dans la Jungle.

Mowgli le regarda pouffer et souffler, sans que changeât le regard de ses yeux. Lorsqu'il put se faire entendre à travers l'éclaboussement de la boue, il dit :

— Quel Clan d'Hommes gîte donc par ici, près des marais, Mysa ? Cette Jungle-ci est nouvelle pour moi.

— Va au nord, mugit le Taureau furieux, car Mowgli l'avait piqué assez durement. C'est un tour de vacher tout nu. Va le dire au village qui est au bout du marais.

— Les Clans des Hommes n'aiment pas les histoires de Jungle, et sûrement, Mysa, pour une égratignure de plus ou de moins à ton cuir, ce n'est pas la peine de rassembler un conseil. Mais je vais aller jeter un coup d'œil sur ce village. Oui, j'irai. Calme-toi, maintenant. Le Maître de la Jungle ne vient pas toutes les nuits te garder.

Il prit pied sur le sol grelottant qui bordait le marais, bien certain que Mysa n'en viendrait jamais à le charger sur un terrain pareil, et, tout en courant, il riait à la pensée du Taureau en colère.

— Ma force n'est pas encore toute partie, dit-il. Il se peut que le poison n'ait pas pénétré jusqu'à l'os. Voilà une étoile, là-bas, au bord de l'horizon.

Il arrondit ses mains en cornet pour la fixer.

— Par le Taureau qui me racheta, c'est la Fleur Rouge — la Fleur Rouge près de laquelle je dormais avant — avant même de venir au premier Clan de Seeonee ! Maintenant que je l'ai vue je n'irai pas plus loin.

Le marais, à sa fin, s'élargissait en une vaste plaine où scintillait une lumière. Il y avait longtemps que Mowgli ne s'était intéressé aux faits et gestes des hommes, mais, cette nuit-là, l'éclat de la Fleur Rouge l'attirait comme s'il se fût agi d'un nouveau gibier.

— Je vais aller regarder, dit-il, pour me rendre compte si le Clan d'Hommes a changé.

Oubliant qu'il n'était plus dans sa Jungle, où il pouvait faire à son gré, il foula avec insouciance l'herbe chargée de rosée, jusqu'à la hutte où brillait la lumière. Trois ou quatre chiens donnèrent de la voix, car il se trouvait sur les confins d'un village.

— Bah ! dit Mowgli, qui s'accroupit sans bruit, en renvoyant un sourd grognement de loup pour faire taire les roquets. Arrive qui plante. Mowgli, qu'as-tu donc à faire encore avec les gîtes des Hommes ?

Il porta son doigt à sa bouche, à l'endroit où une pierre l'avait frappé des années auparavant, le jour où l'autre Clan d'Hommes l'avait chassé.

La porte de la hutte s'ouvrit, et, sur le seuil, une femme parut qui sondait l'obscurité. Un enfant pleura, et la femme dit par-dessus son épaule

— Dors. Ce n'est qu'un chacal qui a éveillé les chiens. Dans un peu de temps le matin se lève.

Mowgli, dans l'herbe, se mit à trembler comme pris de fièvre. Il connaissait bien cette voix, mais, pour être sûr, il appela doucement, surpris de constater avec quelle facilité la parole humaine lui revenait :

— Messua ! O Messua !

— Qui appelle ? dit la femme, avec un frémissement dans la voix.

— As-tu oublié ? dit Mowgli. Sa gorge était sèche comme il parlait.

— Si c'est *toi*, quel nom t'ai-je donné ? Réponds ! Elle avait refermé la porte à demi, et sa main se crispait sur sa poitrine.

— Nathoo ! Ohé, Nathoo ! répondit Mowgli.

Car, vous le savez, c'était le nom que lui donna Messua la première fois qu'il vint au Clan des Hommes.

— Viens, mon fils, dit-elle.

Et Mowgli, entrant d'un pas dans la zone de lumière, se trouva en face de Messua, la femme qui avait été bonne pour lui, et qu'il avait sauvée des mains des Hommes il y avait si longtemps. Elle était plus vieille, et ses cheveux étaient gris. Mais ses yeux et sa voix n'avaient pas changé. En femme qu'elle était, elle s'attendait à retrouver Mowgli comme elle l'avait laissé, et ses regards erraient avec embarras de sa poitrine à sa tête, qui touchait le haut de la porte.

— Mon fils, balbutia-t-elle.

Et, tombant à ses pieds :

— Mais ce n'est plus mon fils. C'est un jeune Dieu des bois ! Ahai !

Debout dans la lumière rouge de la lampe, grand, fort et beau, ses longs cheveux noirs balayant ses épaules, son couteau pendu à son cou, et la tête couronnée d'une guirlande de jasmin blanc, il eût pu aisément passer pour quelque divinité sauvage d'une légende des jungles. L'enfant, à moitié endormi dans un berceau, se dressa, terrifié, en poussant des cris aigus. Messua se retourna pour l'apaiser tandis que Mowgli restait immobile, contemplant du dehors les cruches, les marmites, la huche, et tous autres ustensiles humains qu'il se surprenait à reconnaître si bien.

— Que veux-tu manger ou boire ? murmura Messua. Tout ce qui est ici est à toi. Nous te devons la vie. Mais es-tu bien celui que j'appelai Nathoo, ou n'es-tu pas, en vérité, un jeune Dieu ?

— Je suis Nathoo, répondit Mowgli. Me voici très loin de chez moi. J'ai vu cette lumière et je suis venu jusqu'ici. Je ne savais pas t'y trouver.

— Après notre arrivée à Khanhiwara, dit Messua timidement, les Anglais étaient prêts à nous aider contre ces villageois qui avaient tâché de nous brûler. T'en souviens-tu ?

— Certes, je ne l'ai pas oublié.

— Mais quand la loi anglaise fut prête, et que nous nous rendîmes au village de ces mauvaises gens, on ne le trouva plus.

— De cela aussi je me souviens, dit Mowgli, avec un frémissement de la narine.

— Mon homme, en conséquence, prit du service dans les champs, et nous finîmes, car c'était en vérité un homme vigoureux, par avoir un peu de terre ici. Elle n'est pas aussi riche que celle du vieux village, mais nous n'avons plus besoin de grand-chose — nous deux.

— Où est-il, l'homme qui creusa un trou dans la poussière, lorsqu'il eut peur, la nuit que tu sais ?

— Il est mort — il y a un an.

— Et lui ?

Mowgli désignait du doigt l'enfant.

— C'est un fils que j'ai mis au monde, voilà deux Pluies. Si tu es un jeune Dieu, mets sur lui la Faveur de la Jungle, afin qu'il puisse aller sautiller parmi ton — ton peuple, comme nous fîmes cette nuit-là.

Elle prit dans ses bras l'enfant qui, oubliant sa terreur, se pencha pour jouer avec le couteau pendu sur la poitrine de Mowgli. Et Mowgli écarta les petits doigts, très doucement.

— Et si tu es Nathoo que le tigre a emporté, continua Messua avec un sanglot dans la voix, c'est alors ton petit frère. Donne-lui la bénédiction d'un frère aîné.

— *Hai-mai* ! Que sais-je de ce que tu appelles une bénédiction ? Je ne suis ni un Dieu ni son frère, et — ô mère, mère, mon cœur est très lourd.

Il tremblait en recouchant l'enfant.

— Ce n'est pas étonnant, dit Messua en s'affairant autour de ses marmites. Cela vient de courir les marais, la nuit. Il n'y a pas de doute, tu es imprégné de fièvre jusqu'aux moelles.

Mowgli sourit un peu à l'idée que quelque chose de la Jungle pût lui faire mal.

— Je vais allumer du feu, et tu boiras du lait chaud. Enlève la guirlande de jasmin, l'odeur en est trop forte dans cette petite maison.

Mowgli s'assit en remuant les lèvres, la tête dans les mains. Toutes sortes de sensations étranges le parcouraient, absolument comme s'il eût été empoisonné, et il se sentait étourdi et un peu malade. Il but le lait chaud à longues gorgées, tandis que Messua lui donnait de temps en temps de petites tapes sur l'épaule, en se demandant si c'était là son fils Nathoo des jours lointains ou quelque créature merveilleuse des Jungles, mais contente toutefois de le sentir vraiment en chair et en os.

— Fils, dit-elle enfin ; et ses yeux étaient pleins d'orgueil, est-ce qu'on t'a dit parfois que tu es beau entre tous les hommes ?

— Quoi ? fit Mowgli, qui, naturellement, n'avait jamais rien entendu de la sorte.

Messua eut un petit rire de bonheur. Le regard qui éclairait le visage de Mowgli suffisait à sa joie.

— Je suis la première, alors ? C'est juste, quoiqu'il arrive rarement qu'une mère dise à son fils ces choses-là. Tu es très beau. Je n'ai jamais vu un homme comme toi.

Mowgli tourna la tête et tâcha de se voir par-dessus son épaule musculeuse ; et Messua se remit à rire si longuement que Mowgli, sans savoir pourquoi, fut forcé de rire avec elle, et l'enfant courait de l'un à l'autre en riant aussi.

— Non, il ne faut pas te moquer de ton frère, dit Messua en prenant le bébé sur son sein. Quand tu seras la moitié aussi beau, nous te marierons à la plus jeune fille d'un roi, et tu monteras sur de grands éléphants.

Mowgli ne pouvait pas comprendre un mot sur trois de ce langage. Le lait chaud produisit sur lui son effet après une course de quarante milles ; aussi, s'étant pelotonné, il dormait profondément une minute après. Messua écarta sa

chevelure de ses yeux et jeta sur lui une couverture. Elle se sentait heureuse.

À la mode de la Jungle, il dormit le reste de la nuit et tout le jour suivant, car son instinct qui, lui, n'était jamais tout à fait endormi, l'avertissait qu'il n'avait rien à craindre. Il s'éveilla enfin d'un bond qui ébranla la hutte, car l'étoffe qui lui couvrait le visage l'avait fait rêver de trappes. Et il restait debout, la main sur son couteau, roulant ses yeux lourds encore de sommeil, en garde, à tout hasard.

Messua se mit à rire et posa devant lui le repas du soir. C'étaient seulement quelques grossiers gâteaux qui sentaient la fumée, un peu de riz, des conserves de tamarins acides — juste assez pour le soutenir jusqu'à ce qu'il pût abattre sa proie du soir. L'odeur de la rosée dans les marais lui donnait faim et l'agitait. Il voulait terminer sa course de printemps, mais l'enfant insistait pour rester dans ses bras, et Messua s'était mis en tête de peigner ses longs cheveux d'un noir bleu. Elle chantait, en le peignant, d'absurdes petites chansons enfantines, tantôt appelant Mowgli son fils, tantôt lui demandant de donner à l'enfant un peu de son pouvoir sur la Jungle.

Quoique la porte de la hutte fût close, Mowgli entendit un bruit qu'il connaissait bien, et vit Messua ouvrir la bouche avec une expression d'horreur, tandis qu'une grosse patte grise grattait sous la porte et que Frère Gris, au-dehors, faisait entendre un gémissement étouffé, où il y avait du repentir, de l'anxiété et de la peur.

— Attendez dehors. Vous n'êtes pas venus quand j'ai appelé, dit Mowgli en langue de Jungle, et sans tourner la tête.

Sur quoi la grosse patte grise disparut.

— N'amène — n'amène pas tes — tes serviteurs avec toi, dit Messua. Je — nous avons toujours vécu en paix avec la Jungle.

— C'est la paix, dit Mowgli, en se levant. Pense à la nuit sur le chemin de Khanhiwara. Il y avait des vingtaines de ceux-là devant et derrière toi. Mais je vois que, même au printemps, le Peuple de la Jungle n'oublie pas toujours. Mère, je m'en vais.

Messua s'écarta humblement — c'était bien, pensait-elle, une divinité des bois — mais comme la main du jeune homme touchait la porte, la mère qui était en elle la jeta au cou de Mowgli, qu'elle étreignit passionnément à plusieurs reprises.

— Reviens ! lui murmurait-elle à l'oreille. Fils ou non, reviens, car je t'aime — et, regarde, lui aussi a du chagrin.

L'enfant pleurait parce que l'homme au couteau brillant s'en allait.

— Reviens, répéta Messua. La nuit ou le jour cette porte n'est jamais fermée pour toi.

La gorge de Mowgli pantelait comme si on en eût tiré les tendons, et il répondit d'une voix qui semblait s'en arracher de force :

— Je reviendrai sûrement.

— Et maintenant, dit-il en écartant, sur le seuil, la tête caressante du loup, j'ai contre toi un petit grief, Frère Gris. Pourquoi n'êtes-vous pas venus, tous Quatre, lorsque je vous ai appelés, il y a si longtemps ?

— Il y a si longtemps ? Ce n'était que la nuit dernière. Je — nous — étions à chanter dans la Jungle les Chansons Nouvelles, car c'est le Temps du Nouveau Parler. T'en souviens-tu ?

— Oui, oui, je sais.

— Et aussitôt que les Chansons furent chantées, continua Frère Gris avec insistance, je suivis ta trace. Je laissai là les autres pour aller plus vite. Mais, ô Petit Frère, qu'as-tu donc fait, toi ? Voilà que tu as mangé et dormi dans le Clan des Hommes !

— Si vous étiez venus quand j'ai appelé, cela ne serait jamais arrivé, dit Mowgli, en courant beaucoup plus vite.

— Et à présent, que va-t-il advenir ? dit Frère Gris.

Mowgli allait répondre, quand une jeune fille, vêtue d'une étoffe blanche, descendit un sentier qui venait des confins du village. Frère Gris fut hors de vue en un instant, et Mowgli recula sans bruit dans des cultures à hautes tiges. Elle était arrivée presque à portée de la main, quand les tièdes légumes se refermèrent sur le visage du jeune homme, et il disparut comme une ombre. La jeune fille jeta un cri, pensant avoir vu un esprit ; puis elle poussa un profond soupir. Mowgli, derrière les chaumes qu'il écarta légèrement de ses mains, la suivit du regard jusqu'à ce qu'elle fût hors de vue.

— Maintenant ? — Je ne sais pas, dit-il, en soupirant à son tour. Oh ! pourquoi n'êtes-vous pas venus lorsque je vous ai appelés ?

— Nous te suivons — nous te suivons, murmura Frère Gris, en léchant les talons de Mowgli. Nous te suivons toujours, sauf au Temps du Nouveau Parler.

— Et vous me suivriez au Clan des Hommes ? dit Mowgli très bas.

— Ne t'ai-je pas suivi jusque-là, la nuit où notre ancien Clan te chassa ? Qui donc te réveilla quand tu dormais dans les récoltes ?

— Oui, mais recommencerais-tu ?

— Ne t'ai-je pas suivi cette nuit ?

— Oui, mais — une autre fois — et une autre fois encore — et peut-être une autre, Frère Gris ?

Frère Gris garda le silence.

Lorsqu'il parla derechef, ce fut pour grogner en lui-même

— Le Noir disait vrai.

— Et que disait-il ?

— Que l’Homme finit par retourner à l’Homme. Et Raksha, notre mère...

— C’est aussi ce que disait Akela, la nuit du Chien Rouge, murmura Mowgli.

— Et Kaa aussi, qui est plus sage que nous tous.

— Que dis-tu, toi, Frère Gris ?

— Ils t’ont chassé jadis avec des injures. Ils t’ont meurtri la bouche à coups de pierres. Ils ont envoyé Buldeo pour te tuer. Ils t’auraient jeté dans la Fleur Rouge. C’est toi, et non pas moi, qui les as traités de méchants et de fous. C’est toi, et non pas moi — car, moi, je suis les miens — qui as lâché sur eux la Jungle. C’est toi, et non pas moi, qui as fait contre eux des chansons plus amères que la nôtre même contre le Chien Rouge.

— Je te demande ce que, toi, tu penses ?

C’était en courant qu’ils causaient. Frère Gris fit un temps de galop sans répondre ; puis il dit, et ses bonds semblaient rythmer les paroles :

— Petit d’Homme — Maître de la Jungle — Fils de Raksha — Mon frère de liteau — bien que j’oublie parfois au printemps, ta trace est ma trace, ton gîte est mon gîte, ta chasse est ma chasse, et ton dernier combat sera le mien. Je parle au nom des Trois. Mais que diras-tu à la Jungle ?

— C’est juste. Entre la vue et le coup, il est mauvais d’attendre. Va devant et convoque-les au Rocher du Conseil, je vais leur dire ce que j’ai dans l’Esprit. Mais peut-être ils ne viendront pas — au Temps du Nouveau Parler il se peut qu’ils m’oublient.

— N’as-tu donc rien oublié ? jappa Frère Gris pardessus son épaule, en allongeant le galop.

Et Mowgli suivit, pensif.

En toute autre saison l’annonce de pareille nouvelle eût attroupe toute la Jungle, les poils du cou hérissés ; mais durant ces jours ils étaient absorbés en chasses, en combats, en tueries et en chansons. Frère Gris courait de l’un à l’autre, criant :

— Le Maître de la Jungle retourne à l’Homme. Venez au Rocher du Conseil !

Et les bêtes, heureuses, répondaient distraitemment :

— Il reviendra aux chaleurs de l’été. Les Pluies le ramèneront au gîte. Viens courir et chanter avec nous, Frère Gris.

— Mais le Maître de la Jungle retourne à l’Homme, répétait Frère Gris.

— *Eee* — *Yoawa* ? Le Temps du Nouveau Parler en vaut-il moins pour cela ?
répondirent-ils.

Aussi lorsque Mowgli, le cœur gros, monta à travers les rochers — il se rappelait chacun d'eux — jusqu'à la place où on l'avait apporté au Clan, il ne trouva que les Quatre, Baloo, que l'âge avait rendu presque aveugle, et le lourd Kaa au sang glacé, roulé autour du siège vide d'Akela.

— Ta trace finit donc ici, Graine d'Homme ? dit Kaa, lorsque Mowgli se jeta par terre, le visage caché dans les mains. Crie ton cri. Nous sommes du même sang, toi et moi — Homme et Serpent ensemble.

— Pourquoi le Chien Rouge ne m'a-t-il pas déchiré en deux ? gémit le garçon. Ma force m'a abandonné et ce n'est pas le poison. Nuit et jour j'entends un double pas sur ma trace. Quand je tourne la tête, c'est comme si quelqu'un venait de se cacher au même instant. Je vais regarder derrière les arbres, et il n'y est pas. J'appelle et personne ne répond, mais c'est comme si quelqu'un écoutait et retenait sa réponse. Je me couche sans me reposer. Je cours la course de printemps, sans trouver le calme. Je me baigne, sans trouver la fraîcheur. Tuer me répugne, et je n'ai pas le cœur à me battre, si ce n'est pour tuer. J'ai la Fleur Rouge dans le corps, mes os sont tournés en eau — et — je ne sais pas ce que je sais.

— À quoi bon tant de mots, dit lentement Baloo, en tournant la tête du côté où Mowgli était étendu. Akela ne l'a-t-il pas dit au bord de la rivière, que Mowgli lui-même ramènerait Mowgli au Clan des Hommes ? Je l'ai dit aussi. Mais qui écoute maintenant Baloo ? Bagheera — où est Bagheera, cette nuit ? — le sait aussi. C'est la Loi.

— Lors de notre première rencontre aux Grottes Froides, Graine d'Homme, je le savais, dit Kaa en se tournant un peu dans ses puissants anneaux. L'Homme finit par retourner à l'Homme, même si la Jungle ne le rejette pas.

Les Quatre s'entre-regardèrent, puis regardèrent Mowgli, décontenancé, mais soumis.

— La Jungle ne me rejette pas, alors ? balbutia Mowgli.

Frère Gris et les trois autres loups grognèrent furieusement, et commencèrent

— Tant que nous vivrons, nul n'osera...

Mais Baloo les arrêta

— Je t'ai enseigné la Loi. C'est à moi de parler, dit-il, et, bien qu'à présent je ne puisse voir les rochers qui sont devant moi, je vois loin cependant. Petite Grenouille, suis ta trace ; fais ton liteau avec ceux de ton sang, de ta race et de ton clan ; mais, quand tu auras besoin d'un pied, d'une dent, d'un œil, ou d'un mot à transmettre promptement la nuit, rappelle-toi, Maître de la Jungle, qu'au premier mot la Jungle est tienne.

— La Jungle Moyenne aussi t'appartient, dit Kaa. Et je ne parle point pour de petites gens.

— *Hai-mai !* mes frères, pleura Mowgli, en levant les bras avec un sanglot. Je ne sais ce que j'ai. Je ne voudrais pas m'en aller, et je me sens tiré par les deux pieds. Comment abandonner ces nuits ?

— Allons, lève les yeux, Petit Frère, répéta Baloo. Il n'y a pas de honte à cette chasse-là. Lorsque le miel est mangé, on abandonne le rayon vide.

— Lorsqu'on a jeté la peau, dit Kaa, on ne peut pas y rentrer de nouveau. C'est la Loi.

— Écoute, toi qui m'es plus cher que tout au monde, dit Baloo. Il n'y a ici ni mot ni volonté capables de te retenir. Lève les yeux. Qui peut interroger le Maître de la Jungle ? Je t'ai vu jouer parmi les cailloux blancs, à cette place, quand tu étais une petite grenouille ; Bagheera, qui t'acheta au prix d'un jeune taureau fraîchement tué, là aussi t'a vu. De cet Examen nous deux seuls demeurons, car Raksha, ta mère nourrice, est morte, comme ton père nourricier ; les vieux Loups du Clan sont tous morts depuis longtemps ; tu sais ce qu'est devenu Shere Khan ; et Akela est mort au milieu des dholes où sans ta sagesse et ta force le second Clan de Seeonee aurait péri, lui aussi. Il ne reste rien que de vieux os. Ce n'est donc plus le Petit d'Homme qui demande congé à son Clan, mais le Maître de la Jungle qui change de route. Qui donc traverserait l'homme en ses desseins ?

— Mais, Bagheera et le Taureau qui me racheta, dit Mowgli. Je ne voudrais pas...

Un rugissement et le bruit d'un fracas au-dessous d'eux, dans les fourrés, l'arrêtèrent court, et Bagheera parut, légère, vigoureuse, et terrible comme toujours.

— *C'est pour cela*, dit-elle, en avançant sa patte droite d'où le sang dégouttait, que je ne suis pas venue plus tôt. La chasse a été longue, mais il gît mort au milieu des buissons — un taureau dans sa seconde année — le Taureau qui te rend la liberté, Petit Frère. Toutes les dettes maintenant sont payées. Pour le reste, ma parole est celle de Baloo.

Elle lécha le pied de Mowgli :

— Souviens-toi que Bagheera t'aimait, dit-elle.

Et elle disparut d'un bond.

Au pied de la colline sa voix claire encore s'éleva, plus lente dans l'éloignement :

— Bonne chasse sur ta nouvelle piste, Maître de la Jungle ! Souviens-toi que Bagheera t'aimait.

— Tu as entendu ? dit Baloo. C'est fini. Va, maintenant ; mais, d'abord, viens ici. O sage petite Grenouille, viens près de moi.

— C'est dur de dépouiller la peau, dit Kaa, tandis que Mowgli redoublait de sanglots la tête sur le flanc de l'Ours aveugle, les bras autour de son cou, et que Baloo essayait faiblement de lui lécher les pieds.

— Les étoiles pâlisent, dit Frère Gris, en humant le vent de l'aube. Où coucherons-nous aujourd'hui ? Car, dès maintenant, nous suivons de nouvelles pistes.

Et voilà la dernière des histoires de Mowgli.

* * *